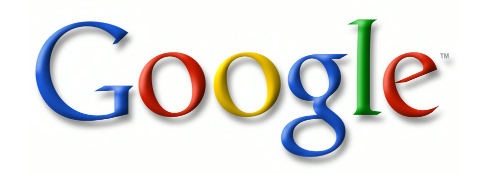
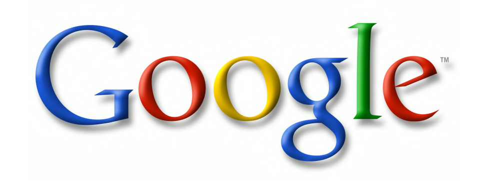










DE L'INTERPRÉTATION BIBLIQUE

OU

DU SENS PROFOND DES SAINTES ÉCRITURES,

PAR HERMANN OLSHAUSEN.

SE TROUVE :

A Lausanne, chez M. Ducloux, libraire.

A Genève, chez Mme Suz. Guers et M. Kauffmann, libraires.

A Paris, chez M. Delay et MM. Marc-Aurel, frères, libraires.

A Nîmes, chez M. Léon Noguier, dépositaire.

DE L'INTERPRÉTATION BIBLIQUE

D'APRÈS L'EXEMPLE DES AUTEURS SACRÉS,

OU DU

SENS PROFOND DES ÉCRITURES

PAR HERMANN OLSHAUSEN,

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE KÖNIGSBERG;

SUIVI

D'UN EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE DUGUET:

RÈGLES POUR L'INTELLIGENCE DE L'ÉCRITURE.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA TRADUCTION D'OUVRAGES CHRÉTIENS ALLEMANDS.

NEUCHATEL,

CHEZ JEAN-PIERRE MICHAUD, LIBRAIRE.

—

1841.

DESSILLE MES YEUX,

AFIN QUE JE REGARDE AUX MERVEILLES DE TA LOI.

PS. CXIX, 18.

Neuchâtel, imprimerie de Ch. Attinger.

PRÉFACE DES ÉDITEURS.

De bons commentaires de la Bible et des écrits relatifs à l'histoire du règne de Dieu, tels sont les deux genres d'ouvrages que nous désirerions par dessus tout faire passer de l'allemand dans notre langue. Pour ne parler que des commentaires, que concerne seuls cette nouvelle publication, nous regrettons que des circonstances imprévues apportent forcément un long retard à la traduction du travail d'*Olshausen* sur l'histoire de la *Passion de notre Seigneur;* mais en même temps, nous avons appris avec joie que de nos amis avaient entrepris de traduire le commentaire entier de *Gerlach* sur le *Nouveau-Testament,* et nous ne tarderons pas à publier quelques articles sur *les douze Petits Prophètes.* Mais tous les ouvrages exégétiques de l'Allemagne chrétienne actuelle reposent, pour ce qui regarde les types et les prophéties, sur des vues

qui, sans être nouvelles parmi les protestans français, n'ont été cependant nulle part étudiées avec autant de soins et autant de vraie science que de nos jours en Allemagne. Le petit écrit d'Olshausen que nous publions, nous a paru propre à servir d'introduction à tout commentaire évangélique qu'on traduirait aujourd'hui de l'allemand. Il établit d'abord quel était le mode d'interprétation qu'employaient Jésus-Christ et les écrivains inspirés, et il le justifie par des considérations d'une haute portée. Il complète ainsi en quelque sorte le bel ouvrage sur la *Théopneustie* de M. *Gaussen*, qui relève avec autant d'originalité que de verve et d'éloquence l'exemple de notre Seigneur et de ses apôtres (p. 420 et suiv.), mais qui ne réfute pas les principes de l'accommodation qui sont si généralement répandus parmi nous, ni les objections tirées des vues fausses qu'il semble y avoir dans les citations que le Nouveau-Testament fait de l'Ancien (p. 110).

Au reste, nous admettons bien le principe général d'Olshausen, de la possibilité dans un même passage, non de deux sens différens, mais d'un sens double, et nous croyons également vraies ses vues sur les analogies intimes qui existent entre l'humanité, les peuples et les individus, ainsi qu'entre le monde moral et le monde physique. Mais nous n'approuvons pas pour cela toutes les

paroles d'Olshausen. Cet écrit a un caractère plus ou moins polémique; c'est un livre de réaction, qui remet en honneur des vérités méconnues, et qui les présente par cela même d'une manière quelque peu exagérée. Ainsi, il montre très bien les relations qui existent à une grande profondeur entre le type, la prophétie, le symbole, l'allégorie; mais il ne distingue pas assez nettement dans cet écrit ces diverses choses que ses adversaires isolaient beaucoup trop les unes des autres. Ainsi encore, il a pleinement raison de relever l'union réelle qui existe entre Jésus-Christ et tous les saints de l'ancienne et de la nouvelle alliance, mais il rapproche trop le Fils éternel de Dieu de ceux d'entre les hommes pécheurs que Dieu adopte pour ses fils, en leur donnant son Esprit. Mais l'extrême vers lequel Olshausen se laisse entraîner, et qui est dans ses paroles et non dans son esprit, comme le prouve son commentaire, est tellement éloigné de la manière de voir des protestans français, qu'il ne peut en aucune manière leur être en piége.

Nous avons également accueilli avec plaisir l'offre qui nous a été faite, d'ajouter à Olshausen un extrait de l'écrit de Duguet : *Règles pour l'intelligence de l'Ecriture*. On aimera sans doute à retrouver les vues du théologien allemand chez le Janséniste français, et les erreurs de ce dernier

font mieux ressortir la vérité des principes posés par le premier, qui ne veut pas qu'on porte jamais la moindre atteinte au sens primitif d'un passage.

Enfin, nous n'avons pas cru devoir rejeter les *Quelques aperçus sur l'unité des lois de l'univers* que nous a présentés un de nos membres. Mais nous regrettons qu'il ne les ait pas développés plus au long : il s'est exposé à n'être pas compris ou, ce qui est pis encore, à être mal compris.

Puisse cette publication confirmer les fidèles dans la persuasion que toute l'Ecriture est divinement inspirée, que Jésus-Christ doit être notre maître en toutes choses, dans l'interprétation de la Bible comme dans la recherche du salut, et qu'en lui se trouvent, cachés pour l'incrédule, révélés pour le croyant, tous les trésors de la sagesse et de la science! (Col. 2, 3.)

DE
L'INTERPRÉTATION BIBLIQUE,
OU
DU SENS PROFOND DES SAINTES ÉCRITURES.

§ 1.

DE L'INTERPRÉTATION DE LA BIBLE DANS LES TEMPS MODERNES. (1)

Notre siècle, en proie à tant d'agitations diverses, offre, surtout dans le domaine religieux, d'étranges phénomènes. D'une part, nous remarquons avec joie une

(1) Cet écrit d'Olshausen parut en 1824 et fit grande sensation en Allemagne. Croyans et rationalistes étaient d'accord à ne voir dans la manière en laquelle les auteurs du Nouveau-Testament citent l'Ancien, qu'une accommodation aux idées juives de leur époque, ou du moins, aucun des exégètes orthodoxes n'avait attaqué directement cette opinion. L'un des représentans de la respectable école de Tubingue, le pieux Steudel prit la plume pour réfuter Olshausen et défendre le système de l'accommodation. Olshausen lui répondit, en 1825, dans une lettre où il combattit les objections de Steudel et développa plus au long ses principes. Nous avons extrait de cette lettre tout ce qu'elle renferme d'intéressant qui ne se trouve pas dans le premier écrit. Beck publia dans le *Journal théologique* de Tubingue, en 1831, quelques pages fort belles sur l'interprétation pneu-

tendance très prononcée à relever l'étendard de la religion chrétienne et à la rétablir dans ses droits longtemps méconnus. Mais cette tendance générale prend diverses directions particulières, qui sont très différemment appréciées par des hommes également sages et modérés. C'est ainsi que, parmi ceux qui font une profession ouverte du christianisme, les uns imaginent rendre un service éminent à sa cause en revenant à l'ancien système de dogmatique, tandis que d'autres croient travailler de la manière la plus efficace à l'extension du règne de Dieu par une activité chrétienne extérieure, et que d'autres encore, aspirant à une vie cachée avec Christ en Dieu, s'efforcent d'acquérir cette

matique (spirituelle) de la Bible. Enfin, en 1836, Tholuck imprima, à la suite de son commentaire sur l'épitre aux Hébreux, une dissertation sur l'usage de l'Ancien-Testament dans le Nouveau, dont nous avons également profité; il y distingue les prophéties directes, les prophéties typiques et les applications ou allusions.

L'idée d'une accommodation de Jésus-Christ et des auteurs sacrés aux opinions erronées de leur temps, compte fort peu de partisans parmi les chrétiens de la France et de la Suisse romande, et nous espérons qu'ils disparaîtront bientôt entièrement. Le protestant français soumet sa raison tout entière à la Bible, et ce qu'il y trouve, il l'admet quand bien même il ne s'en rend pas clairement compte. L'écrit d'Olshausen n'a donc pour nous de nouveau que l'explication qu'il donne de l'interprétation allégorique et typique; et il renferme certainement plusieurs aperçus neufs, profonds, originaux. — Le succès qu'ont eu la nouvelle édition du *Moïse sans voile* de DesBergeries et l'*Abrégé de l'histoire de la Bible* de Risler, prouve assez que le sens typique de l'ancienne alliance est bien connu de notre public chrétien; et rien de plus commun parmi les protestans des campagnes de France, que l'interprétation spirituelle des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament. *(Les Traducteurs.)*

vie intérieure, mais s'égarent bientôt sur le chemin étroit qui y conduit, soit en tombant dans le fanatisme, soit en se plongeant dans le quiétisme. Aujourd'hui, comme dans tous les siècles, ils ne sont qu'en petit nombre, ceux qui sont entrés et ont su s'avancer d'un pas ferme dans la véritable route, qui, également éloignée de toutes les aberrations que nous venons de signaler, conduit à la perfection. D'une autre part, il se manifeste pareillement de nos jours une tendance à détruire ou à tenir pour anéanti ce qui constitue proprement le christianisme; on exalte comme étant la moëlle de la doctrine de Christ, ce qui est, comme on le dit, accessible à la raison de tous, et l'on relègue sur le second plan les autres points, comme n'étant que d'une nature temporaire et locale. Ces deux extrêmes se rapprochent ou s'éloignent l'un de l'autre par une infinité de nuances, et aussi presque tous les esprits qui sont en quelque manière capables de se former par eux-mêmes leurs opinions, conçoivent-ils le christianisme d'une manière plus ou moins différente. [1]

Cette divergence dans la manière d'envisager la religion chrétienne doit nécessairement avoir la plus grande influence sur l'intelligence des saintes Ecritures; chacun

[1] C'est là un des traits les plus frappans du christianisme en Allemagne. Dans ce pays, les chrétiens ont chacun des vues particulières sur les points principaux et secondaires; chez ceux des pays français, au contraire, règne une grande conformité d'opinions. D'un côté, il y a plus de vie, mais c'est presque de l'anarchie; de l'autre, il y a unité, mais monotonie. Le chrétien allemand accepte le *Christianisme* pièce par pièce, à mesure que ses lumières augmentent par suite d'un travail non interrompu de la pensée; le chrétien français accepte la *Bible* en bloc, dès le premier moment de sa conversion. *(Traduct.)*

cherche en effet dans ce livre sacré un appui pour ses propres idées; car il est aux yeux de tous l'unique source où l'on peut puiser sans intermédiaires et dans toute sa pureté la vérité évangélique. Le partisan de l'ancienne dogmatique trouve partout ses dogmes favoris, et s'efforce d'écarter ou d'expliquer ce qui les contredit. L'adversaire de cette dogmatique, au contraire, n'en découvre aucune trace, et ne voit que ce qui favorise ses vues indépendantes. Or, il est assez extraordinaire qu'avec une telle diversité dans les résultats, tous prétendent suivre les mêmes principes d'interprétation. On divise, il est vrai, les exégètes modernes en deux grandes classes : les *partisans de l'interprétation grammatico-historique* et les *allégoristes*. Mais ces derniers sont si peu nombreux, presque tous leurs commentaires ont eu jusqu'à présent si peu de crédit, et ils ont fait preuve, à quelques honorables exceptions près, d'une telle absence de règles, d'une telle prédilection pour des hypothèses sans preuves ou des étymologies qui n'étaient que de purs jeux de mots, qu'aucun homme sage et de sens droit ne pouvait être séduit par leur système. Le très grand nombre des exégètes modernes de l'Ecriture n'admet que les principes d'une interprétation grammatico-historique, et il est à désirer, en effet, qu'on ne s'en éloigne jamais, et que plutôt on les applique d'une manière parfaitement conséquente. Mais avec cette identité de principes, d'où vient donc cette divergence dans la manière de comprendre la Bible? De l'état actuel de la société. Si la Bible n'avait pas pénétré par ses doctrines d'une manière aussi intime dans la vie des peuples et des états, si tant d'yeux n'étaient pas fixés sur elle comme sur un livre sacré, si elle ne servait pas d'appui à la foi et au repos de tant

d'hommes, si un saint usage de deux mille ans ne l'avait pas comme entourée d'une auréole sacrée, les interprètes pourraient agir avec plus de liberté. Mais il existe maintenant plus ou moins clairement dans l'esprit de chacun d'eux le sentiment intime, que le sens qu'on donne à un passage, on l'accepte soi-même, on semble du moins l'accepter comme la vérité, et l'on voudrait le voir accepté par les autres; ([1]) et ce sentiment, on le conçoit, met aisément des entraves à une interprétation libre et vraie du texte des livres saints. L'exégète rationaliste qui adhère aux principes de l'interprétation grammatico-historique, ne se hazarde pas à pousser ses principes d'une manière conséquente, et à faire dire partout aux auteurs sacrés ce que devraient signifier leurs paroles expliquées d'après le génie de la langue et d'après les circonstances de lieux et de temps; il aurait à craindre que tel ou tel livre sacré fût en contradiction complète avec ce qu'il croit être la vérité. Et de même, le supranaturaliste professant les dogmes de l'Eglise, sera mis dans l'embarras précisément par ces dogmes eux-mêmes. L'Eglise proclame, par exemple, la doctrine de l'inspiration des Ecritures; or, lorsque certains passages semblent aller directement contre les

([1]) Ainsi parlait Olshausen en 1824. Depuis quelques années, l'exégèse allemande prend une autre face; des commentateurs qui se rattachent à l'école philosophique de Hegel, ont commencé à interpréter le Nouveau Testament comme un livre qui les intéresse, mais qui ne les concerne pas, comme on ferait pour les Vedas ou le Coran. Ils reconnaissent (contre les rationalistes) que Jésus-Christ et les Apôtres ont bien eu les croyances que l'Eglise leur attribue et qu'elle a de tout temps trouvées dans la Bible; mais ces croyances n'en sont pour cela ni plus vraies ni plus fausses, et ne lient en rien l'homme de ce siècle.

(Traducteurs.)

doctrines orthodoxes, les principes de l'herméneutique doivent se plier pour donner un autre sens tolérable, tandis que les rationalistes préfèrent, et en cela ils ont raison, voir tomber le système plutôt que de dévier des principes; mais il est vrai qu'ils en agissent ainsi bien moins pour maintenir les dogmes bibliques, que pour trouver comme étant dans la Bible, des choses qui ne peuvent être vraies *pour personne*, et, partant de ces prétendues erreurs, ils cherchent à élaguer des Ecritures toutes les doctrines qui les choquent.

Aussi, les ouvrages des exégètes de tous les partis présentent, au dire de tous les juges impartiaux, une foule d'interprétations tout-à-fait forcées, que l'on n'en prétend pas moins faire découler des règles de l'interprétation grammatico-historique. Mais pourquoi tous font-ils ainsi violence au texte? Parce qu'il est bien peu d'hommes qui aient assez d'impartialité pour s'attacher toujours purement et simplement à la signification propre des mots, abstraction faite de tout système et de toute opinion arrêtée d'avance. D'une autre part, ils sont moins nombreux encore, ceux qui ont assez de foi pour soumettre leur raison à la foi et pour suivre la sagesse divine même dans les choses que, d'après ses principes, le monde peut et doit appeler du nom de folie. Enfin, ils sont encore moins nombreux, ils sont même en très petit nombre, ceux qui ont le courage de confesser ouvertement cette folie divine et de déclarer *croire tout ce que Moïse et les prophètes ont écrit*, comme Paul le fit pour ce qui le concerne, et comme le Fils de Dieu en établit la nécessité lorsqu'il proclame qu'il doit accomplir tout ce que Moïse, les prophètes et les psaumes renferment à son sujet. Nous croyons que, de nos jours, rien ne contribuerait plus efficacément et plus radicale-

ment à relever le christianisme, que de se mettre à expliquer la Bible par elle-même d'après les vrais principes grammatico-historiques, tout en profitant de toutes les solides et excellentes recherches qui ont été faites jusqu'à présent, et d'apporter à cette explication le courage nécessaire pour confesser la vérité telle qu'on l'aura découverte dans la Bible, en quelque contradiction qu'elle puisse être avec toutes les vérités admises par le monde, plutôt que de rendre hommage en un seul point à la sagesse de ce monde. C'est là ce que, à notre avis, réclame l'état actuel de la religion avant toutes choses. Le temps est proche où il faudra être complètement chrétien ou ne l'être pas du tout. (1) Celui qui ne confesse pas que Jésus-Christ est venu en chair, est un antechrist, et celui qui ne croit pas tout ce qu'enseigne la Parole du Père faite chair, montre par le fait qu'il ne croit pas que Dieu se soit manifesté en chair en Jésus. Mais celui qui croit les paroles du Fils de Dieu et de ses disciples, doit nécessairement interpréter la Bible comme l'ont fait le Seigneur et ses disciples, à qui (dit saint Luc XXIV, 45) Jésus-Christ lui-même ouvrit l'esprit pour leur faire entendre les Ecritures.

L'inconséquence que nous avons signalée dans l'usage que les interprètes font de leur méthode exégétique, se retrouve dans tous leurs écrits, quel que soit le livre de la Bible qu'ils expliquent. Cependant, ce reproche porte tout particulièrement sur la manière en laquelle ils traitent *les citations de l'Ancien Testament qui se trouvent dans les livres du Nouveau*. Ce point a

(1) Nous appelons ce temps de tous nos vœux, et il vient déjà. Encore un Strauss, et l'incrédulité aura entièrement rejeté son masque de rationalisme. *(Trad.)*

été pour tous les interprètes modernes une pierre d'achoppement, qui en a fait broncher plusieurs. Les auteurs du Nouveau Testament leur ont paru citer, interpréter, comprendre l'Ancien Testament d'une manière si étrange et si arbitraire, qu'ils ont cru très difficile, impossible, de ramener leurs points de vue à une unité et à des principes; d'une autre part, approuver cette interprétation sans en connaître les règles, leur a semblé à juste titre absolument infaisable; mais ils pouvaient tout aussi peu la blâmer et la rejeter entièrement, car c'eût été porter atteinte à toute la révélation. Aussi voyons-nous que dans l'exégèse du Nouveau Testament, les passages où il est fait directement ou indirectement allusion à l'Ancien, ont été, dans la plupart des cas pour les commentateurs de tous les partis, la source des plus grandes difficultés et l'occasion des opérations les plus violentes. Or, l'interprétation de l'Ancien Testament, telle qu'elle est donnée dans le Nouveau, est précisément la base unique sur laquelle doit s'appuyer toute exégèse soumise à la sagesse divine. Elle met effectivement sous nos yeux la manière dont les hommes inspirés eux-mêmes ont compris les saintes Ecritures, et c'est parce que la sagesse terrestre a dédaigné si long-temps cette clef, qu'elle a fait de la Bible un livre entièrement fermé et inintelligible, et a éloigné les hommes de la source vivante du salut.

Ce sont ces réflexions qui ont amené l'auteur à s'appliquer particulièrement à l'examen des passages de l'Ancien Testament qui sont cités dans le Nouveau. Mais cette recherche lui a bientôt fait voir que l'interprétation de ces passages est impossible, si l'on n'a pas égard à leur liaison, non seulement avec ce qui les accompagne immédiatement, mais aussi avec tout l'en-

semble de l'Ecriture. Pour pénétrer dans le sens de ces passages isolés, il a donc dû chercher la clef qui lui ouvrirait tout l'édifice ; et cette clef, il a fini par la trouver cachée dans ces passages mêmes, dans les légères indications que l'Ecriture elle-même nous y a données sur le sens général de la révélation. Apparente contradiction ! le tout est nécessaire pour la solution des détails, et ce sont les détails qui donnent la clef pour la solution du tout. Mais la contradiction n'est qu'apparente ; ici comme partout, la vérité divine se manifeste à l'homme au milieu de contradictions qui semblent inextricables. (1) Ainsi l'homme ne peut se connaître lui-même qu'en connaissant ses rapports avec l'univers, et cependant, la clef pour l'intelligence de l'univers se trouve cachée dans l'homme. C'est pourquoi, comme dit Jésus, il n'y a qu'une seule clef pour toute connaissance. (Luc XI, 52.)

Ce sont les résultats de ces recherches que l'auteur se hasarde à exposer brièvement dans ces pages. L'importance du sujet doit être évidente aux yeux de tout homme impartial ; il s'agit non seulement d'une question d'exégèse, mais du sens de la Bible entière. L'auteur a la conviction de n'avoir cherché qu'à saisir de son mieux le point de vue biblique, celui de Jésus-Christ et dès apôtres. S'il ne l'a pas trouvé, ce sera une joie pour lui d'être ramené de son erreur. Mais, si l'on ne peut pas lui prouver qu'il a mal compris à cet égard Christ et les apôtres, et que l'on prétende simplement que ce qu'il avance est singulier, bizarre, mystique, il n'hésitera pas à se déclarer pour ces singula-

(1) V. Tholuck, *Guido* et *Julius*, 242-249, sur le cercle qui conduit à la foi par la foi. *(Trad.)*

rités ou ce mysticisme, et à suivre, en cela comme en tout, Jésus, son modèle; car, il tient pour certain que « l'Ecriture ne saurait être anéantie, » et que ce qu'elle nous enseigne, touchant la saine exégèse, demeure écrit. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Dieu, les paroles de la Parole éternelle, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, ne passeront point.

Mais, nous devons, avant tout, jeter un rapide coup d'œil historique sur l'interprétation de l'écriture sainte, particulièrement chez les Juifs. La manière dominante de voir et de penser aujourd'hui diffère si complètement de celle qui régnait généralement à l'époque de Christ et dans les temps antérieurs, que si l'on ne se reporte pas à ces temps là, des méprises sont inévitables. Si nous pouvions croire que cette différence totale fût due aux progrès de notre époque dans la connaissance de la vérité, nous pourrions nous dispenser de ce travail; mais quelle que soit la hauteur à laquelle notre science ait grimpé, l'abîme qui nous sépare de notre origine ne fait que s'élargir de plus en plus. Tout se brise, s'isole à nos regards, et il est plus que temps de revenir au point de vue de l'unité.

§ 2.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'HISTOIRE DE L'INTERPRÉTATION DES SAINTES ÉCRITURES.

La première école d'herméneutique qui ait eu des principes arrêtés, ne date que du siècle passé : l'école grammatico-historique, qui était une réaction contre les exégètes mystiques et allégoriques de l'époque antérieure. On remarque au XVIIIe siècle une tendance générale à l'indépendance : on voulait penser par soi-même et se rendre compte à soi-même de ses croyances; de là le besoin de procéder en tout d'après des règles claires et intelligibles, et d'embrasser dans leur ensemble les divers domaines de la science. Ce furent, entre autres, *Ernesti, Semler, Morus,* qui appliquèrent à l'Ecriture sainte les principes d'interprétation généralement admis déjà pour l'interprétation des classiques anciens, et qui osèrent entreprendre l'œuvre difficile de débarrasser l'exégèse du vieux fatras dogmatique sous l'influence duquel les passages les plus simples étaient souvent torturés pour servir d'appui à certaines idées dogmatiques favorites. On chercha, par une étude approfondie des langues, par une élaboration critique du texte, et par des recherches archéologiqnes, à revenir au sens naturel des mots ; c'était là une tendance éminemment utile, et un travail préparatoire indispensable pour l'époque actuelle. Mais cette activité exégétique était dans une connexion intime avec les travaux des

savans d'alors, qui cherchaient de toutes parts, et le plus souvent avec raison, à nettoyer le sol de leurs diverses sciences; et elle dut partager les inconvéniens auxquels ces tentatives générales de réforme donnèrent malheureusement naissance dans la suite. Les principes, justes en eux-mêmes et entièrement admissibles, de l'interprétation grammatico-historique, aidèrent dans l'application un très grand nombre d'exégètes, à enlever à l'Ecriture sainte de sa vie et de sa force, et à la dépouiller totalement de ce qu'elle a de divin. L'époque actuelle semble appelée à combattre cet abus; elle doit maintenir fermement dans ses droits l'interprétation grammatico-historique, en luttant contre l'abus qu'on en peut faire, et en déterminant clairement ce qui en constitue l'usage légitime.

Comme nous ne pouvons espérer des lumières, dans la recherche qui nous occupe, que des temps voisins des apôtres, nous ne nous arrêterons pas plus long-temps au dix-huitième siècle; nous laisserons de côté et les temps de la réformation, (1) où l'on ne songea point à déterminer les principes exégétiques, et ceux

(1) Tholuck fait, dans sa dissertation sur l'emploi de l'Ancien Testament dans le Nouveau, la réflexion importante pour nous, réformés, que la classe des exégètes qui admettent (comme le font Olshausen et Tholuck) dans les Psaumes et les prédictions messianiques un premier sens historique distinct du sens prophétique, mais qui reconnaissent aussi que l'esprit de Dieu avait bien réellement en vue ce sens supérieur en inspirant les écrivains sacrés, comprend au 16e siècle les chefs de l'exégèse réformée, Calvin, Pellican, Bucer; et leurs noms viennent après ceux de la presque totalité des interprètes latins, ainsi qu'après Ephrem et son école de Nisibe et d'Edesse, Grégoire de Nysse, Grégoire de Naziance, Basile et Eusèbe de Césarée. *(Trad.)*

du moyen-âge, pendant lesquels chacun interprétait la Bible à l'aventure d'après une espèce d'instinct; et nous arriverons aux premiers siècles de l'église.

Dans le quatrième siècle, nous trouvons une direction des esprits toute semblable à celle que nous avons signalée dans le dix-huitième. L'on a vu, en effet, s'établir en Orient, sous le nom célèbre d'école d'Antioche, une école de commentateurs, dont les chefs, *Chrysostôme, Théodore de Mopsuesthe, Théodoret,* ont rendu les plus grands services et sont encore très estimés aujourd'hui. Ils se sont élevés contre des défauts tout pareils à ceux qu'ont combattus les fondateurs de l'école grammatico-historique de l'Occident; et quoiqu'on ne puisse nier que, comme cela arrive d'ordinaire, ils ne soient, eux aussi, allés trop loin (ce qui est vrai particulièrement de *Théodore de Mopsuesthe,* qui, on ne peut le méconnaître, s'est tellement affranchi des croyances générales qu'il est arrivé au rationalisme), cependant leur opposition a eu des résultats très heureux. L'exégèse de cette époque s'était jetée dans de tels extrêmes, qu'il était urgent d'en revenir à un système plus conforme à la vérité. L'on remarque, en effet, dans les trois premiers siècles, relativement à l'interprétation de l'Ecriture, deux extrêmes opposés; d'une part, une interprétation grossièrement littérale, qui se rencontre chez les anthropomorphistes et chez les chiliastes [1]; d'une autre part, une interprétation allégorique purement arbitraire. On voit les allégoristes avancer, à l'appui de leurs opinions dogmatiques, des passages étrangers à la chose, aux-

(1) Dans Eusèbe (Hist. eccl. VII, 24), se trouvent des fragmens de l'ouvrage Περι ἐπαγγελιῶν, que Denys d'Alexandrie avait écrit contre celui du chiliaste Nepos : ἔλεγχος τῶν ἀλληγοριστῶν.

quels ils donnaient, selon leur manière de faire, tel ou tel sens. C'est dans l'école d'Alexandrie et particulièrement dans celle du célèbre *Origènes*, que ce genre d'interprétation a été porté au dernier degré. L'esprit scientifique de ce grand homme ne lui a pas permis, à la vérité, de se lancer tout-à-fait sans règles dans ses interprétations; il a cherché des principes et a exposé des vues remarquables à certains égards. Il disait entre autres que, tout comme l'homme se compose d'un esprit, d'une âme et d'un corps, on trouve aussi dans l'Ecriture, sous le sens littéral ou le corps des mots, un élément psychique et spirituel. (De principiis lib. IV 1, 11. Edit de la Rue, vol. I, p. 168). Mais s'il nous fallait prouver combien toute son exégèse était arbitraire et inadmissible, nous citerions le seul fait suivant : c'est que, à l'exemple de son grand maître Philon, *il* croit devoir admettre, que maint passages de l'Ecriture sont intentionnellement sans aucun sens, et même qu'ils sont scandaleux, afin que, vu l'impossibilité de les comprendre d'une manière convenable, les hommes fussent forcés de chercher un sens plus profond. ([1])

Nul ne nous contestera que l'interprétation allégorique était générale dans l'ancienne église; le petit nombre de ses adversaires suffirait pour le démontrer. On la retrouve même chez les pères apostoliques, comme le prouve de la manière la plus frappante l'épître de Barnabas. Mais, ce qu'il nous importe de connaître, c'est *quelle a pu être l'origine de cette exégèse aussi ancienne que l'Eglise,* et qui a une affinité évidente

([1]) De Princ. IV, 1, 15, l. c., p. 173, σκανδαλα και προσκομματα και ἀδυνατα δια μεσου ἐγκαταταχθηναι τῇ ἱστορίᾳ και τῷ νομῳ ὁ τοῦ Θεοῦ λογος ᾠκονομησεν.

avec la manière dont Christ et les apôtres ont fait usage de l'Ecriture. Nous devons remonter plus haut que l'histoire chrétienne, et passer sur le terrain de l'histoire du peuple juif. Celle-ci se divise en deux parties: en histoire profane et en histoire sacrée. Nous nous occuperons d'abord de la première, qui nous conduit sur un terrain solide, et d'où nous remonterons vers les origines de l'histoire du peuple de Dieu. (1)

§ 3.

HISTOIRE DE L'INTERPRÉTATION DE L'ÉCRITURE CHEZ LES JUIFS D'ALEXANDRIE.

L'histoire profane des Juifs nous conduit d'abord à Alexandrie, où nous rencontrons une colonie juive, riche et florissante, dont les membres participaient à la civilisation grecque, et se distinguaient dans l'étude des sciences et en particulier dans celle de la philosophie. *Philon*, dont les ouvrages subsistent encore et nous mettent à même de juger suffisamment de l'esprit remarquable de cette école, en est le principal représentant. Lui excepté, nous ne connaissons guère, en effet,

(1) Olshausen renvoie les lecteurs qui désireraient connaître en détail l'histoire de l'exégèse, à Meyer: *Histoire de l'exégèse de la Bible depuis le rétablissement des sciences* (en allemand, 5 vol., 1802-1808); Rosenmuller, *Historia interpretationis librorum sacrorum* (Hildburghusæ, 1798, 2 vol.); et Fluggé, *Histoire des sciences théologiques* (en allemand, Halle, 1796).

parmi les savans juifs d'Alexandrie, que le célèbre *Aristobule*, dont il n'est malheureusement parvenu jusques à nous que quelques fragmens. Ces deux hommes ont vécu à plus de deux cents ans de distance l'un de l'autre, et aussi montrent-ils des directions différentes dans la tournure de leur esprit. Philon vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et fut chargé sous Caïus Caligula, au nom des Juifs d'Alexandrie, d'une ambassade auprès de l'empereur, ambassade qui l'a rendu célèbre dans le monde politique. (1) Dans ses travaux philosophiques, il s'attachait complètement à Platon. Aristobule, (2) le plus ancien des savans juifs connus, vivait environ l'an 180 avant Jésus-Christ; il fut, à Alexandrie, précepteur de Ptolémée Philometor, et, comme philosophe, il appartenait à l'école d'Aristote. Néanmoins, le plus grand accord se manifeste dans la manière dont ils envisageaient les saintes Ecritures; ils les entendaient tous deux dans un sens spirituel, et retrouvaient, l'un Platon, l'autre Aristote, dans Moïse et dans les prophètes.

Les fragmens d'*Aristobule* (3) qui nous ont été conservés, faisaient partie d'un commentaire allégorique

(1) Il a décrit lui-même ses infortunes à la cour de l'empereur dans l'écrit intitulé : πρέσβεια πρὸς τὸν Γαῖον, legatio ad Caium, dans le second volume de ses œuvres, d'après Mangey.

(2) C'est lui sans doute à qui s'adresse la lettre que nous lisons dans 2 Macchabées, I, 10 et suiv. Il y est appelé : Πτολεμαιου τοῦ βασιλεως διδασκαλος, ἀπο του των χριστων ἱερεων γενους, titre qui convient parfaitement à ce que nous connaissons d'ailleurs de lui.

(3) L'authenticité en a été contestée, d'abord par Richard Simon (*Histoire critique du Nouveau-Testament*, vol. II, p. 189 et s., III p. 499), puis par Humphrey Hodius (*Dissert. contra*

sur les livres de Moïse, qu'il avait dédié au roi Philometor son disciple. Ils nous le font connaître comme un penseur qui s'efforçait de mettre en harmonie avec la révélation de Dieu dans l'Ancien Testament, tous les rayons de vérité qu'il découvrait çà et là chez les Grecs et chez les Orientaux. C'est ainsi qu'il a écrit : « Tout ce qui a été dit par les anciens (les philosophes grecs) sur la nature des choses, les philosophes étrangers (ceux qui ne sont pas grecs) l'enseignent aussi, notamment les brahmanes chez les Indiens, et les Juifs chez les Syriens. » (1) Il veut dire par là, que ceux qui ont réellement cherché la vérité, chez quelque peuple et dans quelque temps que ce soit, se sont rencontrés dans la vérité, quoique sous des formes différentes; mais il estime que cette connaissance de la vérité a son origine chez le peuple juif et dans sa révélation. « Platon même, dit-il, a suivi notre loi. » (2) Et c'est ce qu'ont répété après lui presque sans exception tous les pères de l'Eglise. Un passage d'Eusèbe (præp. evang. VII, 13, 14) montre comment notre philosophe retrouvait ses doctrines péripatéticiennes dans les livres de Moïse : « Cela, dit-il, peut aussi s'appliquer à la sagesse (personnifiée), car c'est d'elle que provient toute lumière.

historiam Aristeæ de LXX *interpretibus*, p. 53), et dernièrement par Eichhorn (*Bibl. de la littérature biblique*, vol. V, p. 253). Mais Valkenaer (*Diatribe de Aristobulo Judæo*, *edidit Luzac.* Lugd. Bat., 1806, 4) a pleinement démontré cette authenticité; il croit qu'Aristobule doit être considéré comme l'auteur d'un grand nombre de vers faussement nommés orphiques. Les principaux passages en ont été recueillis par Eichhorn, ouvrage cité, p. 281-298.

(1) Cyrill. Alex. *Contra Julianum* IV, 134. Opp. Vol. VI.

(2) Clém. Alex. Strom I, p. 342.

C'est pourquoi aussi quelques péripatéticiens disent qu'elle remplit la fonction d'une lampe; ceux qui s'attachent fermement à ses traces demeurent inébranlables pendant toute leur vie. C'est ce que Salomon, l'un de nos ancêtres, a dit d'une manière plus claire et plus sublime: qu'elle était avant que le ciel et la terre eussent été créés. » (Prov. VIII, 22.) Les fragmens qui nous restent ne permettent pas de déterminer d'une manière précise quels étaient les principes sur lesquels Aristobule fondait son interprétation allégorique des livres de Moïse; il est vraisemblable qu'il n'avait encore rattaché sa méthode à aucun principe général. Il remarque seulement qu'il n'est pas rare que Moïse, tout en ayant l'air de ne parler que de choses visibles et naturelles, dise les choses les plus élevées; celui qui s'arrête au sens littéral ne voit rien de profond dans ces passages, mais celui qui les étudie d'une manière sérieuse discerne la pensée intime de l'auteur. Ce principe fait pénétrer très avant dans l'esprit d'Aristobule, et connaître quelle était sa manière de considérer la loi. (Euseb. præp. cv. VIII 10.) Malheureusement, ce ne sont que les idées d'Aristote qu'il s'efforçait de retrouver partout. —Voici, selon toute probabilité, quel était son point de vue général. L'étude de la philosophie grecque l'avait conduit à s'attacher spécialement à celle d'Aristote, qu'il avait peut-être fondue avec ses propres vues, et il cherchait à retrouver ses principes dans la loi; or, l'attachement à la loi avait poussé de trop profondes racines dans son esprit pour qu'il eût pu la laisser de côté, et, toutefois, cet attachement n'était pas assez complet pour le conduire à la recevoir et à l'admettre purement et sans réserve, avec une foi enfantine aux promesses faites à ses pères.



Nous devons porter un jugement semblable sur *Philon*. Il était partisan il est vrai, de la philosophie plus spiritualiste de Platon, qu'il traita d'une manière tout-à-fait originale, et comme elle est beaucoup plus rapprochée de la vérité que celle d'Aristote, il était mieux fondé à la vouloir retrouver dans l'Ecriture. Mais, nous voyons cependant par ses écrits, qu'en étudiant la plus noble des philosophies grecques, il avait perdu la perle de sa religion paternelle. L'espérance d'un Sauveur qui devait venir pour le peuple d'Israël, et, par ce peuple, pour l'humanité entière, subsistait encore, il est vrai, en lui; mais elle n'était plus pour lui la chose capitale, comme elle l'était à cette époque pour tous les Juifs (car le désir d'un Sauveur n'a jamais été aussi ardent chez eux qu'à l'époque où il parut); et ce qui lui restait de foi en un Messie était subtilisé au point de n'être plus qu'un symbole, qu'une pure idée. Tous les Juifs, d'après lui, devaient se convertir d'une manière toute spirituelle; leurs dominateurs étonnés de leur vertu ne voudront plus régner sur des gens meilleurs qu'eux-mêmes, et enfin une apparition céleste rassemblera les dispersés dans leur patrie (Philo. de cherub. p. 707; de vita Mos. p. 696; de præm. p. 922 sqq.; de execr. p. 935 sqq.). Quant aux vues de Philon sur les saintes Ecritures, et sur la manière de les interpréter, c'est un fait très remarquable qu'il ne se soit occupé que des livres de Moïse. Quoique ses ouvrages forment deux épais in-folio, il ne s'y trouve que dix citations tirées des prophètes, que quinze environ tirées des livres historiques, et à peu près autant des psaumes, tandis que la loi y est citée presque d'un bout à l'autre. Un passage de Philon lui-même nous donne le mot de l'énigme. Moïse était à ses yeux le seul homme vrai-

ment illuminé, le seul initié à tous les secrets divins, et lui-même croyait avoir pénétré dans la profondeur de la connaissance de Dieu, qu'avait reçue ce grand prophète. Il tenait les autres auteurs de la Bible pour beaucoup moins illuminés, et ne se sentait, en conséquence, nullement appelé à s'occuper d'eux d'une manière spéciale. Le prophète Jérémie fut le seul en qui il croyait avoir reconnu un initié, et aussi le lisait-il. C'est ce qu'il remarque lui même (de cherubim. p. 116) dans les paroles suivantes : « L'initié doit chercher à connaître tout ce que les autres initiés ont pu savoir. Je suis moi-même initié aux grands mystères de Moïse (μυηθεις τα μεγαλα μυστηρια) ; mais lorsque j'ai lu le prophète Jérémie, et que j'ai reconnu qu'il n'était pas simplement initié (μυστης), mais hiérophante, je n'ai pas hésité à prendre connaissance de ses écrits. » Ainsi Philon s'attendait si peu à ce que Jérémie fût un initié, qu'il s'étonna beaucoup de le trouver tel.—Ce fut donc sur la loi qu'il concentra toute l'activité de son esprit, chaque mot y avait pour lui un sens spécial. Il commenta spirituellement toute l'histoire de la Genèse et de l'Exode, ainsi que toute l'économie cérémonielle de l'Ancien Testament. « Les mots, dit-il, sont le corps qu'habite une âme, que l'œil illuminé doit chercher. Pour y amener les hommes, l'esprit de Dieu a fait écrire parfois des choses absolument incompréhensibles, où des actions blâmables et inconvenantes, dont les hommes doués du discernement nécessaire doivent s'efforcer de pénétrer le sens intime par une interprétation spirituelle. Le sens littéral, qui présente des images indignes de Dieu, doit être laissé aux hommes ignorans et non cultivés ; ceux que la philosophie a formés doivent s'appliquer à pénétrer le sens intime ; ils y trouveront une

grande sagesse. » (Voyez le système de Philon, par Stahl, dans la Bibliothèque d'Eichhorn, vol. IV. p. 785 et sqq.) Philon fait sans doute l'usage le plus arbitraire de sa méthode; c'est absolument sans règle aucune et sans s'inquiéter du contexte, qu'il voit dans chaque passage ce qui lui convient. Ses ouvrages démontrent cependant qu'il appartenait aux exégètes allégorisans les plus modérés d'Alexandrie. En effet, il ne niait pas la réalité de la partie historique de la Bible. Il y trouvait bien quelques passages sans sens littéral; mais ces pierres d'achoppement (προσκομματα, σκανδαλα) étaient isolées et peu nombreuses. Et il combattait lui-même une autre école de commentateurs qui se perdaient dans une contemplation indéfinie, et qui ôtaient aux expressions et aux faits extérieurs toute signification et toute réalité. Il les exhorte à ne pas négliger le visible pour l'invisible, mais à observer fidèlement les saintes lois que de si grands hommes avaient établies (de migrat. Abrah. p. 402).

L'histoire ne nous fait connaître, parmi les Juifs d'Alexandrie, aucun autre savant qui se soit occupé de la Bible. Cependant nous savons que Philon et Aristobule n'étaient pas les seuls qui l'interprétassent allégoriquement, et les indications de Philon nous permettent de remonter plus haut qu'eux vers l'origine de cette interprétation parmi les Juifs d'Egypte.

Il fait, par exemple, très souvent mention des écrits des hommes vénérables, comme il les appelle, qui l'avaient précédé dans ses recherches, et qui lui avaient ouvert la voie; il en avait entendu quelques-uns lui-même (de special leg. II, 329, 805); quant aux autres, il avait seulement lu leurs ouvrages (de cherubim. I, 143; quis rer. div. har. I, 513; vita Abr. II, 15; de

Josepho II, 63; de circumcis, II, 24; de septen. et festis diebus II, 292, ibid 293). Quels étaient ces personnages, c'est ce que nous ne savons pas d'une manière positive; mais nous ne nous tromperons certainement pas en supposant que c'étaient des *Thérapeutes*, ou des hommes qui suivaient une direction très voisine de la leur. Cette remarquable secte juive des thérapeutes, pour laquelle Philon professait la plus haute estime, avait, sur l'interprétation des saintes Ecritures, les mêmes vues que lui et que ces modèles respectables qu'il s'efforçait d'imiter. Dans son écrit sur la vie contemplative (Opp. vol. II, 483), il dit, en parlant d'eux, qu'ils considéraient l'Ecriture sainte comme un être vivant (ζωον), dont ils voyaient le corps dans le sens littéral des expressions, et l'âme dans la signification profonde cachée sous les mots eux-mêmes. Pénétrer la beauté incomparable des pensées les plus profondes, telle était leur principale occupation dans leur vie contemplative d'anachorètes. Dans un autre passage (ibid. p. 475) où il parle encore de leurs commentaires allégoriques, il fait la remarque qu'ils possédaient les écrits d'auteurs anciens (συγγραμματα παλαιων ἀνδρων) qui leur servaient de modèles pour leurs études de l'Ecriture. Ces anciens auteurs sont-ils, ou non, les mêmes que ces hommes vénérables dont Philon parle, c'est ce qu'on ne peut pas déterminer; mais il n'en est pas moins évident que ce même mode d'interprétation se retrouve chez les Juifs égyptiens aussi loin qu'il est possible de remonter en suivant les traces de l'histoire. Tout ce que nous connaissons du judaïsme alexandrin, Philon, Aristobule, les Thérapeutes, nous offre donc le même systême exégétique.

§ 4.

HISTOIRE DE L'INTERPRÉTATION DE L'ÉCRITURE CHEZ LES JUIFS DE PALESTINE.

Les Juifs d'Alexandrie étaient allégoristes. Mais par leur culture grecque ils différaient trop des vrais Juifs de la Palestine, pour que nous puissions conclure avec certitude de leur point de vue et de leur mode d'interprétation à ceux de leurs compatriotes. Il nous faut donc contrôler leur méthode par celle qui était en usage en Judée, où les mœurs anciennes s'étaient conservées plus pures. L'histoire profane des Juifs de la Palestine, qui ne nous sont que très superficiellement connus, ne nous offre que deux personnages par l'exemple desquels nous puissions reconnaître la manière dont on interprétait de leur temps les saintes Ecritures; ce sont le célèbre historien *Josèphe* et le souverain sacrificateur *Eléazar*. Ce dernier est celui à qui le roi d'Egypte Ptolémée doit avoir demandé des savans pour traduire en grec les livres de l'Ancien Testament. (1) Eusèbe (præp. evang. VIII, 1, 2.) nous a conservé la correspondance qui avait eu lieu à ce sujet. Cet auteur dit (ibid 8. 9.) que pour donner une idée du sens profond (της ἐπεσκιασμενης και ἀλληγορικης θεωριας) de la loi mosaïque et de la manière dont les Juifs l'envisageaient, il citera quelque

(1) Comp. Josèphe *Archæol. proœm.*, § 3.

chose des écrits d'Eléazar et d'Aristobule, et il rapporte un fragment de la lettre qu'adressa au roi d'Egypte le souverain sacrificateur Eléazar, et dans laquelle il lui indiquait comment il faut entendre les Ecriture et en saisir le sens spirituel. Ce petit fragment nous permet de juger jusques à un certain point de l'esprit dans lequel le souverain sacrificateur traitait les Livres saints. Il parle des commandemens relatifs aux animaux purs et impurs, et remarque d'abord « que c'est dans le but de séparer les Juifs d'avec tous les autres peuples, comme par une haie indestructible, par un mur de séparation (Eph. II, 14), que Dieu a donné des lois d'un caractère aussi rigoureux. Les Juifs avaient seuls la connaissance et le culte du vrai Dieu; un libre commerce avec les païens aurait eu pour résultat que la superstition aurait aussi pris racine au milieu d'eux. Puis, dit Eléazar, rien, sans doute, n'est impur en soi, la création de Dieu est une; mais le sage Législateur a donné de telles lois extérieures, pour que les hommes se rappellent qu'ils ne doivent rien faire sans y avoir pensé et réfléchi mûrement; et que ce n'est pas seulement telle ou telle action isolée, mais bien la vie entière jusque dans les plus petits détails, qui doit être consacrée à Dieu. » D'après cet échantillon, la manière dont Eléazar saisissait les saintes Ecritures, différait notablement de celle de Philon. On doit admettre qu'il respectait dans tous les passages le sens littéral; et l'on ne peut le supposer niant la réalité de l'histoire. Mais il est évident qu'il envisageait la loi spirituellement et d'après le point de vue véritable, et l'on peut conjecturer quelles devaient être ses vues sur d'autres points.

Josèphe a exposé lui-même, dans la préface de ses Antiquités, ses vues sur l'interprétation de l'Ecriture.

Il dit que « dans les livres de Moïse il est certaines choses que ce grand prophète ne fait qu'indiquer (τα μεν αἰνιττομενου του νομοθετου), et d'autres qu'il a communiquées sous le voile de sérieuses allégories (τα δε ἀλληγορουντος μετα σεμνοτητος); ceux qui voudraient pénétrer les motifs de toutes les institutions, auraient à faire de profondes recherches; il ne l'essaiera pas pour le moment (aussi ne donne-t-il partout que le simple sens littéral); mais un jour, si Dieu le permet, il traitera, dans un ouvrage spécial, de la signification de la loi. » Et, bientôt après, à l'histoire de la création, il dit encore qu'il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, mais qu'il a déjà annoncé qu'il s'en occuperait dans un écrit spécial. Josèphe n'a pas mis ce projet à exécution, ce qui est d'autant plus à regretter, qu'il aurait été très précieux pour nous de savoir comment des hommes aussi indépendans d'opinion que l'était Josèphe, lui qui n'avait proprement de juif que le nom, saisissaient le sens profond des saintes Ecritures.

De même qu'en Egypte les Thérapeutes se rattachaient à Aristobule et à Philon, ainsi les *Esséniens*, en Palestine, se rattachaient à Eléazar et à Josèphe. Les Esséniens, qui avaient beaucoup de rapports avec les Thérapeutes, étaient aussi d'accord avec eux sur le sens des saintes Ecritures. Philon écrit déjà (quod omnis probus liber II. p. 458) : « Ils interprétaient l'Ecriture d'après l'ancien usage (ἀρχαιοτροπω ζηλωσει) allégoriquement (δια συμβολων) ». Et Josèphe, dans le principal endroit où il s'occupe d'eux (de bello jud. II, 8, 6), parle d'anciens écrits qu'ils lisent assidûment (τα των παλαιων συγγραμματα); on ne peut guères entendre par là l'Ecriture sainte, ce sont plutôt d'anciens interprètes allégorisans, (comme chez les Thérapeutes). L'esprit général

de cette secte, les doctrines secrètes qu'elle avait adoptées, les noms des anges qui se transmettaient comme des noms sacrés dans ses écoles, et d'autres indications pareilles, nous autorisent à conjecturer qu'elle interprétait l'Ecriture d'une manière allégorique.

Les *écoles rabbiniques des pharisiens* étaient également dans l'usage d'entendre allégoriquement les saintes Ecritures. C'est ce que prouve l'exemple de Josèphe qui était lui-même pharisien et qui parle si expressément d'une interprétation profonde. [1] C'est ce que nous concluons aussi de la connaissance profonde de la loi, que le même auteur attribue aux pharisiens (μετα ἀκριβειας ἐξηγεισθαι τα νομιμα Bel. Jud. II, 8, 14. Ant. XVII, 2, 4.) D'après le contexte, on ne peut méconnaître qu'il s'agit, non pas simplement d'une connaissance exacte, mais bien d'une *intelligence intime* de la loi. D'ailleurs, tout ce qui nous est parvenu de l'esprit judaïque, prouve également que les pharisiens, ainsi que tous ceux qui s'occupaient de l'Ecriture sainte, l'interprétaient allégoriquement. Nous trouvons, en effet, dans le judaïsme des siècles postérieurs, un double élément : un élément *théosophique* qui a donné naissance à la *Cabale*, et un élément *purement pharisaïque* qui a produit le *Talmud*. La Cabale et le Talmud, tels que nous les avons, sont, sans contredit, l'un et l'autre d'origine postérieure au christianisme; les plus anciens livres cabalisitiques, *Jézirah* du rabbin *Akibah*, et *Sohar* du rabbin *Siméon ben Jochaï*, paraissent être des productions du second siècle; et ce n'est pas dans une époque plus reculée que

[1] Dans sa jeunesse, il était entré comme novice chez les Esséniens, mais il s'était bientôt retiré de cette voie (vita Josephi § 2.)

le rabbin *Juda le Saint* composa à Tibériade la *Mischnah*, première partie du Talmud, à laquelle la *Gémarah* ne fut jointe qu'après l'espace d'un siècle, si ce n'est même plus tard. Mais, nonobstant cette rédaction tardive, on ne peut nier que les germes du Talmud comme de la Cabale ne remontent beaucoup plus haut; si tant est même qu'il y ait eu une époque où les élémens de ces deux ouvrages aient pu ne pas exister dans les écoles des rabbins. Or, ces deux recueils d'ordonnances pharisaïques et de doctrines théosophiques, prouvent d'une manière incontestable que, soit leurs compilateurs, soit tous ceux qui ont travaillé à la production des matériaux eux-mêmes, interprétaient la Bible d'une manière allégorico-symbolique. Il suffit d'ajouter à cela que des traces incontestables de cette exégèse se retrouvent encore dans les *pseudépigraphes de l'Ancien Testament*, et dans les *paraphrases chaldaïques* appelées *Targumin*, pour que tout homme sans prévention reconnaisse qu'il est plus que vraisemblable que, dans leurs travaux sur les saints Livres, tous les Juifs lettrés envisageaient le sens propre du mot comme l'enveloppe d'un sens spirituel profond. Bien plus, toute leur *culture intellectuelle* consistait dans la connaissance et la recherche de ce sens spirituel. C'est ce que démontre entre autres la manière dont Josèphe (vita § 2) parle de ses études et des progrès rapides qu'il y faisait. C'était « la connaissance exacte, c'est-à-dire intime, de la loi » qu'il s'applique à acquérir, et à l'âge de quatorze ans il y excellait tellement, que des sacrificateurs et des grands venaient le visiter pour qu'il leur fît part de ses vues. Il en est encore de même dans les écoles rabbiniques des Juifs de nos jours, sauf qu'elles sont détériorées; les Juifs savans sont aujourd'hui occupés, comme

jadis, des puérilités talmudiques et cabalistiques; ce qui constitue actuellement leur culture, l'a toujours fait depuis que le véritable esprit d'illumination s'est retiré de ce peuple. (1) Ajoutons que depuis que les Juifs furent revenus de Babylone, il s'établit parmi eux des synagogues, dans lesquelles, outre la lecture de l'Ecriture sainte, on prononçait aussi des discours appelés *midrasch*, dont le but essentiel était d'introduire les auditeurs dans le sens profond de l'Ecriture. (Voyez Rosenmuller, hist. interpr. I. 18, et les passages des rabbins qu'il cite dans cet endroit.)

§ 5.

OPINION DOMINANTE SUR L'ORIGINE DE L'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE PARMI LES JUIFS.

Nous venons d'examiner les vestiges d'interprétation qui se trouvent dans l'histoire profane des Juifs; mais avant de nous occuper de l'histoire sainte, à laquelle nous joignons les apocryphes, il nous parait nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'origine que l'on attribue communément à ce mode d'interprétation.

L'usage général de l'interprétation allégorique chez les Juifs à l'époque de la naissance de Christ, est un

(1) Voyez encore sur l'interprétation des Juifs : Surenhusius βιβλος καταλλαγης III, p. 57-88. Spencer, *De legg. hebr. ritualibus* I, 2. *Vitringa de synagoga*, I, 2, 12; II, 1, 5; III, 2, 12. *Ejusdem observationes sacr.* III, 19.

fait trop bien établi pour qu'on ait songé à le nier. On en a donc simplement recherché l'origine, et l'on s'est demandé pourquoi on n'interprétait pas la Bible de même que tout autre livre, en s'en tenant au sens naturel. Eichhorn, dans ses lettres sur l'exégèse biblique (Biblioth. pour la litter. théolog. vol. 5), partant de la supposition que toute religion qui repose sur des livres sacrés, voit arriver un temps où elle ne correspond plus aux besoins et aux lumières de son peuple, crût remarquer déjà dans les prophètes des essais de spiritualiser l'ancienne loi de Moïse, qui commençait à vieillir pour leurs siècles. Cette désharmonie fut bien plus sensible encore, lorsque les Juifs revinrent de Babylone avec de nouvelles mœurs et de nouvelles lumières. Elle fut à son comble lorsqu'ils se dispersèrent en Syrie, en Egypte, en Asie, parmi les Grecs qui les avaient devancés infiniment en culture intellectuelle et sociale. Leurs relations nouvelles avec les peuples parlant le grec, amenèrent en effet des changemens considérables dans toute leur manière de penser et de sentir. Leur caractère dur et rude s'adoucit, ils s'appliquèrent à l'étude des arts et des sciences de la Grèce. Ils en seront ainsi venus, concluait-on, à remarquer que les idées de tel ou tel philosophe, sur Dieu et sur les choses divines, étaient nobles et profondes, et à les admettre en partie. En même temps, ils auront entendu, de la part des Grecs spirituels et cultivés, beaucoup de plaisanteries sur leurs livres saints, et sur la manière, parfois singulière, en laquelle les choses divines y sont représentées ; et, pour éviter ces plaisanteries, tout comme aussi pour rendre acceptables aux philosophes grecs ces vues bibliques, ils auront été conduits à introduire, au moyen de l'interprétation allégorique, des idées pu-

rement philosophiques dans les écrits de Moïse et des prophètes auxquels ils étaient trop attachés pour les abandonner. Ce moyen a dû se présenter à eux d'une manière très naturelle : les Grecs eux-mêmes y avaient alors recours pour Homère, qui était pour eux ce que Moïse était pour les Juifs, la base de leur culture intellectuelle. En effet, à cette époque, les notions grossières et matérielles du vieux rhapsode ne pouvaient plus aller aux temps nouveaux, et l'on redoutait, en outre, qu'elles ne nuisissent à la jeunesse. Dans le but de justifier le poète de l'accusation d'impiété (ἀσεβεια), et pour prévenir le mal qu'il pouvait faire aux jeunes gens, on avait commencé depuis Platon à l'interpréter allégoriquement, et l'on donnait ainsi un sens profond, un sens philosophique aux passages qui offraient quelque chose de rude et d'inconvenant. Ainsi, Eichhorn, et avec lui Flugge (Hist. des sciences théol. I. part. p. 283 et ss.) et Rosenmuller (Hist. interpr. P. I. p. 20).

Il y a dans cette hypothèse un grand fond de vérité qui a fait croire qu'elle levait toutes les difficultés. Les relations des Juifs aux Grecs y sont représentées d'une manière très juste, et il n'y a qu'à lire les fragmens d'*Eléazar*, d'*Aristobule* et les écrits de *Philon*, pour voir que ces auteurs juifs s'appliquaient à défendre leurs saintes Ecritures contre les remarques piquantes des philosophes, et à y retrouver les doctrines généralement reçues. Mais on n'explique par ces faits que l'usage particulier que quelques individus ont fait de l'interprétation allégorique, et nullement l'origine même de cette interprétation. Les thérapeutes, les esséniens, les pharisiens, tous les Juifs de Palestine en général n'auraient eu, dans cette hypothèse, aucun intérêt à commenter allégoriquement la Bible, puisqu'ils n'a-

vaient aucune relation avec les Grecs, et comment pourrait-on imaginer qu'au sein même de leurs écoles secrètes, où il ne pouvait, dans aucun cas, être question de polémique, les Juifs eussent fait usage, pour leurs spéculations théosophiques et cabalistiques, d'un mode d'interprétation qui, par son origine même, devait leur être odieux? D'ailleurs, comme nous le verrons bientôt, l'histoire sainte fait remonter l'existence de cette interprétation beaucoup plus haut que l'époque où les Juifs ont été en relation avec les Grecs, et nous allons chercher à prouver que l'interprétation allégorique d'Homère, qu'on a rapprochée de celle de la Bible, n'a point l'origine qu'on lui suppose.

§ 6.

DE L'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE D'HOMÈRE CHEZ LES GRECS.

On connaît généralement la manière dont les grammairiens et les philosophes platoniciens d'Alexandrie expliquaient les *rhapsodies d'Homère*. Ils les regardaient en quelque sorte comme le livre sacré de la mythologie, et introduisaient dans les chants homériques, par l'interprétation la plus arbitraire, toutes les profondeurs de leurs divers systêmes. Les poésies d'*Hésiode*, de même que celles que celles qui nous sont parvenues sous les noms d'*Orphée* et de *Musœus*, servaient pareillement de texte à leurs absurdes interprétations. L'ou-

vrage d'*Héraclides du Pont*, à la fin duquel se trouve (p. 214-241 de l'édition de Schow, Göttingen 1786, 8°) un traité *de allegoria Homeri*, suffit pour faire connaître l'esprit de ces allégoristes, quoiqu'il soit loin d'épuiser la matière. Comme c'est l'origine de cette interprétation qu'il nous importe de connaître, nous remonterons directement à Platon, puisque c'est à son temps que les savans croient pouvoir la fixer. Eichhorn fait de ce philosophe le premier des Grecs qui ait essayé d'interpréter les écrits de l'antiquité, et le premier aussi qui ait allégorisé Homère. Puis ce savant s'efforce de montrer que Platon en était venu à expliquer Homère allégoriquement par des motifs tout semblables à ceux qui avaient conduits les Juifs à l'interprétation allégorique de leurs saints livres. Il est vrai que Platon reprochait à Homère d'avoir souvent méconnu le respect dû aux dieux, de contredire à toutes les saines notions sur leur nature et sur leur sainteté, de prendre la défense de passions effrenées et de plusieurs vices, et d'insulter aux devoirs de l'homme et du citoyen. Aussi redoutait-il la lecture d'Homère pour les hommes du peuple; il craignait que les vers de ce poète n'excitassent les crimes et les passions, et n'altérassent les mœurs en corrompant les cœurs; et il recommandait qu'on fît des extraits d'Homère dans lesquels les passages les plus dangereux seraient omis, ou bien, ajoute Eichhorn, que les instituteurs de la jeunesse adoptassent un mode d'interprétation allégorique qui leur permît d'expliquer spirituellement les passages nuisibles aux mœurs.

Mais je n'ai trouvé nulle part dans Platon qu'il ait recommandé d'expliquer allégoriquement à la jeunesse les mystères choquans d'Homère. Il dit même expressément: (Respubl. Lib. II., p. 378. D. E. edit. Steph.)

« Ce qu'Homère a dit sur les chaînes dont Héra a été » chargée par son fils, sur Héphaïste, objet du cour- » roux de son père parce qu'il voulait défendre sa mère » lorsqu'elle était frappée, et sur les combats des dieux, » ne doit être présenté dans la ville ni en allégories ni » sans allégories, car la jeunesse ne peut pas discerner » ce qui est allégorique ou ce qui ne l'est pas. » Dans son opinion, ces mythes doivent bien plutôt n'être *point* lus, si possible, et si l'on ne peut éviter de les faire connaître, on doit le faire *en secret* à aussi peu de personnes que possible, et seulement à des hommes d'âge mûr (Resp. p. 378). L'expression δι'ἀπορρητων rappelle, il est vrai, des *mystères religieux*, et donne à supposer une interprétation allégorique; mais encore ce passage entendu de cette manière, ne peut-il appuyer l'hypothèse d'Eichhorn. Rien donc ne prouve que l'interprétation allégorique ait été inventée à dessein, soit pour ôter aux mythes leurs dangers, soit pour leur donner un sens plus raisonnable. Bien plus, l'histoire nous apprend que l'interprétation allégorique chez les Grecs est beaucoup plus ancienne que l'époque de Platon et de Socrate.

Avant Platon, nous connaissons par leurs noms trois interprètes allégoristes d'Homère: *Stesimbrote*, *Glaucon* et *Métrodore*. Le premier était de Lampsaque, contemporain de Thémistocles, et Platon fait mention de lui comme des autres dans Ion (p. 530 D. édit. Steph.)

Quant à *Glaucon*, Platon parle de lui dans l'endroit que nous venons de citer, et l'on trouve dans le Scholiaste de Venise (sur Iliade, xx, vers 61) un passage d'un ouvrage de lui qui renferme des explications physico-allégoriques avec cette remarque: « Ce genre d'allégo- » ries est très ancien. Il provient de Théagènes de

» Rhegium, le premier auteur qui a écrit sur Homère » et qui vivait dans la LXIII[e] olympiade, au temps de » Cambyse. »

Enfin, Tatien parle de *Métrodore* (orat. ad. Græcos p. 160 B.), qui entendait par Hector, Achille, Hélène, Agamemnon, des élémens physiques.

Mais nous savons aussi qu'outre ces commentateurs d'Homère, les plus anciens philosophes grecs, tels que *Pythagore, Empedocle, Anaxagore, Démocrite*, expliquaient physiquement et allégoriquement les mythes de la religion populaire. D'après *Syncelle* (chron. pag. 149 D. édit. Paris) et *Cedrenus* (hist. comp. I. p. 82) les interprètes allégoristes étaient tous ensemble appelés Anaxagoriciens, parce qu'on prétendait qu'Anaxagore était le premier qui eût fait usage d'un tel genre d'interprétation à l'égard d'Homère (Diog. Laërt II, 11). Mais cette assertion ne peut être vraie d'Anaxagore, comme de Théagène, que dans un sens restreint, et doit signifier, sans doute, seulement qu'ils doivent être comptés parmi les premiers qui aient mis *par écrit* de tels commentaires ; car les philosophes que nous venons de nommer sont beaucoup plus anciens qu'Anaxagore.

L'interprétation allégorique chez les Grecs ne date donc point du siècle de Platon, et ne provient point de la désharmonie qui a dû s'établir à une époque postérieure entre le vieux Homère et la science moderne. Elle remonte à une époque très reculée, elle apparaît au premier éveil de la pensée scientifique, et nous savons déjà que ce même mode d'interprétation existait chez les Hébreux long-temps avant leurs relations avec les Grecs. Nous avons donc là deux faits analogues qui ne peuvent trouver l'un et l'autre leur solution que dans un troisième fait qui lès domine.

Ces deux phénomènes sont tellement liés ensemble que nous pouvons établir d'entrée, que la seule explication digne d'être admise comme juste et vraie, sera celle qui les expliquera l'un et l'autre.

Dans le cours de nos recherches, le cercle s'en est agrandi de moitié, et l'objet qui nous occupe s'offre maintenant à nous dans ses vraies dimensions : l'interprétation allégorique n'est point restreinte à la Judée, elle se trouve chez les païens. Il est temps de l'étudier dans les livres saints et d'en rechercher la véritable origine.

§ 7.

TRACES DE L'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

Les auteurs des livres saints soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament, sont des hommes inspirés de Dieu; mais nous ne pouvons les concevoir isolés du peuple auquel ils appartenaient. Toute action de Dieu sur les hommes se rattache à leur état de nature, et son but est précisément de le pénétrer et de le transformer. Nous devons trouver dans la Bible quelque lumière sur l'interprétation véritable; car la méthode allégorique étant la seule en usage chez les Juifs, les écrivains sacrés n'ont pu la voir avec indifférence et la passer sous silence comme une chose bonne ou mauvaise à volonté; ils l'auront ou condamnée positivement, ce dont on ne

trouve aucune trace, ou sanctionnée en en faisant eux-mêmes usage, ce qui est le cas. Examinons les applications les plus frappantes qu'ils en ont faites, et commençons avec l'origine de l'histoire juive pour descendre jusques au temps de Christ et des Apôtres.

Par l'étude de l'histoire profane, il n'est pas possible de suivre les traces de l'interprétation allégorique jusques à l'origine des peuples; on le peut au contraire avec l'histoire sainte des Juifs. Les monumens écrits ne remontent pas, il est vrai, à Abraham, au père primitif du peuple; mais ils commencent au moins à l'époque où le peuple a commencé à acquérir une importance historique, à Moïse et à la promulgation de la loi, de cette loi qui est le fondement de tout l'édifice du royaume de Dieu sur la terre, à laquelle les prophètes renvoient constamment, et que Christ n'a fait que renouveler et accomplir d'une manière spirituelle, sans l'abolir. Les ordonnances contenues dans les livres de Moïse, tout comme les récits des événemens concernant le peuple juif que nous y lisons, recevaient déjà des prophètes une signification spirituelle; et la loi elle-même indique de diverses manières le sens spirituel et intime des ordonnances et des rites extérieurs.

Le passage Nombr. XII, 6, est très remarquable. On y voit que Moïse était le seul homme à qui l'Eternel parlât bouche à bouche, qui le vît distinctement, en sa forme ou son image, (1) et non obscurément et en énigmes, tandis que l'Eternel déclare ne vouloir se faire connaître aux prophètes qu'en vision, et ne leur parler qu'en songe. Tout ce que Moïse fit exécuter devait être fait *conformément au modèle qui lui était montré par l'E-*

(1) Ce passage est mal traduit dans nos versions. (*Traduct.*)

ternel (Exode xxv, 9), c'est-à-dire que c'était d'après les choses célestes que Moïse avait été jugé digne de contempler, qu'il devait instituer dans l'ordre visible le culte du peuple hébreu qui devait être consacré à Dieu dans tous ses membres. Moïse lui-même révèle ce rapport aux choses spirituelles et invisibles pour quelques points de détail, comme, par exemple, pour la circoncision de la chair qui, dans le Pentateuque comme dans le Nouveau Testament, désigne la circoncision du cœur. (Deut. x, 16. xxx, 6. Jérémie iv, 4. Rom. ii, 28. vi, 6. Col ii, 11.) Dieu qui a écrit sa loi sur des tables de pierre, l'écrira un jour, lorsque le cœur de pierre aura été ôté (Ezéch. xi, 19), sur les tables des cœurs (Jérém. xxxi, 33). Les prophètes connaissaient déjà la signification spirituelle des sacrifices; ils y voyaient une figure du sacrifice intérieur du cœur, l'homme restituant tout ce qu'il possède à Celui de qui il a tout reçu; par un sentiment confus de ce qu'on devait à Dieu, on lui consacrait quelqu'une des choses qu'on aimait et auxquelles on mettait du prix, et on en venait à lui offrir son âme même. « Je prends plaisir », dit le Seigneur par la bouche d'Osée, « à la miséricorde et non point aux sacrifices, et à la connaissance de Dieu plus qu'aux holocaustes. » (Osée vi, 6.) « Les sacrifices de Dieu, » s'écrie le roi prophète, « sont l'esprit froissé : ô Dieu, tu ne méprises point le cœur froissé et brisé. » (Ps. li, 17.) Esaïe savait (liii, 7) que l'agneau pascal était une image de notre véritable Pâque, savoir Christ qui a été immolé pour nous (1 Cor. v, 7); il compara le Messie souffrant à une victime qui porte les péchés du monde (Esaïe liii, 4. Jean i, 29). Il est dit des lévites et des sacrificateurs de l'Ancien Testament, qu'ils sont les gardiens des Thummims et des Urims (de la

justice et de la lumière), qu'ils disent de leur père et de leur mère : je ne les ai point vus, et qu'ils n'ont point connu leurs frères et n'ont point aussi connu leurs enfans, car ils ont gardé les paroles de Dieu et ils garderont son alliance; » (Deut. XXXIII, 8, 9.) on ne peut ici méconnaître en eux le type de ceux que Jésus appelait sa mère, ses frères et ses sœurs, de ceux qui font la volonté du Père céleste (Matth. XII, 50) et qui doivent être un peuple de sacrificateurs, une sacrificature royale (1 Pier. II, 5, 9). Aussi Esaïe applique-t-il à *tous* les véritables Israélites, aux vrais croyans de l'ancienne alliance, les attributs des lévites : « Retirez-vous, retirez-vous, dit-il (LII, 11), sortez de là, ne touchez point à aucune chose souillée, sortez du milieu d'elle; nettoyez-vous, vous qui portez les vaisseaux de l'Eternel. » Paul (2 Cor. VI, 17) applique ce passage à la vraie adoration en esprit et en vérité; et le prophète entend évidemment aussi que les fidèles doivent se retirer de leur iniquité intérieure et sortir de la Babylone du cœur, car toute séparation et toute purification extérieure n'a quelque valeur que par l'acte intérieur qu'elle accompagne.

Mais le sens spirituel que les auteurs de l'Ancien Testament eux-mêmes donnent à la loi, est bien moins frappant que l'usage qu'ils font de l'*histoire du peuple d'Israël*. Il est impossible à l'homme qui saisit le vrai sens des prophètes, de méconnaître que, dans les passages qui parlent de la gloire et de la sainteté de Sion, de Jérusalem, d'Israël, de Jacob, ces expressions ne désignent pas tant le peuple des Israélites issu selon la chair d'Abraham et de Jacob, que ce peuple, en sa qualité de peuple élu, et plutôt encore les fidèles d'entre ce peuple. C'est bien sans doute la race d'Israël selon

la chair qui est particulièrement appelée par la vocation céleste à la vie divine, et c'est la sainte semence d'entre les Hébreux que les prophètes avaient essentiellement devant les yeux; mais ils embrassaient évidemment aussi dans leur pensée l'humanité entière, et ils voyaient dans Israël et Jacob une race élue et sainte, qui devait être rassemblée de toutes les nations du monde pour former un royaume de paix et de justice. En opposition avec cette race bénie, apparaît l'Israël infidèle, qui comprend et le peuple hébreu, déchu de sa vocation, ou du moins égaré loin de la vraie route, et les païens, tous les hommes non élus tant d'entre les Juifs que d'entre les gentils, les ouvriers d'iniquité, exposés à toutes les séductions du mal, mais cependant aussi accessibles au bien. Les passages auxquels je fais allusion, sont trop nombreux pour qu'il soit nécessaire de les citer.

Plusieurs détails de l'histoire juive sont, comme son ensemble, interprétés spirituellement dans l'Ancien Testament. (1) Le Psaume LXXVIII est surtout remarquable sous ce rapport.

(1) Steudel reproche à Olshausen d'avoir, dans ce chapitre et dans le 9e, confondu l'exemple et le type, la comparaison et l'allégorie. Olshausen répond que, d'après sa conviction, les auteurs inspirés et illuminés de Dieu ont un langage profond, qui ne peut être celui de l'homme naturel; celui-ci compare constamment des objets qui n'ont aucune analogie réelle, ou des objets vraiment analogues, mais dont il ne saisit pas le vrai rapport; eux, au contraire, connaissent toutes choses dans leur essence, en savent l'origine, la nature et la fin, connaissent le but de la création tant sensible que morale et le rapport réciproque de ces deux mondes, et ne choisissent pour exprimer leurs idées que des images et des comparaisons fondées sur des relations positives. Ainsi ils ne comparent en histoire que

Asaph y raconte l'histoire merveilleuse du peuple de Dieu, depuis la sortie d'Egypte jusques à l'élection de David comme roi, qu'il voyait paître son peuple avec un cœur intègre, et le gouverner avec sagesse; et en contemplant en esprit le but de miséricorde dans lequel Dieu avait donné David pour roi à Israël, et la manière en laquelle il avait conduit jusqu'à présent les Hébreux, le pieux poète saluait dans l'avenir, avec une joyeuse espérance, l'accomplissement final des desseins de Dieu envers Israël. Ce qu'il voulait avant tout, par ce récit, était sans doute de mettre sous les yeux de ses frères les destinées de leurs ancêtres; aussi n'en donne-t-il point en termes exprès l'explication spirituelle, qu'il abandonne à l'intelligence plus ou moins développée de chaque lecteur. Mais qu'il fût réellement dans sa pensée de faire autre chose qu'un simple récit, c'est ce que prouvent suffisamment les paroles si remarquables qu'il mit en tête du psaume: « Mon peuple, écoute mon enseignement, prête l'oreille aux paroles de ma bouche. J'ouvrirai ma bouche en similitudes; j'annoncerai les énigmes du temps d'autrefois! »

Les expressions *similitudes* et *énigmes* appliquées à l'histoire d'Israël qui va suivre, indiquent assez que le psaume a un sens spirituel dans l'intention de son auteur. L'expression *chidoth* (énigmes) en particulier désigne toujours une sentence obscure d'un sens profond. Nous savons en outre comment saint Paul a compris ce psaume, dont il explique les principaux passages, en

des événemens qui sont des manifestations des mêmes lois divines et des mêmes mobiles humains; ainsi ils découvrent dans la nature (I Cor. xv, 36) les plus profondes vérités spirituelles. *(Trad.)*

les entendant de Jésus-Christ, dans le chapitre x de la première épître aux Corinthiens; et Matthieu (XIII 35) en applique les premiers versets à Jésus et à sa méthode de parler en similitudes. Nous ne pouvons donc être en doute sur le sens qu'on donnait à ce psaume au temps de Jésus-Christ, et si nous le lisons sous ce point de vue qui est précisément celui qu'Asaph lui-même nous dit être le sien, l'enchaînement des idées en devient très facile à retrouver.

Esaïe, au ch. XII, met dans la bouche des rachetés du Seigneur le cantique de Moïse (Ex. XV), qu'il entend donc spirituellement. Nous savons par le chapitre IV de l'épitre aux Hébreux, que la sortie d'Egypte était pour les Juifs l'image d'une future délivrance de tout péché et de toute douleur, et l'entrée en Canaan sous Josué, l'image de la prise en possession du futur royaume de Dieu avec ses trésors de paix, de joie et de justice. D'après cela, le passage au travers de la mer Rouge était le secours miraculeux par lequel l'Eternel brise la puissance du mal, et le cantique de Moïse, le chant de triomphe des élus. C'est ainsi que Jean, dans l'Apocalypse, fait chanter aux élus, après la victoire, le cantique de Moïse (Apoc. XV, 3), et que David (Ps. XXXVII, 34) parle comme d'une chose à venir de l'héritage de la terre, du pays de Canaan, que les Israélites possédaient depuis long-temps, et qui ne peut-être ici que la Canaan céleste où chacun a son héritage parmi les saints dans la lumière. (Col. I. 12.)

David entend (Ps. CX) l'histoire de Melchisédec d'une manière allégorique, et l'applique à Christ le souverain sacrificateur éternel, qui n'est pas de la tribu de Lévi, qui est sans généalogie, qui est issu d'une souche antique et primitive, et qui est le juge des vivans et des

morts, et nous trouvons la même histoire appliquée précisément de la même manière dans l'épître aux Hébreux (v, 6, 10, 11. vi, 20. vii, 3).

L'histoire de Sodome et de Gomorrhe est pour Esaïe (i, 10) une image permanente de la ruine subite des méchans, et de la délivrance merveilleuse des bons dans la Zoar céleste. C'est de la même manière que Christ désigne Sodome et le déluge comme étant des types de sa venue (Matth. xxiv, 38, 39. Luc xvii, 32).

Mais rien n'est plus remarquable que le caractère typique que les livres prophétiques s'accordent à donner à l'histoire de *David*. Tout ce qui concerne le Messie à venir se confond si complètement dans son type, que le *Bien-aimé* céleste, en qui le monde racheté est rendu agréable au Père, reçoit le nom même de roi David. Le peuple n'est appelé ni du nom de Moïse, ni de celui de quelque prophète ou de quelque roi; il ne l'est que de ceux d'Abraham, de Jacob, de Juda et de celui de David (Jér. xxxiii, 26 : la postérité de David). L'église des croyans, le temple où l'Eternel fait sa demeure, est le tabernacle de David (Amos ix, 11. Act. xv, 16). Jérusalem, la ville sainte, la capitale du peuple, est la cité de David (2 Sam. v, 7, 9. vi, 10). Sion est la maison de David (Zach. xii, 7, 8, 10. xii, 1. Luc. i, 69), dont la clef est entre les mains du Saint d'Israël (Apoc. iii, 7. Esa. xxii, 22), et il l'a confiée aux serviteurs et économes fidèles (1. Cor. iv, 1) qu'il établit sur tous ses biens (Matth. xxv, 14), et qui reçoivent la charge d'ouvrir et de fermer, de lier et de délier (Matth. xvi, 19. Jean xx, 24). Christ le premier né de Dieu est un rejeton du tronc d'Isaï (Esaïe xi, 1, 10. Apoc. v, 5.), le germe de David (Jér. xxiii, 5. xxxiii, 15) ou simplement le germe (Zach. iii, 8. vi, 12);

il est encore la corne de David (Ps. XIII, 2, 17. Luc. I, 69). Le fils de David, tel est aussi le nom sous lequel il est désigné continuellement dans tout le Nouveau Testament; il est assis sur le trône de David son père (Ps. IX, 17. Jér. XVII, 25. Luc I, 33), et il est très fréquemment appelé le roi David (Jér. XXX, 9. XXXIII, 21. Ezéch. XXXIV, 23, 24. XXXVII, 24, 25. Osée III, 5. Ps. LXXXIX, 3, 20, 35, 49). Un tel langage ne peut évidemment s'expliquer que par une interprétation allégorique de l'histoire de David, et c'est ce qu'aucun commentateur grammatico-historique impartial et conséquent ne pourra jamais nier.

Après ces indications, quiconque en éprouvera le désir, pourra aisément rechercher d'autres traces de l'interprétation allégorique dans l'Ancien Testament, et apprendre ainsi à pénétrer de plus en plus profondément dans le sens du langage prophétique.

§ 8.

TRACES D'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE DANS LES APOCRYPHES.

Le grand vide qui se trouve entre le moment où les anciens prophètes ont cessé de faire entendre leur voix, et l'aurore du royaume de Dieu, est rempli jusques à un certain point par les livres apocryphes. Nous reconnaissons dans leurs auteurs des hommes éclairés d'en haut, quoique non parvenus à un degré complet de lu-

mière. Il est impossible de méconnaître, et aussi ne l'a-t-on jamais nié, qu'ils ont entendu les saints livres de l'Ancien Testament d'une manière spirituelle et allégorique, selon les idées généralement admises de leur temps.

Dans le livre de la *Sapience*, nous trouvons, à commencer au chapitre x, toute l'histoire du peuple de Dieu prise dans un sens spirituel; la sagesse divine y est présentée comme étant la conductrice du peuple, précisément de la même manière que Christ est envisagé par Paul (1 Cor. x) comme étant la colonne de nuée et de feu, le rocher, l'aliment et le breuvage spirituels. Voici, par exemple, comment l'auteur de ce livre remarquable présente l'histoire de Jacob : La sagesse divine « a conduit aussi dans le droit chemin le » juste, lorsqu'il fuyait la colère de son frère; *elle* lui » a montré le royaume de Dieu, lui a donné la con» naissance des choses saintes; elle l'a enrichi dans ses » travaux et a fait que ses peines lui ont procuré des » avantages. Elle l'a aidé contre l'avarice de ceux qui » l'opprimaient, et l'a enrichi. Elle l'a protégé contre » ses ennemis, et l'a défendu contre ceux qui lui dres» saient des embûches. Elle lui a fait remporter la vic» toire dans un rude combat, afin qu'il connût que la » crainte de Dieu est plus forte qu'aucune chose. » (Sapience x, 10-12.) Tout aussi remarquable est le passage sur le serpent d'airain : « Quand des bêtes cruelles » les assaillirent avec fureur et qu'ils furent blessés à » mort par la morsure de serpens venimeux, ta colère » (ô Sagesse éternelle) ne dura pas jusqu'à la fin; mais » ils furent dans l'angoisse pendant un peu de temps, » afin que cela servît à les corriger; et ils eurent un » signe de salut pour leur rappeler les ordonnances de

» ta loi. Car celui qui avait regardé ce signe n'était pas » guéri par la chose qu'il voyait, mais il l'était par toi » qui es le Sauveur de tous les hommes. » (Sap. XVI, 5-7.) Qu'on compare avec ce passage les propres paroles de Christ (Jean III, 14). Au chapitre XVIII, les ornemens pontificaux d'Aaron sont interprétés spirituellement des caractères des saints (voyez Esaïe LXI, 10. LXII, 3).

Dans le livre du fils de *Sirach*, il suffit de lire le tableau qu'il trace au chapitre XXIV de la sagesse divine, de la parole de Dieu, et surtout la description qu'il fait de la loi de Moïse; pour saisir les vues de cet auteur sur le sens de l'Ecriture : « Tout ceci (savoir la sagesse » ou la parole de Dieu devenue livre écrit; c'est ainsi » que Zoroastre appelle aussi son livre sacré) est le li- » vre de l'alliance du Dieu souverain, la loi que Moïse » a donnée pour être l'héritage de l'assemblée de Jacob. » Il n'y a jamais eu personne qui l'ait connue parfaite- » ment (la sagesse ou le livre), et il n'y aura jamais » personne qui la sondera jusqu'au fond. Car son sens » est plus vaste que la mer, et sa parole plus profonde » que le grand abîme» (Ecclés. XXIV, 26, 27, 31, 32). « Celui qui veut appliquer son esprit à la loi du Très » Haut et qui y pense continuellement, doit scruter la » sagesse des anciens, et mettre tous ses soins à con- » naître les prophéties. Il doit prendre garde à l'his- » toire des hommes célèbres et pénétrer les profondeurs » des maximes sentencieuses. Il doit sonder les mys- » tères des proverbes et s'exercer à entendre les com- » paraisons obscures » (XXXIX, 1-4). L'auteur n'aurait pu parler ainsi s'il n'avait pas reconnu partout dans la loi la sagesse céleste, la parole de Dieu, comme l'ont fait le livre de la Sapience et l'apôtre Paul. Et l'on re-

trouve cette même interprétation dans le tableau de l'histoire d'Israël au chapitre XLV, et surtout dans la description du vêtement du souverain sacrificateur, qui rappelle celle qu'en fait la Sapience.

Le petit livre de *Baruch* respire le même esprit. L'auteur conçoit la sagesse divine de la même manière que le fils de Sirach et que l'auteur de la Sapience. Il dit (chap. III, 38. IV, 1) : « La sagesse divine a paru » sur la terre et a conversé avec les hommes. Cette sa» gesse est le livre des commandemens de Dieu, et la » loi éternelle. Tous ceux qui la possèdent parviendront » à la vie, mais ceux qui l'enfreignent mourront. » C'est ainsi que le Seigneur dit (Matth. v, 18) : « Je vous » dis, en vérité, qu'aussi long-temps que le ciel et la » terre subsisteront, il n'y aura rien dans la loi qui ne » s'accomplisse jusqu'à un seul iota et à un seul trait » de lettre. »

Et ces citations et toute la manière de voir et de penser des auteurs apocryphes, démontrent qu'ils entendaient et expliquaient spirituellement les livres de l'Ancien Testament.

§ 9.

MANIÈRE DONT LES AUTEURS DU NOUVEAU TESTAMENT ONT ENVISAGÉ L'ANCIEN.

Parmi les livres du Nouveau Testament, il en est plusieurs où l'Ancien Testament est si évidemment interprété allégoriquement, que personne ne peut le con-

tester. Ce sont surtout l'*épître aux Hébreux* et l'*Apocalypse*. La première a bien manifestement pour but de montrer comment l'ombre de l'ancienne alliance devient corps et réalité dans l'économie chrétienne. L'histoire, aussi bien que les cérémonies du culte, y sont interprétées du point de vue du christianisme. Dans le chapitre IV, le voyage depuis l'Egypte au pays de Canaan est présenté comme un type de la marche spirituelle du peuple de Dieu vers le pays du repos éternel. Christ le souverain sacrificateur éternel est rapproché du souverain sacrificateur de l'ancienne alliance, et au chapitre VII il se retrouve dans Melchisédec, le roi de justice et de paix. Au chapitre IX on trouve un parallèle prolongé des biens spirituels, des ordonnannces et des prérogatives du Nouveau Testament avec les statuts de l'ancien sacerdoce lévitique; le tabernacle est mis en parallèle avec le tabernacle parfait de Dieu, qui n'a pas été fait par la main des hommes; les sacrifices sont opposés à l'offrande expiatoire éternelle du fils de Dieu; et les diverses parties du tabernacle sont même présentées sous un point de vue spirituel; la chair du fils de Dieu est appelée le voile, et c'est par le sang de Jésus que nous avons la liberté d'entrer dans les lieux saints, car il nous a préparé un chemin nouveau qui mène à la vie. Cette épître, d'un sens si profond, ne veut point toutefois épuiser le sujet; elle se borne à ce qui est indispensable pour mener les lecteurs à l'intelligence spirituelle de l'Ancien Testament, comme le prouvent des passages tels que celui-ci : « De qui (de Melchisédec) » nous avons beaucoup de choses à dire; mais elles sont » difficiles à expliquer, parce que vous êtes devenus pa» resseux à écouter » (v. II). Ou bien encore lorsqu'il est question des objets conservés dans le lieu très saint,

particulièrement du propitiatoire, et que l'auteur ajoute : « desquelles choses il n'est pas besoin de parler maintenant en détail » (IX, 5).

L'apocalyse entière, du commencement à la fin, repose de même sur l'interprétation spirituelle de l'Ancien Testament. La Sion spirituelle règne après la victoire, tandis que la Sion terrestre appelée Sodome est détruite. Babylone, l'antique ennemie du peuple de Dieu, qui a renversé le temple, s'avance de nouveau vers le temple spirituel pour le détruire, mais elle n'y réussira pas. Le tabernacle de l'alliance paraît dans le ciel avec l'autel et l'ensensoir dans lequel un ange fait brûler le parfum sacré, c'est-à-dire offre les prières des saints (VIII, 3). Les vêtemens sacerdotaux de fin lin, pur et éclatant, désignent la justice des saints (XIX, 8), etc., etc.

Que si l'on voulait écarter l'épître aux Hébreux comme n'étant pas de l'apôtre Paul, et l'Apocalypse comme un livre obscur que nul ne sait comment interpréter, on n'y gagnerait rien, et l'on retrouvera dans tous les autres livres du Nouveau Testament la même méthode judaïque d'interprétation. Ce fait est d'autant plus remarquable, que la plupart des épîtres et en partie même les évangiles s'adressaient aux païens, à des hommes qui ne devaient point être faits à cette méthode. Aux Gal. IV, 22 et suivans, Saint Paul voit dans Agar l'alliance de la loi qui ne produit que des esclaves, et dans Sara la Jérusalem d'en haut, la femme libre qui est la mère de nous tous, et il dit expressément : ταυτα ἐστιν ἀλληγορουμενα. (1) Voilà bien évidemment saint

(1) Steudel entend ici par τυπος un exemple et un avertissement, non un type, une figure. Olshausen répond qu'il en se-

Paul interprétant l'Ancien Testament à la manière de son temps et de son peuple, et il le fait d'une manière tout-à-fait analogue à celle de Philon et des pères de l'Eglise. Or, ses épîtres présentent une foule d'explications semblables. Dans le chapitre déjà cité de 1 Cor. x, nous ferons remarquer encore cette déclaration expresse de saint Paul : « Ces choses, dit-il, leur arrivaient pour servir [1] de figure » (v. 11 et 6) ; laquelle nous force d'ad-

rait ainsi qu'encore sa théorie subsisterait dans son entier (v. p. 39, note), et que d'ailleurs Saint-Paul met trop évidemment en parallèle le passage de la mer Rouge, la manne, l'eau du rocher, avec le baptème et la Cène, pour que les mots ταυτα (v. 6), ταυτα δε παντα (v. 11), qui sont au pluriel, n'eussent trait qu'à l'infidélité des Hébreux. Mais ces deux versets prouvent, ce qu'au reste Olshausen a relevé de son mieux dans tout son écrit, que Paul comme tous les auteurs sacrés, avait avant tout en vue l'édification des chrétiens et le but moral des types. *(Trad.)*

(1) Steudel veut que ces mots signifient : ce qui *peut* être entendu allégoriquement. Olshausen lui oppose l'autorité prépondérante de Winer, qui veut qu'on traduise : ce qui *doit* être, etc. Steudel s'efforce de prouver que cette allégorie, qu'il ne peut contester, diffère de celles par lesquelles Olshausen explique un grand nombre de passages de la Bible : 1° en ce qu'elle embrasse l'histoire entière de Sara et d'Agar ; 2° qu'elle était véritablement de nature à bien faire comprendre aux Juifs leurs rapports aux chrétiens ; 3° et qu'il ne faut pas être un savant pour la comprendre. Olshausen répond : 1° qu'il y a dans l'histoire d'Agar et de Sara, d'Ismaël et d'Isaac, nombre de traits qu'on ne pourrait mettre en harmonie avec cette allégorie ; 2° que cette allégorie est infiniment plus obscure que ne l'aurait été une explication toute simple des rapports du judaïsme au christianisme, et que si elle se trouvait dans Coccejus, Steudel ne l'aurait probablement pas admise ; 3° enfin, que précisément dans ce cas, Paul fait une allusion savante à la signification du mot Agar, qui est en Arabie le nom du mont Sinaï.

mettre que l'explication qu'il donne de l'histoire des Israélites dans le désert est tirée des faits mêmes, et n'est pas le simple résultat de sa manière individuelle, subjective, d'envisager l'Ancien Testament.—Un autre passage important est Eph. v, 23 et suivans, dans lequel l'apôtre expose le grand mystère des relations de Christ avec l'Eglise, et où ces passages de la Genèse : « Celle-ci est os de mes os et chair de ma chair », et « l'homme quittera son père et sa mère et s'unira à sa femme, et les deux seront une même chair, » sont appliqués dans un

Ajoutons quelques mots aux réflexions d'Olshausen :

Cette allégorie d'Agar et de Sara semble au premier abord si bizarre, que les partisans de l'accommodation croient y trouver une de leurs plus fortes preuves. Ils méconnaissent l'identité intime qui existe entre la conduite d'Abraham et celle du peuple hébreu. Dieu avait prédit à Abraham un fils en qui se réaliseraient les promesses qu'il lui avait faites; mais il diffère d'années en années l'accomplissement de cette prédiction; la foi d'Abraham et de Sara faiblit, et Abraham prend pour femme son esclave. De même Dieu avait prédit au peuple élu un fils en qui se réaliseraient les promesses faites à l'homme depuis Adam; mais il diffère de siècle en siècle l'envoi du Fils de la promesse dans le monde; la foi du peuple élu faiblit, et à cause de son incrédulité et de ses transgressions (Gal. III, 19), Dieu contracte avec lui une autre alliance qui le rend esclave de mille ordonnances et lui impose un joug intolérable. Et si Dieu, pour qui l'avenir est comme le passé, a dirigé les circonstances accessoires de la vie d'Abraham de telle sorte qu'elle est comme un tableau anticipé de la vie du peuple élu, s'il a, par exemple, laissé passer dix-sept ans entre la promesse d'un fils faite à Abraham et la naissance d'Isaac, et dix-sept siècles entre Abraham le père des croyans et l'apparition de son fils ou de sa semence (Gal. III, 16), qu'y a-t-il là de surprenant pour quiconque sait que les voies de Dieu ne sont pas les nôtres, et Platon ne donnait-il pas déjà à Dieu le nom de géomètre?

(*Trad.*)

sens spirituel à la transformation des membres de l'Église à l'image du Fils de Dieu, et à leur union avec lui. — C'est ainsi encore que Paul voit dans les rites judaïques une image du culte spirituel, dans la circoncision de la chair une image de la circoncision du cœur, (Rom. II, 28); qu'il compare la Pâque juive à la fête spirituelle de la purification de tout levain de méchanceté et de malice (1 Cor. V, 8), et l'agneau pascal des Juifs à Christ qui a été sacrifié pour nous (1 Cor. V, 7); et qu'il considère le temple de pierres bâti à Jérusalem, comme une image du temple spirituel de Dieu, construit de pierres spirituelles sur le fondement des apôtres et des prophètes, et dont Jésus-Christ est la pierre angulaire (Ephés. II, 20). Toutes ces interprétations particulières reposent sur un principe général qu'il exprime lui-même de la manière la plus claire, et qui est: que les choses anciennes sont « l'*ombre* de ce qui était à venir, mais que le *corps* en est en Christ » (Col. II, 17); or, l'ombre ressemble entièrement au corps quant à la forme, et les choses anciennes ressemblent aux nouvelles comme l'*image* à la *réalité*.

Les autres écrivains du Nouveau Testament envisageaient l'Ancien Testament et son culte symbolique de la même manière que Paul. *Pierre* attribue, par exemple, à Jésus les qualités des victimes de l'ancienne alliance; c'est, dit-il, par le précieux sang de Christ, comme de l'agneau sans défaut et sans tache, que nous avons été rachetés de la vaine conduite qui nous avait été enseignée par nos pères (1 Pierre I, 18, 19). C'est en lui que nous avons été sanctifiés pour lui obéir, par l'aspersion de son sang, à la manière des victimes de l'Ancien Testament (1 Pierre I, 2). Cet apôtre représente le temple de Jérusalem comme une image de la

vraie Église des croyans qu'il appelle une maison spirituelle, bâtie de pierres vives, reposant sur la pierre angulaire, pour servir de sainte sacrificature, afin d'offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu (1 Pierre II, 5 et suiv.). Et *Jean* parle plus d'une fois de l'esprit de l'onction par lequel les membres du peuple sacerdotal, savoir les adorateurs en esprit et en vérité, sont oints comme d'une huile sainte pour la sacrificature royale (1 Pierre II, 9. 1 Jean II, 20, 27).

Il en est absolument de même à l'égard du petit nombre de passages de l'Ancien Testament qui sont cités par les *évangélistes*. *Matthieu* qui, lorsqu'il écrivait, avait plus spécialement devant les yeux les chrétiens d'entre les Juifs, et qui, par conséquent, pensait plus souvent à l'Ancien Testament, applique (II, 15) ces paroles : « J'ai appelé mon fils hors d'Egypte », [1] prononcées par le prophète au sujet du peuple d'Israël, fils premier né de Dieu (Ex. IV, 22. Jér. XXXI, 9), à Jésus-Christ qui est pareillement appelé dans l'Ecriture le premier né de toutes les créatures (Col. I, 15). Et le

(1) Steudel cherchant à prouver que les auteurs du Nouveau Testament n'appliquent point les passages de l'Ancien à Jésus-Christ avec cette parfaite consonnance que réclamerait la théorie d'Olshausen, dit que l'Egypte était pour les Hébreux un pays de servitude, et pour Jésus un pays de salut, et qu'ainsi Matthieu voulait simplement appliquer à Jésus-Christ le passage pris dans son sens littéral, sans établir aucune correspondance entre le peuple d'Israël et Jésus-Christ. Mais, répond Olshausen, l'Egypte avait précisément été pour Jacob et ses fils un pays de salut. — Dans son commentaire sur les évangiles, Olshausen dit, en parlant de ce passage : Le peuple d'Israël est représenté spirituellement dans la personne de Jésus-Christ, et les destinées de l'Israël terrestre sont un type de celles du Messie en qui Israël arrive à sa parfaite vérité. *(Trad.)*

même évangéliste (II, 18) applique à des faits relatifs à la naissance de Christ, ce que Jérémie avait dit en ayant en vue d'autres circonstances. (1) On peut supposer que dans le fameux passage II, 23, il avait devant les yeux Gen. XLIX, 26, où *Joseph* est appelé le Nazarien d'entre ses frères; (2) il considérait probablement comme un type du Messie ce Joseph, qui déjà par le nom de *Zaphénath-Panéah*, c'est-à-dire sauveur du monde, que Pharaon lui donne, avait assez évidemment le caractère typique. Matthieu et avec lui les autres évangélistes rapportent que, lors de l'entrée de Christ à Jérusalem, la foule du peuple s'écriait: « Hosanna au fils de David! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » (Matth. XXI, 9); il y a là une indication manifeste de la manière dont ils entendaient le psaume CXVIII d'où ces paroles sont tirées. Et lorsqu'on se souvient de Hébr. IX, 11, 12. X, 20, on ne peut méconnaître que Matthieu, en faisant mention de la déchirure du voile dans le temple (XXVII, 51), faisait allusion à l'ouverture du lieu très saint spirituel et invisible

(1) « Rachel, l'épouse chérie de Jacob, l'aïeule du peuple, avait été enterrée près de Bethléem, et elle est représentée ici comme troublée dans son repos par le meurtre de tendres enfans qui périssent à cause du Messie; et sa douleur est plus grande encore que celle qu'elle ressentit à la vue des Israélites emmenés en captivité à Babylone par Nebuzar-Adam (Jér. IX, 1. XXXI, 15). L'aïeule est ici nommée au lieu de Jacob qui désigne très fréquemment le peuple entier. »

(Commentaire d'Olshausen sur les évangiles.)

(2) Dans son commentaire, Olshausen donne une autre explication : Nazarien signifie un homme méprisé, et les prophètes (Ps. XXII. Es. LIII) ont en effet représenté le Messie dans un état d'humiliation. *(Trad.)*

par l'unique souverain sacrificateur éternel, Jésus-Christ. *Jean* (XIX, 36) remarque que la prescription de la loi, de ne briser aucun des os de l'agneau pascal (Exode XII, 46. Nomb. IX, 12) a été accomplie dans la mort de Christ, le véritable agneau pascal; (¹) car ses os n'ont pas été brisés comme ceux des deux brigands qui étaient crucifiés avec lui. Et il en est de même de presque tous, pour ne pas dire de tous les passages de l'Ancien-Testament que les évangélistes appliquent à Christ. Le plus grand nombre semblent, dans leur connexion historique, ne se rapporter nullement à lui, et ce n'est que dans un sens spirituel que les auteurs sacrés ont pu les lui appliquer. (²)

(¹) Steudel voit dans ce passage de Jean une allusion au psaume XXXIV, 20, et non un accomplissement d'un type de la loi. Olshausen lui fait observer que ce passage reproduit mot à mot le texte mosaïque, et diffère notamment du texte du psaume. *(Trad.)*

(²) On connaît cette formule si fréquente dans les Evangiles : « Afin que l'Ecriture fût accomplie. » Steudel, dans l'impossibilité où le laisse son point de vue de trouver un rapport réel entre les prédictions de l'Ancien Testament et les faits des Evangiles qui les accomplissent, a recours à cette fâcheuse échappatoire, que les mots cités signifient simplement : « L'événement ou l'issue est telle que les paroles de l'Ancien Testament trouvent ici une application convenable, » et que c'était un droit et un devoir pour les écrivains du Nouveau Testament de se prêter au goût de l'époque, pour autant qu'il ne blessait pas la vérité, et de rendre ainsi le christianisme plus accessible aux esprits. Olshausen lui oppose ces mots de Jésus-Christ (Jean XVII, 12) : « Aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie. » Or, l'Ancien Testament ne contient pas une seule prédiction qui se rapporte expressément à Judas, et Jésus s'est donc, d'après Steudel, accommodé ici à la coutume juive. Mais ces mots se trouvent

Enfin, *Jésus* lui-même a rapporté l'Ancien Testament à sa personne et au nouvel état de choses qu'il a fondé, et sa manière d'interpréter est bien la même que celle des évangélistes et de saint Paul. Dans Matth. XVI, 4, le Seigneur voit un type de sa mort et de sa résurrection dans l'histoire du prophète Jonas. Dans Jean III, 14, il rapporte le serpent d'airain à son élévation sur la croix, à la rédemption que cette croix a procurée aux hommes, et à la guérison de leur iniquité par la foi. Dans Jean VI, 49 et ss., se trouve une comparaison de la manne qui entretenait au désert la vie corporelle des Israélites, avec la chair et le sang de Christ, manne spirituelle qui nourrit pour la vie éternelle l'homme caché, l'homme intérieur. Dans Marc IX, 49, l'ancien rite mosaïque par lequel toute offrande devait être accompagnée de sel, indique l'aspersion spirituelle de l'âme par le sel des souffrances et du renoncement. Dans Matth. XXI, 16, Jésus applique ce passage des Psaumes : « Tu as tiré ta louange de la » bouche des enfans et de ceux qui tettent » (Ps. VIII, 2) aux acclamations des enfans qui s'écriaient dans le temple : Hosanna au Fils de David! Mais ces exemples de détails sont bien moins significatifs que les déclarations générales du Seigneur que voici : « Jusqu'à ce » que le ciel et la terre soient passés, un seul iota ou

dans la prière sacerdotale! et une telle accommodation dans un tel moment ne peut se supposer. Olshausen s'élève avec force contre ce principe de Steudel et de tant d'autres, qui porte atteinte à l'autorité des Ecritures, leur ôte leur profondeur, rend sans objet la recherche des pensées sublimes de Jésus-Christ et des Apôtres, et est en contradiction avec la déclaration de Jésus-Christ que toute l'Ecriture doit être accomplie.

(Trad.)

» ou un seul trait de lettre ne passera point, que toutes » ces choses ne soient faites. » Aussi la loi entière, et les prophètes qui l'interprétaient, n'ont point été abolis; ils ont été accomplis dans leur véritable essence; ils n'étaient que des ombres (τυποι) des biens spirituels, et ces ombres ont été peu à peu remplacées par leurs corps. « Si vous croyiez Moïse, a dit encore Jésus, vous » me croiriez aussi, vu qu'il a écrit de moi. Mais si » vous ne croyez point à ses écrits, comment croirez- » vous à mes paroles » (Jean v, 46, 47). « Il fallait que » toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi » de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes, fus- » sent accomplies » (Luc xxiv, 44). Or, ce n'est qu'en admettant l'interprétation spirituelle, comme le faisaient les évangélistes et les apôtres, que l'on peut trouver dans les livres qui viennent d'être *nommés*, des paroles et des prophéties relatives au Seigneur. Les exégètes grammatico-historiques n'en peuvent découvrir ni dans les psaumes ni dans la loi, aussi nient-ils positivement que ces derniers livres en contiennent, et ils n'en retrouvent quelques-unes que dans les prophètes. Et cependant il est dit expressément : « Il leur » ouvrit l'esprit pour entendre les Ecritures. Et il leur » dit : Il est ainsi écrit et ainsi il fallait que le Christ » souffrît et qu'il ressuscitât des morts le troisième » jour » (Luc xxiv, 46). Par cette intelligence des Ecritures, nous devons entendre que Jésus-Christ fit voir à ses disciples comment ce qui avait eu lieu précédemment d'une manière extérieure et sensible (par exemple Jean iii, 14) se répétait en lui sous une forme nouvelle et plus spirituelle, et comment se réalisaient en lui les grandes et essentielles vérités qui projetaient dès longtemps leurs ombres dans le passé et y avaient dessiné

leurs contours. Les passages que nous venons de citer nous autorisent d'ailleurs à penser que nombre des interprétations des apôtres et des évangélistes sont précisément celles que Jésus lui-même leur avait données de vive voix ; ce qui ne veut pas dire que, depuis leur séparation d'avec leur maître, l'esprit de prophétie dont ils ont été rendus participans ne leur ait dévoilé de plus en plus le sens intime de l'Ecriture (2 Pierre. I, 20, 21). (1)

(1) Tholuck qui admet avec Olshausen, et par les mêmes raisons, que Jésus-Christ entendait typiquement l'Ancien Testament tout entier, cite un passage fort remarquable, qui a échappé à ses prédécesseurs, Matth. XI, 14, et Marc IX, 13. On y voit en effet que Jésus-Christ entendait la prophétie de Malachie IV, 5, relative à Elie, de Jean Baptiste qui était venu avec l'esprit d'Elie, et qu'il trouvait dans l'Ancien Testament des prédictions concernant les souffrances de Jean. Or, ces prédictions sont, non tel ou tel passage isolé des psaumes ou des prophètes, mais la vie même d'Elie, qui fut le type de Jean. Tholuck retrouve le même point de vue dans Jean XIII, 18. XV, 25. Luc XXII, 37. Matth. XXVII, 46 ; et il ajoute que ces rapports typiques entre les saints de l'ancienne alliance, et Jésus-Christ, n'ont leur pleine signification que lorsqu'on voit dans ces saints comme dans ceux de la nouvelle alliance des membres d'un seul et même Christ mystique qui existe à travers toute l'humanité.

Tholuck cite encore plusieurs autres exemples très remarquables d'interprétation typique, tant dans les livres historiques que dans les épitres. Esaïe parle de la lumière des païens : Siméon la trouve dans l'enfant Jésus (Luc II, 32), saint Paul dans les apôtres qui la portent par toute la terre (Actes XIII, 47). Les paroles d'Esaïe sur l'endurcissement du peuple sont citées dans quatre circonstances différentes : Matth. XIII, 14. Jean XII, 40. Actes XXVIII, 26. Rom. XI, 8, et si les apôtres avaient abordé à Thulé et y avaient trouvé cette même disposition d'âme, ils auraient pu dire aux habitans : « Ainsi s'accomplit en vous la

§ 10.

DISTINCTION A FAIRE ENTRE DEUX SORTES D'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE, L'UNE LÉGITIME ET L'AUTRE FAUSSE.

Nous sommes donc fondés à dire que des traces d'interprétation allégorique se rencontrent partout dans l'histoire sainte comme dans l'histoire profane des Juifs. Les auteurs sacrés sont bien des Juifs, et leur mode

» prédiction du prophète. » Jean applique (XVIII, 9) à une préservation temporelle, les paroles de Jésus : qu'il a gardé ceux que Dieu lui a donnés; et Jean entendait certainement ces paroles dans leur sens spirituel, mais il les voyait se réaliser aussi d'une autre manière. *(De l'emploi de l'Anc. Test., etc.)*

Tholuck fait ailleurs la remarque fort importante que les écrivains sacrés découvrent un sens profond, non seulement dans l'Ancien Testament et l'histoire des Hébreux, mais dans le monde païen et la nature, et il le prouve par trois exemples tirés de saint Paul.

Saint Paul se rendant à l'aréopage trouve un autel avec cette inscription : A un Dieu inconnu! et commence son discours par cette pensée: « Celui que vous honorez sans le connaître, c'est » celui que je vous annonce » (Actes XVII, 23). Cette inscription se rapportait-elle donc au vrai Dieu? ou saint Paul croyait-il réellement que ce Dieu inconnu, tel que les Athéniens l'entendaient, était le vrai Dieu, ou se prêtait-il avec esprit à leurs erreurs? Non, il avait le sentiment que ce que tous les païens adorent sous toutes les zones, n'est pas autre chose que ce Dieu inconnu que l'Evangile nous révèle. Deus, a dit saint Augustin, quem amat omne quod amat, sive sciens, sive nesciens; il dé-

d'interprétation de l'Ancien Testament est dans ses traits généraux le même que celui des rabbins et des cabalistes de leur temps. C'est là un *fait historique* qu'aucun observateur impartial ne peut nier, et dont on a déjà souvent voulu se faire une *arme* contre les

couvre à travers toute les erreurs païennes un fond de vérité, et il sent que ce qu'il vient annoncer aux Athéniens, c'est ce qu'ils cherchent et à quoi ils aspirent dans leur âme. Et cette connaissance si défectueuse qu'ils ont de Dieu, accompagnée de ce besoin de le mieux connaître, il la voit exprimée dans un fait particulier, dans un détail, dans un autel consacré à quelque divinité autre que toutes celles dont on savait les noms. Il y a donc, dans la parole de saint Paul que nous avons citée, une vue magnifique d'ensemble sur le paganisme, et une explication aussi vraie que profonde de la coutume d'élever un autel aux dieux inconnus ; et l'on ne peut que rapporter à l'esprit de Dieu qui l'animait, et sa pensée principale et la forme en laquelle il la présenta aux Athéniens.

Dans le même discours, saint Paul cite un passage d'Aratus : « Nous sommes aussi la race de Dieu ; » il l'isole de ce qui précède et ce qui suit ; il donne un sens non pas autre que celui du contexte, mais plus vaste et plus profond, et par ces mots il rappelle à ses auditeurs une vérité qui ne leur est point étrangère, et qui se retrouve entre autres chez Pindare (Nem. vi, 1).

Ailleurs (1 Cor. xi, 1-15), saint Paul trouve dans la nature et dans les mœurs des peuples une confirmation de ses paroles sur la position de la femme chrétienne dans la famille et dans l'église. Mais nous ne pourrions, sans entrer dans de trop longs discours, donner l'explication de ce passage qui est, au premier abord, tout extraordinaire, et qui offre au lecteur attentif des vues, alors entièrement neuves tant pour les Juifs que pour les païens, sur la dépendance où la femme est de son mari, et cependant sur leur égalité en Jésus-Christ, et en particulier sur la pudeur et la modestie qui la caractérise, et dont le sentiment a été gravé dans toutes les consciences par la nature qui apprend à toute femme qu'elle doit porter de longs cheveux

écrivains inspirés. Mais on remarque au premier abord qu'il existe une grande différence entre la manière dont un Philon et un Origène traitent l'Ancien Testament, et celle des auteurs sacrés. En quoi consiste-t-elle? et avant tout, qu'est-ce que l'interprétation allégorique?

comme pour s'en voiler, et ne pas paraître en public la tête nue.

Nous ajouterons encore ici quelques réflexions empruntées à Tholuck sur une question qu'Olshausen ne traite pas, et qui cependant est d'une assez grande importance pour sa cause ainsi que pour la doctrine de l'inspiration. Les auteurs inspirés du Nouveau Testament trouvent dans l'Ancien Testament un sens profond, et ils le citent très inexactement! Que devient le sens profond si le sens immédiat est inexact? Voici les faits (d'après Tholuck) : Les auteurs du Nouveau Testament citent l'Ancien Testament d'après la traduction des septante qui s'écarte plus du texte hébreu (tel que nous l'avons) qu'aucune des traductions modernes, si ce n'est peut-être celle d'Olivetan. En second lieu, ils citent l'Ancien Testament de mémoire et avec une beaucoup plus grande liberté que les mahométans ne citent leur Coran. Tantôt ils introduisent dans la citation l'interprétation qu'ils en font: Matth. II, 6. XXVII, 9. Rom. X, 7. Tantôt ils citent en général l'Ancien Testament, où l'on ne retrouve aucun passage qui réponde littéralement à leurs expressions: Jean VI, 45. VII, 38. Luc XI, 49. Matth. II, 23. Jacq. IV, 6. Eph. V, 14, et en particulier 1 Cor. II, 9, où l'on a cru devoir admettre une citation de quelque livre apocryphe. D'autres fois, plusieurs passages sont réunis en un seul : Matth XXI, 5. Rom. XI, 26, 27. 2 Cor. VI, 16-18. Ailleurs, comme Luc IV, 18, 19, on trouve citation inexacte, fusion de plusieurs passages (Esaïe LXI et LVIII, 6), et une variante ou une faute de traduction. Il semble qu'une telle manière de faire doit avoir des conséquences très considérables. Nullement. Là où les septante s'éloignent complètement du texte hébreu, les auteurs sacrés ont recours à une autre traduction ou traduisent eux-mêmes le texte: Matth. II, 15. Jean XIX, 37. Rom. IX, 17-33. X, 15. XII, 19. 1 Cor. XIV, 21. XV, 55; et Tholuck ne connaît soit dans les évangiles,

Les mots : allégorie (ἀλληγορια), allégorique (ἀλληγορικος), ont, d'après leur étymologie, le sens général de *vouloir* dire autre chose que ce qu'on dit, ou de *faire* signifier aux paroles d'autrui autre chose que ce qu'elles semblent dire. D'après cette dernière signification, *tous* les Juifs, tant les auteurs profanes que les auteurs sacrés, interprétaient l'Ancien Testament allégoriquement, c'est-à-dire qu'ils y trouvaient tous un autre sens que le sens immédiat. Dans cette acception générale du mot, nous ne faisons aucune différence entre l'*interprétation typique*, la *symbolique*, la *prophétique*, et l'*allégorique*; nous les réunissons toutes sous le nom complexe d'*in-*

soit dans les épîtres de saint Paul, aucune citation de l'Ancien Testament où le sens du texte original soit altéré d'une manière essentielle. On peut conclure, ajoute Tholuck, de cette manière de faire des auteurs du Nouveau Testament, qu'ils mettaient une différence quant à l'inspiration de l'Ancien Testament entre la lettre et l'esprit, et ils paraissent suivre la vraie route moyenne entre les deux extrêmes, et s'éloigner autant de ceux qui veulent l'esprit sans la lettre, que de ceux qui, non contens d'avoir une révélation écrite en un livre inspiré, veulent un commentaire écrit, une traduction inspirée, des lettres inspirées et une ponctuation inspirée, et qui, luttant contre mille objections, viennent enfin se briser contre les 40,000 variantes du Nouveau Testament. Nous ajouterons que les pères apostoliques et les pères de l'église des premiers siècles citaient à leur tour avec une grande liberté tant le Nouveau que l'Ancien Testament, et voici, sur ce sujet, ce que disait notre grand réformateur Calvin à propos de Hébr. x, 5 : Neque enim in verbis recitandis adeo religiosi fuerunt apostoli, modo ne scriptura in suum commodum falso abuterentur. Semper hoc spectandum est, *quorsum* citent testimonia : nam in scopo ipso diligenter cavent, ne scripturam trahant in alienum sensum; sed tam in verbis quam in aliis quæ præsentis instituti non sunt, sibi liberius indulgent. *(Trad.)*

terprétation allégorique, [1] expression contre laquelle s'élèvent à la vérité de fortes préventions à cause des abus qu'on en a faits, mais que nous aimerions d'autant plus à rétablir dans sa noble signification, qu'elle a été consacrée par saint Paul lui-même (Gal. IV, 24). Le type, le symbole, l'allégorie, la prophétie, [2] ne sont que les divers côtés d'une seule et même chose; ils

[1] En conservant ce mot, Olshausen a donné lieu à ses adversaires de le confondre avec tous les autres allégoristes, dont il avait néanmoins déclaré les principes exagérés ou erronnés. Dans sa réponse à Steudel, il adopte le nom d'*interprétation biblique*, parce qu'elle est celle des auteurs sacrés eux-mêmes, et parce qu'elle repose sur le principe : qu'on doit expliquer la Bible par elle-même en entrant par la foi dans son esprit et sa vie. En effet, cette interprétation est, d'après Olshausen, celle des vrais croyans, elle repose tout entière sur la foi vivante, la foi à la parole de Dieu; elle saisit du point de vue de la foi chrétienne l'esprit et la lettre, qui conservent l'un et l'autre pour elle leur valeur relative. *(Trad.)*

[2] Steudel reproche vivement à Olshausen cette confusion du type et de la prophétie. Olshausen répond par ces paroles remarquables qui résument toutes les vues de l'Allemagne chrétienne sur la prophétie : « La prophétie est le pressentiment, par l'Esprit, de ce qui se prépare dans le présent pour l'avenir, du travail du présent qui est gros de l'avenir et qui l'enfante; elle voit les lois générales de la vie produire des effets analogues dans des sphères de plus en plus élevées; et, dans ce sens, toute prophétie est typique, tout type est prophétie. Ainsi tout l'Ancien Testament est une grande prophétie, parce que son histoire est un type éternel; » le Nouveau Testament, dit saint Augustin, est voilé dans l'Ancien, l'Ancien est dévoilé dans le nouveau, « et ce qui est vrai de l'ensemble de l'histoire juive, est vrai de ses détails. » Tholuck dit de même dans sa dissertation sur l'emploi de l'Ancien Testament dans le Nouveau : « La prophétie n'est pas l'image de l'histoire future, qui serait réfléchie dans le passé par un miroir concave, mais elle est l'a-

sont identiques dans leur essence, ils ne diffèrent que par les objets extérieurs auxquels ils se rapportent. Que l'histoire du peuple soit expliquée d'une manière spirituelle, ou qu'une institution légale soit considérée comme le type d'une chose analogue d'un ordre supérieur, ou qu'on attribue à quelque action une signification symbolique, ce n'est toujours qu'une seule et même manière d'interpréter les faits. Les Grecs la désignaient par un mot qui en exprime parfaitement la vraie nature et qui serait assurément préférable à tout autre : par celui d'ὑπονοια, sous-sens, sens inférieur et caché. En effet, sous le sens immédiat du texte se trouve non pas un autre sens, mais le même avec un caractère plus profond. Il est à regretter que notre langue n'offre aucun terme correspondant à ὑπονοια.

L'interprétation allégorique, telle que nous venons de la décrire, se retrouve chez tous les auteurs du Nouveau Testament, puisque tous expliquent d'une manière typique et symbolique l'histoire du peuple d'Israël, ses usages et ses institutions, et que l'on ne comprend toute la profondeur et la force de leurs expressions qu'en les expliquant par l'Ancien Testament. Mais qu'est-ce qui les distingue des allégoristes de leur nation ainsi que de ceux de l'Eglise chrétienne ?

La différence paraît consister essentiellement dans les trois points suivans :

1° Les auteurs sacrés admettent constamment et sans

venir même qui germe et sort du passé. L'Esprit de Christ était dans les prophètes (1 Pierre I, 11), et par cet Esprit ils prophétisaient ce qui devait un jour se réaliser en Christ; dans la chrysalide de l'Ancien Testament ils découvraient et annonçaient le papillon pur et splendide du Nouveau. » *(Trad.)*

restriction le sens propre et immédiat du texte et la réalité historique de la narration, tandis que chez les interprètes alexandrins qui ont poussé l'abus à l'extrême, c'est tout le contraire. Ceux-ci vont jusqu'à nier la réalité de l'histoire, ou du moins ils négligent le sens historique quand ils le laissent subsister. Les auteurs sacrés interprétent donc l'Ecriture d'après les principes grammatico-historiques, et c'est non à côté du sens immédiat, mais sous ce sens qu'ils en découvrent un autre plus profond et plus spirituel.

2° Les auteurs sacrés, en saisissant cette signification profonde du texte, suivent une règle, et se dirigent d'après la liaison réelle des idées; tandis que chez les autres interprètes allégorisans, on ne trouve souvent qu'arbitraire, incohérence, et absence totale de règles. Ces derniers ne s'inquiètent pas de ce que tel *ou tel* passage signifie, mais ils se demandent ce qu'il pourrait signifier, et, en vertu de leurs vues individuelles, ils ne développent pas ce qui est réellement contenu dans le texte, mais ils y mettent et y font entrer de force ce qui leur plaît. Les auteurs sacrés ne tirent d'un passage que ce qui y est nécessairement et naturellement renfermé, la signification en est fixe et l'on voudrait en trouver une autre qu'on ne le pourrait pas.

3° On sent enfin que les auteurs sacrés sont dirigés dans les interprétations allégoriques par des mobiles d'un ordre supérieur. Ils ont toujours devant les yeux les besoins moraux de leurs lecteurs, et n'interprètent pas par conséquent tout ce qu'ils pourraient interpréter, mais ce qui est utile à ceux pour lesquels ils écrivent (Heb. IX, 5. V, 11). Ils cherchent effectivement en toutes choses, non leur gloire, mais celle de Dieu, et regardent, dans leur charité, aux besoins d'autrui, et

non à ce qui pourrait leur être agréable ou leur rapporter de l'honneur. On ne retrouve malheureusement pas chez la plupart des autres interprètes cette abnégation et cette charité; ils ont souvent une joie d'enfant à découvrir un grand nombre de significations à un même passage, ils mettent à cela leur gloire et leur amour-propre; et il arrive de là que leur esprit ébloui par la vanité n'est plus capable de discerner le sens simple et vrai au milieu de la multitude de ceux qu'invente leur imagination.

Il existe entre l'interprétation des auteurs sacrés et celle des plus célèbres allégoristes profanes, le même rapport qu'entre la vérité et l'erreur, entre la foi et l'incrédulité. Comme l'erreur ne se trouve jamais qu'à la suite de la vérité, et que l'incrédulité ne peut être qu'une foi mal comprise, il y a de même dans la tendance des allégoristes quelque chose de vrai, mais qui est plus ou moins défiguré et faussé; et les écarts les plus grands se trouvent précisément chez ceux qui avaient à certains égards une connaissance assez profonde de la révélation. Car la chute est d'autant plus profonde qu'on s'était élevé plus haut, et les erreurs les plus funestes sont celles qui se glissent dans les âmes qui ne sont point étrangères aux choses de Dieu. Celui qui n'a jamais pressenti ce qu'est le monde invisible, et qui vit dans une ignorance enfantine au milieu du monde extérieur, ne peut pas s'égarer d'une manière bien dangereuse; mais celui qui a pénétré dans le domaine de la vie intérieure, sans avoir entièrement renoncé à lui-même et s'être dépouillé de sa volonté propre, se précipite dans une route funeste pour lui et pour la vérité. Je suis intimément convaincu que la plupart des interprètes allégoristes se sont fréquemment égarés, et

qu'ils ont fait infiniment plus de tort à la sainte cause, que les interprètes grammatico-historiques ne lui en ont pu faire, même par leurs commentaires anti-chrétiens. Mais la crainte des écarts ne doit jamais nous empêcher de chercher le droit chemin, à moins que nous ne voulions ressembler à ce serviteur méchant et paresseux qui enfouit le talent qui lui avait été confié et le rapporta à son maître sans en avoir fait usage. La route est, il est vrai, difficile et la porte est étroite; mais ce n'est pas seulement en exégèse, c'est dans tous les détails de la vie divine qu'il en est ainsi. Celui qui croit doit redouter l'incrédulité et le fanatisme, celui qui médite jour et nuit la Parole de Dieu doit se garder des illusions et des vaines apparences; mais néanmoins il faut croire, néanmoins il faut méditer la Parole de Dieu nuit et jour. Car elle est véritablement pour le juste *une lampe à son pied et une lumière à son sentier*. Dieu fait grâce aux humbles, il ne résiste qu'aux orgueilleux.

§ 11.

DE L'ORIGINE DE L'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE TANT CHEZ LES PAÏENS QUE CHEZ LES JUIFS. (1)

Les écrivains sacrés ont donc usé avec sagesse et selon la vérité de l'interprétation allégorique, dont ont

(1) Ce chapitre est assez obscur dans l'original; le traducteur l'a retravaillé complètement, ce qu'il n'a pu faire sans apporter quelques modifications de détail aux pensées de l'auteur.

abusé les autres allégoristes de leur nation ou de leur église, et qui a été également connue des Grecs. Embrassant donc d'un même regard les Grecs et les Hébreux, recherchons *comment on en est venu chez ces deux peuples à voir, à côté ou au dessous d'un sens littéral, un autre sens?*

L'histoire se tait sur cette question; c'est donc à des considérations d'un ordre général que nous devons avoir recours. L'homme créé pur était uni à Dieu; le premier péché a brisé le lien qui l'unissait à son créateur, et dès lors il s'est de plus en plus éloigné de Dieu, et, par conséquent, de la vérité; car Dieu est la vérité, et l'homme saint et juste peut seul voir Dieu. L'humanité ne fut pas dès l'origine aussi distante de Dieu, aussi étrangère à Dieu qu'elle le fut dans les siècles postérieurs; des rayons de la vérité qu'elle avait connue avant sa chute, éclairèrent long-temps encore ses divers peuples, et leurs religions mythologiques, que nul n'a inventées, ont toutes une souche commune et pure; elles sont des altérations des traditions primitives, qui se modifièrent diversement chez chaque nation selon son individualité, et se dénaturèrent plus ou moins dans le cours des siècles, par la fourberie des prêtres et leurs pratiques superstitieuses, jusqu'à prendre la forme la plus hideuse sans toutefois perdre complètement les empreintes de la vérité. Les religions populaires cachent leur origine dans la nuit des temps anté-historiques, et l'on peut tout aussi peu remonter à leur berceau commun que prouver l'existence d'une langue primitive, souche de toutes les autres. Néanmoins, ce sont là des vérités incontestables pour quiconque n'admet pas que l'humanité est partie de l'état sauvage pour se rapprocher de plus en plus de la vérité, et

nous ne pouvons ici chercher à convaincre de son erreur le partisan de cette dernière hypothèse.

Cependant la sagesse divine s'est de tout temps fait connaître, chez tous les peuples, à quelques âmes privilégiées; elle avait choisi Israël pour sa demeure et révélait en plein Dieu aux prophètes hébreux; mais partout elle formait des amis de Dieu, à qui elle donnait une certaine connaissance de la nature et des choses divines (Sap. VII, 27. Eccles. XXIV, 13). Toutes les religions populaires étaient symboliques, celle des Hébreux aussi bien que celles des païens; partout la vérité était offerte aux yeux de la foule grossière sous une enveloppe sensible; la religion la plus corrompue avait encore sous sa mauvaise écorce des germes de vérité, et la religion la plus parfaite, celle des Hébreux qui était entièrement pure puisque elle avait été donnée de Dieu, avait ses symboles extérieurs et son enveloppe, enveloppe sans tache ni défaut, mais toutefois moins belle et moins précieuse que le noyau qu'elle renfermait. Or, les Israëlites éclairés de Dieu trouvèrent ce noyau caché, mais ils ne rejetèrent pas l'écorce, (car la masse du peuple était, en Judée comme partout ailleurs, incapable de saisir la vérité dans sa simplicité); et se souvenant qu'ils avaient été amenés à rechercher plus exactement la vérité précisément par l'attrait de ces symboles mystérieux, et qu'ils n'en avaient découvert le sens profond qu'à une certaine époque de leur vie, ils les laissèrent subsister comme des appuis qui pouvaient être utiles à leurs frères de même qu'ils l'avaient été à eux-mêmes; mais ils attirèrent l'attention de tous sur les vérités voilées, ils en interprétèrent ce que le peuple pouvait comprendre, et lui en donnèrent une explication de plus en plus complète à mesure

qu'il arrivait à un degré supérieur de développement. Il en était à peu près de même chez les autres nations. Les âmes d'élite que Dieu y suscitait laissèrent de côté l'enveloppe informe et grossière des religions populaires, et ils se repaissaient de la nourriture qu'ils trouvaient dans ce qu'ils connaissaient de la vérité. Mais cette vérité, ils ne pouvaient la communiquer à leur siècle que sous la seule forme qui pût la lui rendre accessible; ils donnaient aux mythes naïfs ou puérils de la religion populaire une interprétation profonde qui élargissait les idées et étendait les connaissances de la multitude. Mais quiconque pénètre par l'esprit dans le domaine des choses invisibles, voit bientôt les choses visibles prendre à ses regards un aspect tout nouveau. Le monde corporel et le monde spirituel sont, l'un et l'autre, fermés à l'homme mortel, qui ne peut ouvrir l'un sans l'autre. Les vrais sages de tous les temps et de toutes les nations, prophètes ou philosophes, arrivèrent à l'intelligence de la nature par celle de la religion, et la connaissance de la première les fit pénétrer dans l'essence de toutes choses; le visible et l'invisible leur dévoilèrent réciproquement leurs mystères, ils saisirent les relations essentielles qui existent entre les choses analogues, et ils interprétèrent allégoriquement les deux livres de Dieu, la création et l'Ecriture sainte. Car la Bible et la nature ne prennent vie, n'ont un sens, ne forment un ensemble, que pour ceux qui sont éclairés de Dieu dans leur intérieur; il faut un œil lumineux pour voir la lumière. La lumière seule contemple la lumière; « c'est par sa clarté que nous voyons clair » (Ps. xxxvi, 10).

Ainsi l'interprétation allégorique doit exister partout où des hommes supérieurs à la foule ont pénétré sous

l'écorce des anciennes religions symboliques et dans les mystères de la nature. Elle se retrouve en effet chez tous les peuples, quoique nous ne la connaissions exactement que chez les Grecs et les Juifs. Et comme la nature a toujours eu ses mystères, que les religions symboliques sont aussi anciennes que l'histoire, et que de tout temps et partout, la sagesse divine s'est fait connaître à quelques âmes privilégiées, il en résulte qu'on ne peut fixer un temps où l'interprétation allégorique aurait commencé, et qu'elle est à la fois un fait universel et un fait aussi ancien que l'histoire.

§ 12.

BUT ET DESTINATION DE LA LOI ET DU PEUPLE D'ISRAEL.

De ces considérations générales, revenons au peuple de Dieu. Sa religion, nous avons dit, porte le caractère général des religions populaires de l'antiquité; mais on doit tout aussi peu méconnaître qu'elle en diffère es-essentiellement. Et comme cette différence procède des desseins tout particuliers que Dieu avait à l'égard des Israélites pour le salut de l'humanité, déterminons quelle était la destination de ce peuple.

C'est de ce peuple hébreux, si nul aux yeux de la chair et si inconnu du monde, que sont provenues les plus grandes révolutions dans le monde spirituel, les changemens les plus considérables dans la culture intellectuelle, la science et les rapports politiques. C'est dans le sein de ce peuple qu'est né le christianisme

qui a créé toute la civilisation moderne, et qui a fait de la plus petite des parties du monde la dominatrice de la terre entière; c'est de lui qu'est sortie la religion la plus spirituelle, qui, dans le cours des siècles, a répandu les eaux de la vie divine sur une foule innombrable d'âmes altérées, et leur a fait porter les fruits de l'esprit les plus nobles et les plus doux. Si nous admettons en général que le sort des peuples est dirigé par la main de Dieu, nous devons supposer que l'action si remarquable exercée par les Juifs sur l'humanité, était bien réellement dans le plan de Dieu, et qu'en déposant, dès l'origine, chez ce peuple une telle puissance d'esprit et de vie, il l'avait fait dans l'intention de faire un jour de lui l'instrument de ces grandes révolutions.

Or, en examinant l'histoire des Juifs eux-mêmes, nous trouvons, depuis leur berceau jusqu'à l'époque de leur ruine comme nation, une succession non interrompue des œuvres les plus merveilleuses de Dieu, et, en particulier, dès Abraham, la conviction qu'ils étaient le peuple élu du Seigneur et que toutes les nations de la terre seraient bénies par leur moyen. Cette conviction ne se retrouve chez aucun autre peuple, et elle n'était point une illusion : c'est dans le sein du peuple hébreu qu'est né le Sauveur promis, le second Adam, le restaurateur de la race déchue en son premier père, le Père d'éternité d'une race sainte et spirituelle (Esaïe IX, 5), le Fils de Dieu.

Telle était en effet la destination sublime du peuple d'Israël, et aussi fut-il, dès le commencement, l'objet tout spécial de la providence divine. Il était le foyer sacré dont la chaleur vivifiante devait se répandre dans toutes les parties de l'humanité, la fibre la plus intime de l'arbre humanitaire qui devait diriger la sève et la

vie jusqu'aux rameaux les plus éloignés. Pour que le peuple pût répondre à ce but, d'une part, la loi lui fut donnée par le ministère de Moïse pour être à la fois la base, le plan et l'image sensible [1] de tout l'édifice du royaume de Dieu; et, d'autre part, toutes ses destinées pendant une longue suite de siècles furent réglées avec un soin tout particulier; entre autres, Dieu lui envoya une multitude de témoins qui rétablissaient et restauraient les fondemens lorsque l'insouciance et l'iniquité du peuple les avaient fait disparaître. Voici, en nous bornant aux points principaux, quel était le but de la loi.

1° Quant à l'extérieur, la loi devait être comme une haie destinée à tenir le peuple hébreu séparé des nations corrompues qui l'environnaient, et à concentrer toutes ses forces au service de Dieu. La race humaine s'étant tout entière souillée et pervertie, il était impossible de consacrer une nation à Dieu et de la préserver des abominations du péché, sans un isolement complet et une séparation violente.

2° Quant à l'intérieur, la loi avait pour but d'amener le peuple à une vie entièrement consacrée à l'Eternel. Toutes les institutions qui concernaient la nation même, toutes les ordonnances relatives aux familles, toutes les règles et coutumes concernant les individus,

[1] Un chrétien et un juif se promenaient dans un jardin et parlaient de religion. L'Israélite disait que Moïse et Jésus-Christ ne pouvaient être l'un et l'autre des envoyés de Dieu, puisque le second détruisait toute l'œuvre du premier. Le chrétien lui répondit par cette comparaison : Moïse a tracé les plate-bandes, labouré le sol, déterminé la place de chaque espèce d'arbres, de légumes et de fleurs; Jésus-Christ est venu planter et ensemencer le jardin. *(Trad.)*

se rapportaient à Dieu. Jéhovah était le roi invisible du peuple, c'est lui qui réglait et ordonnait tout par l'intermédiaire de ses serviteurs; tous, jeunes et vieux, devaient avoir les yeux fixés sur lui dans toutes les relations et les situations de la vie, à toutes les époques de l'année, à tous les momens du jour. Cette loi était lourde à l'homme naturel, qui est lent et paresseux à lutter contre la mauvaise convoitise, et aussi l'excitait-elle sans relâche au combat. Elle était douce au contraire pour le cœur plein d'amour qui consume avec joie ses forces au service de celui qu'il aime sans trouver qu'il fait jamais assez.

3° Toutes ces ordonnances publiques et privées étaient destinées à former graduellement les esprits à une vie spirituelle. L'homme naturel pressentait sans doute les vérités sublimes cachées sous les cérémonies et en recevait une impression de respect; mais il n'entendait la loi entière que d'une manière toute superficielle, et n'en accomplissait que la partie matérielle. L'homme au contraire qui était éclairé de Dieu trouvait dans cette même loi la pleine satisfaction de son âme; il en découvrait le sens caché, les buts divers, les rapports aux choses invisibles; il y admirait l'image sensible du monde spirituel; et ainsi il ne s'élevait pas au dessus de la loi et n'en sortait pas, mais elle s'accomplissait en lui dans sa profondeur et sa vérité.

Cette loi toute symbolique fut donc le moyen dont Dieu se servit pour fonder (1) la vie divine au sein de

(1) Il aurait été plus exact, à notre avis, de faire remonter la vie divine ou la vie de la foi à Abraham, et de ne voir dans la loi qu'une institution destinée à la perpétuer (Galates III). Mais Olshausen a surtout en vue le peuple hébreu, dont l'existence nationale ne remonte qu'à Moïse. *(Trad.)*

son peuple élu, d'où, conformément à ses décrets éternels, son propre Fils devait descendre selon la chair; et les nombreuses ordonnances de cette loi avaient pour but de protéger la sainte flamme et de l'entretenir. Mais la négligence du peuple à garder le joyau qui lui était confié, et sa dureté de cœur furent cause que la loi fut tantôt défigurée et souillée, tantôt mal saisie et mal appliquée; et c'est à cause de cela que nous voyons paraître dans l'histoire du peuple israélite une succession d'hommes illuminés de Dieu, de juges, de prophètes et de chantres sacrés qui renvoyaient constamment au fondement qui avait été une fois posé, rebâtissaient ce qui avait été détruit, purifiaient ce qui était souillé, signalaient les abus, et ramenaient à l'usage légitime et à la vraie intelligence de la loi. Ils ne disaient rien de nouveau, rien qui ne fût déjà dans la loi, en qui la plante entière était renfermée comme en germe; mais à mesure que, dans le cours des siècles, le peuple se développait, d'une part, ils apprirent eux-mêmes, sous l'enseignement de l'Esprit, à mieux pénétrer dans le sens des détails de la foi, et, d'autre part, ils purent initier de plus en plus le peuple à l'intelligence spirituelle de la loi. Les prophètes, les psaumes et les livres historiques de l'Ancien Testament, bien compris et sainement interprétés, nous font donc connaître la vraie signification de la loi et de tout l'ancien culte typique; et l'histoire même du peuple hébreu, si on la considère comme une succession non interrompue de corrections, de châtimens, d'avertissemens, de bienfaits, par lesquels Dieu s'efforçait de ramener son premier-né de ses égaremens et de l'introduire dans son repos, de le retirer de ses innombrables infidélités et de ployer son

col roide sous le joug aisé de la grâce, présente aussi un caractère entièrement typique et symbolique.

Or, ce qui avait été déposé en germe dans la loi de Moïse, et ce que les prophètes avaient eu charge de protéger et de rétablir dans son intégrité, d'expliquer, de développer et d'achever fut spirituellement accompli et manifesté en Christ et dans sa nouvelle alliance. En effet, au temps marqué, Dieu, après avoir parlé autrefois en divers temps et de diverses manières par les prophètes, parla enfin par son Fils, qui accomplit la loi, éleva le temple où Dieu devait habiter en esprit, fonda l'alliance et le culte spirituels, et se créa une sacrificature royale, un peuple de vrais adorateurs en esprit et en vérité. Jésus-Christ lui-même et tous ses serviteurs éclairés d'en haut reprirent les sommations, les avertissemens, les explications et les révélations des prophètes et des voyans de l'ancienne alliance, pour faire voir comment tout ce qui était dit dans la loi, dans les prophètes et dans les psaumes, trouvait son accomplissement dans le Sauveur et Rédempteur du monde. C'est à Lui que tout se rapportait, car c'est Lui qui était l'Eternel, l'Ange de l'alliance; c'est Lui que tout, dans l'Ancien Testament, annonçait figurément, et montrait sous des voiles; c'est de Lui, par Lui et pour Lui qu'était l'ancienne alliance; c'est en Lui que la loi, les prophètes et les psaumes se sont entièrement accomplis, et c'est encore de Lui, par Lui et pour Lui qu'ils s'accomplissent chaque jour dans ses membres, c'est-à-dire dans l'Eglise dont Il est la tête, et qui doit croître jusqu'à sa parfaite stature. (1)

(1) Steudel reconnait bien que la loi était l'ombre des choses futures et qu'elle représentait sous une forme sensible les vé-

§ 13.

PRINCIPES DE L'INTERPRÉTATION APPROFONDIE.

Nous voici arrivés au point essentiel de nos recherches; l'interprétation allégorique (ou biblique) peut-elle être ramenée à des *principes positifs*, et *quels peuvent être ces principes?* L'objection la plus générale qu'on fasse à ce mode d'exégèse et qui assurément est loin d'être sans fondement, est qu'il ouvre la porte à l'arbi-

rités chrétiennes. Mais il pense que ces formes sensibles étaient simplement un moyen dont la sagesse divine s'était servi pour mettre à la portée d'un peuple tel que les Hébreux les vérités spirituelles; que cette enveloppe matérielle devait disparaître à l'apparition de Jésus Christ, et que en tant que temporaire, elle ne pouvoit exprimer des rapports éternels. Ainsi l'épitre aux Hébreux a pour but d'expliquer le culte lévitique selon les besoins des lecteurs qui avaient été juifs, et ne prouve pas qu'il fût réellement et en soi typique. — Cette manière de voir aurait peu de chances de succés parmi les protestans français. Olshausen repond que les ombres et les figures de la loi n'avaient point été choisies d'une manière arbitraire ou d'après le degré de culture intellectuelle du peuple, et que le choix en avait été réglé d'une manière nécessaire par les lois essentielles des choses; que la loi devait non disparaître, mais être accomplie; qu'elle était le germe de l'évangile, que le germe devait sans doute mourir pour pousser sa plante, mais que les lois du germe régissaient encore la plante dans tout son développement, ainsi que le prouvaient les fruits qui sont tout pareils à la semence; et qu'ainsi la loi loin d'être détruite par Jésus Christ, se réalisait en lui d'une manière spirituelle jusqu'au dernier iota. *(Trad.)*

traire, et que, par son moyen, tout homme à opinions erronées ou excentriques peut introduire dans les saintes Ecritures ses propres idées. En même temps, on ne veut voir dans les explications allégoriques que les auteurs inspirés donnent des Ecritures, que de simples applications, et l'on en appelle à la coutume générale des Juifs d'appliquer des passages de l'Ancien Testament à toutes les circonstances de la vie. Les abus qu'on a faits de cette méthode sont trop grands et trop nombreux pour que ce ne soit pas pour nous un devoir de la ramener à une règle positive, et d'en établir en particulier la liaison intime et nécessaire avec la méthode grammatico-historique; et nous reconnaitrons en même temps ce qu'il y a de vrai et de faux dans la distinction qu'on fait entre application et explication. Quant à l'existence de ces principes, quiconque croit aux Ecritures ne les mettra pas en doute, et c'est aussi ce qu'ont senti, quoique d'une manière confuse, tous ceux qui ont interprété la Bible allégoriquement. Si, en effet, ce saint livre a été donné de Dieu, le Dieu de l'ordre et de l'harmonie ne peut y avoir mis du désordre et de l'arbitraire. Essayons donc ce qu'on n'a point encore tenté, de formuler ces principes.

L'erreur fondamentale où l'on me paraît être dans cette question, erreur à laquelle les allégoristes eux-mêmes ont donné lieu par l'abus qu'ils ont fait de leur méthode, c'est que l'on croit que tout passage de l'Ecriture doit avoir un sens double, c'est-à-dire un sens totalement différent de celui que les mots expriment. On doit bien plutôt établir comme règle générale et préalable dans toute interprétation, que l'Ecriture n'a point d'autre sens que le simple sens littéral, mais qu'au dessous, et non à côté de ce sens, le même sens

se retrouve d'une manière plus profonde, plus intime. L'unité du sens, entendue comme nous le faisons, est la loi fondamentale sans laquelle il est impossible d'éviter l'arbitraire. Il faut toujours qu'il y ait une connexion ferme et nécessaire entre le sens littéral et sa signification plus profonde; et aussi l'interprétation grammatico-historique est-elle la base de toute saine exégèse; il s'agit seulement de l'appliquer d'une manière conséquente, rigoureuse, et sans ménagemens pour tels ou tels systèmes.

Mais la difficulté est précisément de déterminer quels liens unissent le sens profond et spirituel de l'Ecriture au sens littéral et immédiat. Toutefois, la difficulté porte moins sur la chose en elle-même, car la vérité la plus profonde est toujours aussi la plus simple, que sur l'impossibilité de la rendre intelligible à tous les esprits. Il ne peut être question ici de règles semblables à celles qu'on suit pour trouver le sens littéral d'un auteur; il nous faut entrer dans un domaine que tous ne connaissent pas; car les principes que nous cherchons ne peuvent se déduire que des lois générales de l'univers dans le développement de l'humanité, des peuples et des individus, et des rapports qui existent entre le visible et l'invisible, entre l'essence et le phénomène. Mais ces lois et ces rapports, qui nous les fera connaître dans leur vérité, si ce n'est encore la Bible? Nous ne les demanderons pas à quelque philosophie humaine.

Nous trouvons dans l'Ancien Testament deux ordres de faits qui ont été expliqués allégoriquement : l'histoire tant du peuple que de certains personnages, et le culte symbolique. Occupons-nous d'abord des faits historiques.

La Bible considère l'humanité comme un tout. C'est là son point de vue général pour tout ce qui concerne les relations des hommes entre eux. L'humanité est un corps dont les membres, intimément unis les uns aux autres, partagent leurs douleurs et leurs joies réciproques; ou un arbre (image que l'Ecriture applique si souvent et sous tant de rapports à l'espèce humaine) dont la totalité se forme par l'union étroite d'innombrables unités. De même que l'humanité entière est tombée dans le seul Adam, elle se relève aussi toute à la fois dans le second Adam.—Les divers peuples forment à leur tour de petites unités. Le peuple d'Israël tout entier est en quelque sorte un seul homme, il se nomme le fils premier-né de Dieu (Exode IV, 22). La somme des individus dont un peuple se compose est un membre, complet en soi, d'un corps plus grand, un rameau et comme un petit arbre qui fait partie de l'arbre entier, un tout dans le tout.—Enfin, la Bible voit de même dans chaque individu, dans les grands hommes de tel ou tel peuple, comme des touts dans le tout.—Les périodes de développement que le grand tout parcourt se reproduisent avec une ressemblance parfaite dans chaque peuple et dans chaque individu : seulement elles sont moins faciles à reconnaître dans l'humanité, à cause de notre intelligence bornée; elles sont le plus visibles dans les peuples ou dans les individus qui sont appelés à de grandes choses, tout particulièrement dans le peuple d'Israël et en David. Plaçons-nous à ce point de vue, et nous découvrirons, dans l'explication allégorique que les auteurs de la Bible donnent de l'histoire, la plus parfaite harmonie, l'unité la plus intime.

1° La Bible saisit et représente les rapports généraux du peuple d'Israël avec Dieu, exactement comme elle

fait ceux de l'humanité entière et ceux de tout individu fidèle. Les voies de Dieu à l'égard de l'humanité et à l'égard de chacun des hommes qu'il appelle à la vie sont absolument les mêmes: le tout, comme l'individu, s'élève progressivement de l'état d'enfance à la conscience de l'âge mûr; et de même que dans le cours de son développement l'individu doit lutter contre le péché et remporter à la fin la victoire sur tous ses ennemis, il en est absolument de même de l'humanité. La main du Père céleste conduit, supporte, protège, châtie l'humanité comme l'homme, en ayant égard aux circonstances diverses qui demandent chaque fois une manière d'agir différente. Or, ces mêmes voies de Dieu, l'Ecriture les signale dans l'histoire religieuse du peuple d'Israël. Dieu a aimé ce peuple comme son fils unique, il lui a destiné un pays de paix et de repos, l'a fait sortir sous Moïse du pays de servitude au milieu des miracles et des prodiges, a marché avec lui dans le désert, l'y a nourri du pain du ciel, et lui a fait traverser sous Josué le Jourdain pour entrer dans le pays qu'il lui avait assigné. Comparez l'usage que Paul a fait de cette histoire (1 Cor. x. Hébr. iv), examinez comment soit l'Ancien, soit le Nouveau Testament dépeignent, aux yeux de quiconque sait les comprendre, les dernières destinées de l'humanité sous les traits de l'histoire d'Israël (Esaïe xii, 1, 2. Apoc. xv, 3. Exode xv, 1 et suiv. Zach. x, 11. Apoc. xi, 8); et vous sentirez que les auteurs sacrés partaient réellement du point de vue général que nous leur supposons. Les traits de l'histoire des Israélites sont appliqués d'une manière tout-à-fait régulière à l'histoire de l'humanité, et peuvent s'entendre tout aussi bien de celle des individus; seulement les événemens temporels de l'histoire juive se reproduisent sous

une forme spirituelle tant dans l'humanité que dans l'individualité. L'homme qui écoute et suit l'appel de Dieu, est délivré, comme Israël l'a été par Moïse, de la servitude du péché et des ténèbres; il traverse la mer Rouge sous la protection visible de l'Eternel; il laisse derrière lui le monde et entre dans le désert d'une vie de renoncement et de luttes; là il est nourri en son âme du pain du ciel et conduit par Dieu dans toutes ses voies; et si la loi l'a amené jusques au Jourdain sur le chemin du pays du repos, son céleste Josué lui fera traverser à pied sec les eaux de la mort et l'introduira lui-même dans sa patrie. Il en est de même pour toute l'humanité qui est prédestinée à la vie; après avoir été retirée des ténèbres, elle est conduite, comme Israël, dans le désert, pour être introduite un jour dans le pays éternel de la paix, où elle chantera le cantique de Moïse et de l'Agneau (Apoc. xv, 3). Cette comparaison se retrouve d'un bout à l'autre de la Bible, quoique elle ne soit pas toujours exprimée d'une manière aussi positive que dans les passages que nous venons de citer; elle constitue une partie intégrante du langage biblique. C'est ainsi, par exemple, que, comme chaque tribu et chaque individu du peuple de Dieu avaient dans la Canaan terrestre leur héritage visible, l'Ecriture assigne à tous les saints un héritage invisible. L'Ancien et le Nouveau Testament parlent l'un et l'autre de l'acquisition de l'héritage avec les saints dans la lumière, de la recherche de cet héritage, de sa perte et de sa possession; ce qui n'est intelligible que du point de vue que nous avons indiqué.

2° Les mêmes vues fondamentales se retrouvent dans la manière dont la Bible présente les rapports du peuple d'Israël avec les autres peuples. Le bien et le mal sont

partout dans une lutte opiniâtre; quand le mal s'agite et cherche à s'étendre, le bien concentre ses forces et arrête les progrès de son ennemi. Israël a dans les autres peuples des adversaires qui entravent constamment sa marche dans la bonne route, mais dont Dieu se sert aussi comme de verges pour le châtier quand il se révolte. Ce sont d'abord les Egyptiens et Pharaon, ensuite les Cananéens et leurs rois, puis Babylone et ses despotes, enfin Rome, les aigles qui dévorent le corps mort. La Bible découvre une opposition toute semblable dans une sphère à la fois plus grande et plus élevée: l'humanité, l'Israël spirituel rencontre dans sa marche vers sa sublime destination d'autres Egyptiens, une autre Babylone (Apoc XI, 8. XIV, 8), elle combat contre eux et est aussi châtiée par eux. Chaque individu d'entre les appelés a de même parmi les non-appelés son Egypte, son Pharaon, sa Babylone. C'est ainsi que nous voyons Jacob lutter contre le sensuel Esaü, Joseph être exposé à l'inimitié de ses frères charnels, le fils de perdition s'élever contre le Saint lui-même (Jean XVII, 12), bien plus, l'Israël terrestre, la Sion visible, Jérusalen, se soulever contre lui et se transformer en une Sodome, une Egypte spirituelles (Apoc. XI, 8), l'épouse devenir une prostituée. Ceux qui n'étaient point appelés l'ont été par une vocation sainte, après que ceux à qui elle était destinée eurent laissé leur demeure devenir déserte; il a fallu qu'un autre prît leur charge (Act. I, 20. Jude 6). Dans les cas où les païens ne persécutent pas Israël ni ne lui résistent, on les voit à son égard dans le rapport du serviteur au fils de la maison; tels Ismaël et Isaac, d'après saint Paul (Gal. IV, 25).—L'opposition entre les Juifs et les gentils est donc à la fois temporelle et spirituelle dans le

langage de la Bible; elle est spirituelle même dans les cas qui semblent au premier abord être tout temporels (comme dans les guerres des Hébreux contre leurs ennemis), et temporelle dans les cas même où elle est essentiellement spirituelle. Ainsi, dans les prophètes et les psaumes, Sion et Israël désignent bien réellement la Sion et l'Israël terrestres, mais en tant qu'ils font partie du véritable Israël et de la vraie Sion qui sont invisibles; les gentils sont les ennemis de Dieu, païens ou Juifs de naissance (Apoc. II, 9). Dans le Nouveau Testament, Israël désigne les enfans de la foi d'Abraham; Paul déclare que le Juif c'est celui qui l'est au dedans (Rom. II, 29), celui qui est circoncis de la circoncision du cœur.

3° Les auteurs sacrés établissent entre Israël et Jésus-Christ un parallélisme qui ne s'explique également que par leurs vues générales sur l'homme et son histoire. Tous les traits caractéristiques du peuple de Dieu se trouvent réunis dans leur plénitude et dans leur sens le plus noble, en la personne de Celui en qui toutes les promesses sont oui et amen (2 Cor. I, 20). De même que le Seigneur Dieu appelle Israël son fils premier-né (Exod. IV, 22), Jésus s'appelle aussi, dans un sens parfait, le Fils unique, le premier-né entre plusieurs frères, le premier-né de toutes créatures, le premier-né dans l'assemblée des premiers-nés (Rom. VIII, 29. Col. I, 15, 18. Hébr. XII, 23). De même que le peuple de Dieu était le peuple élu, un peuple de sacrificateurs, une sacrificature royale, ainsi Jésus était le Messie, l'élu de tous les élus, le souverain sacrificateur éternel selon l'ordre de Melchisédec, le roi de tous les rois, le seigneur de tous les seigneurs, le pasteur souverain de tous les pasteurs (Hébr. VII. Apoc. XIX, 16.

1 Pier. v, 4). C'est en vertu de ces principes que saint Matthieu (Matth. II, 15) rapporte à Jésus-Christ ces paroles d'Osée (XI, 1) : « J'ai appelé hors d'Egypte mon fils » qui dans la prophétie est le peuple d'Israël. Qu'il y ait de même un parallèle entre les quarante jours de la tentation de Jésus et les quarante années du séjour du peuple de Dieu dans le désert, c'est ce que donneraient à entendre (1) les passages qui sont cités dans l'histoire de la tentation, et qui tous sont tirés de l'époque du séjour du peuple au désert. Mais le parallélisme entre Christ et Israël ne peut être complet ; car le type est imparfait en ce qu'il représente un être parfait. Ce qui ne s'est développé dans le peuple d'Israël que très incomplètement au sein de la corruption du péché, au milieu de beaucoup de chutes, de fautes et d'erreurs, s'est réalisé dans le Seigneur de la manière la plus pure. Aussi Christ est-il le parfait idéal de l'homme (Ps. VIII), de tout homme qui a reçu du ciel la nouvelle naissance d'eau et d'esprit; Israël, au contraire, dans ses chutes et ses erreurs, est l'image de l'homme naturel et désobéissant, de l'homme terrestre qui s'occupe des choses de la terre : là le bon combat contre les ténèbres toujours victorieux même dans la

(1) Steudel nie cette analogie. Les Hébreux venaient d'Egypte quand ils entrèrent dans le désert, Jésus-Christ venait de Canaan; et les premiers y tentèrent Dieu, tandis que Jésus-Christ y fut tenté. Quant au premier point, Olshausen répond qu'une parfaite correspondance dans tous les détails accessoires ne peut s'admettre, et donnerait une identité et non plus une analogie entre deux faits appartenant à des sphères différentes; et quant au second, que la foi des Hébreux fut mise à l'épreuve dans le désert comme celle de Jésus-Christ, et que ce n'est qu'après avoir succombé qu'ils tentèrent Dieu. *(Trad.)*

défaite; ici une lutte contre le mal, où le combattant ne désire pas vraiment la victoire et succombe même parfois en triomphant. (1)

(1) Steudel fait observer qu'Israël ne peut être à la fois une image de Jésus-Christ et une image de l'homme naturel, puisque Jésus-Christ pur et parfait n'est point semblable à l'homme naturel, imparfait, souillé, digne de condamnation. Comment le même être pourrait-il représenter d'une manière réelle et nécessaire deux êtres opposés? — Olshausen: « Cette objection porte non sur mes principes d'interprétation, mais sur les auteurs sacrés eux-mêmes; et l'examen de cette objection me paraît tout particulièrement propre à mettre dans tout son jour la vérité de ma théorie. La réunion de choses opposées dans un même être n'est rien d'extraordinaire; ainsi chaque homme a dans son cœur du bien et du mal, qui, pendant le développement de sa vie nouvelle, se précisent de plus en plus nettement; et dont l'un est d'autant plus puissant que l'autre est plus faible. Mais Jésus-Christ a ce caractère particulier, qu'il réunit les extrêmes les plus grands: la divinité et l'humanité; il est à la fois un agneau immolé et un trône de grâce, le plus doux et patient des êtres, un agneau et le lion de Juda, ou le vainqueur par excellence. Et c'est ainsi qu'il est à la fois celui qui sanctifie et accomplit, et celui qui se sanctifie et s'accomplit dans les jours de sa chair; « il a été mis à mort dans la chair, pour être rendu vivant dans l'esprit » (1 Pierre III, 18). Lui qui est le prince de notre salut et qui conduit beaucoup d'enfans à la gloire, fut cependant consommé lui-même, rendu parfait par les souffrances dans sa nature humaine (Hébr. II, 10); et quoique il fût Fils de Dieu, il a dû apprendre l'obéissance en souffrant, afin qu'ayant été ainsi consommé, il devint l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent (Hébr. V, 8, 9). Parfait comme enfant, parfait comme jeune homme, comme homme fait, il était cependant en même temps non consommé; il croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et à cet égard il peut être une image du développement de l'homme naturel. Il a été semblable à nous en toutes choses et a été tenté comme nous, toutefois sans péché (Hébr.

4° Enfin, tout comme l'humanité et le peuple parcourent et reproduisent toutes les périodes du développement des individus, ainsi les individus reproduisent dans leur petite sphère l'image de sphères plus vastes et plus élevées. La vie de tous les saints champions de la vérité, de tous ceux qui se sont efforcés de rompre les liens du péché pour parvenir à la sainteté et à la perfection, est une image de l'histoire d'Israël, et une image du Fils de Dieu. Tout ce qui a été écrit de Lui dans les livres de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes doit être accompli (Luc xxiv, 44), ainsi l'a-t-il déclaré lui-même dans le passage que nous indiquons et dans d'autres, et ses disciples le répètent à toutes les pages de leurs écrits. Or, l'exégèse ne trouve que fort peu de prédictions qui se rapportent directement à lui, et les passages cités par les auteurs sacrés sont des problèmes pour l'art exégétique. Il n'y a rien en effet qui soit, en propres termes, écrit de lui seul; mais tout est écrit de lui dans l'histoire de ses frères, des saints hommes qui ont combattu et souffert en petit comme lui en grand. ([1]) Cette ressemblance n'est toutefois fa-

iv, 15); il a été envoyé sous la forme de la chair pécheresse (Rom. viii, 3), et quoique il ne connût pas le péché, il a pour nous été fait péché (2 Cor. v, 21). *(Trad.)*

([1]) Cette parole d'Olshausen mérite explication et touche au point capital de tout son écrit. Ecoutons-le s'expliquer lui-même dans sa réfutation de Steudel : « Dans le langage du Nouveau Testament, le mot de *Christ* (sans celui de Jésus) désigne à la fois toute l'humanité qui a reçu l'*onction* de l'Esprit depuis l'origine de la terre à sa fin, et la Divinité qui sanctifie cette humanité, en d'autres termes, la Divinité s'incarnant dans la totalité des fidèles (voyez entre autres Gal. iii, 16, 28, 29). Le centre de cette sphère sur lequel s'appuient tous les rayons,

cile à saisir que dans des personnages éminens; mais aussi elle y est si frappante, entre autres dans la vie de David, que l'on ne peut assez s'étonner, même en faisant abstraction de la vérité objective de la chose,

le soleil dont tous les astres tirent leur lumière, c'est Jésus, le Christ, l'Oint qui oint tous les autres. C'est dans ce sens qu'il est dit de Moïse qu'il préféra aux richesses de l'Egypte l'opprobre de Christ (Hébr. XI, 26); et des prophètes, que l'Esprit de Christ leur faisait connaître les souffrances qui sont en Christ, c'est-à-dire qui attendent tous les champions de Dieu (1 Pierre I, 11; Col. I, 24). Car comme le corps n'est qu'un, quoique il ait plusieurs membres, il en est de même de Christ; nous tous (la totalité des croyans) avons été baptisés en un seul corps, abreuvés d'un même Esprit (1 Cor. XII, 12, 13; l. 13). Jésus-Christ lui-même, le germe de la plante nouvelle ou du royaume de Dieu, croit en son corps qui est l'Eglise (Eph. I, 23, etc.), et s'attache successivement l'humanité croyante jusqu'à ce que l'arbre soit achevé. Or, c'est de ce Christ que j'entends toutes les prophéties messianiques, et celles même qui, comme Gen. III, 15; Deutér. XVIII, 15, 18, 19; Ps. II, XVI, XXII, CX; Esaïe LIII, se rapportent tout particulièrement à Jésus-Christ. Jésus-Christ est sans doute le nouvel Adam (1 Cor. XV, 45-49), un germe absolument pur et saint venu du ciel et enté dans l'humanité; avec lui commence une création toute nouvelle, apparaît un ordre de choses tout autre que l'ancien. Mais il est intimément uni à ses frères; tout ce que les saints ont fait avant et après lui, c'est lui qui le faisait en eux, ils sont ce qu'il est lui-même (1 Jean, IV, 17); sa vie, ses actions, ses souffrances, sa mort, rayonnent comme un soleil étincelant du centre dans toutes les directions jusqu'à la circonférence. De cette unité de Jésus-Christ avec ses membres, résulte l'impossibilité d'admettre qu'aucune prophétie se rapporte uniquement à lui. Ainsi quand David dit de lui-même : Tu ne permettras pas que ton bien-aimé sente la corruption, les Apôtres ont raison de déclarer (Actes II, 29. XIII, 36) que ces paroles ne peuvent pas être entendues du David mortel, comme le faisaient leurs auditeurs; mais dans cet homme mortel habitait

qu'on ait jamais pu méconnaître un fait aussi évident. Tous les prophètes, comme les passages déjà cités le prouvent, ont regardé l'histoire et la personne de David, du roi prophète, comme un type du roi des rois

un David immortel, un membre de Christ, et ce qui s'est d'abord accompli en Jésus-Christ d'après la prophétie, s'accomplit à l'image de Jésus-Christ dans tous les autres membres du corps de Christ. » (Tholuck dit de même, dans l'*Emploi de l'Ancien Testament*, que David a prononcé en esprit, d'inspiration, des paroles d'une immense portée qui ne se sont accomplies que chez le juste par excellence.)

« Mais l'exemple le plus frappant de cette unité de tous les saints en Jésus-Christ, est celui que présentent le livre entier des prophéties d'Esaïe, et en particulier les 27 derniers chapitres. Le texte parle tantôt de Cyrus, tantôt du peuple d'Israël, tantôt d'un certain roi mystérieux, tantôt de toute la classe des prophètes et tantôt d'un seul prophète, tantôt d'un homme malheureux et chétif, tantôt d'un homme puissant et glorieux; et dans tous ces divers êtres, le prophète, de sa hauteur spirituelle, ne voit que le Sauveur à venir du monde, le saint en qui tous les nobles désirs des mortels sont oui et amen. Il le représente dans ses diverses fonctions de pasteur, de roi, de docteur, de souverain sacrificateur, il voit en lui un Dieu, un homme. Ici, il relève plus ou moins le saint par excellence, le germe de la nouvelle création; là, le saint est à ses yeux les pieux docteurs, le pieux Israël, la pieuse humanité. De là ses expressions si diverses par lesquelles il le désigne dans ses mystérieux discours; mais qu'il parle d'un seul homme ou de plusieurs, il n'entend jamais que le Christ, le corps de Christ qui est lui-même Christ. La naissance de cet être nouveau, les souffrances de l'heure de son enfantement, la félicité qui l'attend vers le terme de sa carrière, voilà le thème sublime du Voyant, et il soupire lui-même après sa propre glorification. Jérusalem est à ses yeux la mère du fils de Dieu, dont Babel est l'ennemie; ces deux villes sont les points où se concentrent sur la terre le bien et le mal, la paix et le trouble, l'harmonie et la destruction, et l'histoire, telle que le prophète la trouvait

et du prophète des prophètes; et c'est dans le même esprit que les auteurs du Nouveau Testament ont entendu de Christ les innombrables passages des psaumes que toute saine exégèse ne peut entendre dans leur

consignée dans le Pentateuque, lui présentait dès l'origine ces deux villes avec ces mêmes caractères. Mais cette opposition prenait aux yeux de son esprit une signification spirituelle et générale : à travers toute l'humanité s'étend une Jérusalem, et à côté d'elle une Babel; la Jérusalem de pierre nourrit elle-même dans son sein une Babel, et dans Babel même habite un Israël. Le céleste Cyrus, l'oint de Dieu, le soleil de justice, brise les chaînes de la fille de Sion captive parmi les gentils, il relève la ville détruite et déserte, et fonde un royaume de paix et de sainteté. Tel était le point de vue du prophète; tel était son horizon; c'était des hauteurs du monde spirituel qu'il contemplait l'histoire. Et c'est ainsi seulement que ses prophéties s'expliquent d'une manière satisfaisante, et que toutes les objections des rationalistes se détruisent. La divine sagesse a voulu qu'un Cyrus terrestre accomplit le côté terrestre de la prédiction; mais le sens spirituel n'en subsiste pas moins, sens éternel, non encore entièrement accompli, et se réalisant de siècles en siècles dans des dimensions de plus en plus considérables. »

Cette manière d'envisager les prophéties diffère beaucoup de l'ancienne manière, d'après laquelle les prédictions messianiques se rapportaient uniquement au Messie et apparaissaient la plupart entièrement isolées au milieu de sujets tout différens. On ne comprenait pas pourquoi le prophète faisait du présent un saut immense dans l'avenir parfois le plus éloigné, pour revenir tout aussi brusquement à son époque. Les rationalistes ont prouvé d'une manière irrésistible que la presque totalité des prédictions messianiques avait un autre sens, qui concernait soit le prophète lui-même, soit ses contemporains, soit un temps peu éloigné. Ils ont sans doute abusé étrangement de leur découverte, mais elle n'en est pas moins réelle. Les exégètes croyans ont étudié de leur côté la prophétie, et ils sont arrivés à une vue plus nette qu'on ne l'avait eue jusqu'alors sur sa vraie nature; ils ont déterminé le point de vue duquel les pro-

sens immédiat que de David. C'est ce que démontrent les rationalistes, tandis que les anciens interprètes orthodoxes nient, contre toute raison, que ces passages aient aucun rapport à cet homme, et les entendent uniquement du Fils de Dieu. Les uns et les autres méconnaissent la connexion intime des choses spirituelles avec leurs analogues du monde visible.

Qu'on se transporte donc au point de vue biblique, et l'on comprendra comment tous ceux qui ont vécu avant Jésus, et en particulier David, ont été des types qui se rapportaient à Lui, en tant que Israël et tous les saints hommes de Dieu ont été tentés, ont souffert et ont lutté comme Lui; et comment Il est à son tour le modèle parfait de tous ceux qui, depuis Lui, sont nés de l'Esprit, en tant que tous doivent vaincre la mort, l'enfer, le diable, comme l'a fait le Lion de la tribu de Juda. Du point de vue biblique, l'interprétation allégorique de l'histoire d'Israël, telle que nous la donnent les auteurs sacrés, n'a plus rien d'arbitraire, de bizarre, de forcé; elle repose au contraire sur un

phètes eux-mêmes voyaient l'histoire; et les exemples d'interprétation qu'ont donnés Jésus-Christ et les apôtres, leur ont apparu sous un jour tout nouveau. L'histoire de l'humanité est devenue un tout organique; ses phases diverses le résultat d'une même vie; chacune de ses périodes le produit des précédentes, le germe des suivantes; et la prophétie a pris un aspect nouveau sans rien perdre de sa divine inspiration. C'est ainsi qu'on en est venu à la considérer généralement comme une perspective qui représente les uns derrière les autres des objets analogues appartenant à des époques parfois très distantes; et les prédictions de l'Ancien Testament ont présenté un ensemble vraiment sublime par l'harmonie des détails, le grandiose des aperçus, la sainte originalité du point de vue. *(Trad.)*

principe unique et nécessaire, sur une règle parfaite. Si l'humanité est une, tout ce qui tient à son développement, dans l'ensemble comme dans les détails, dans les grandes comme dans les petites choses, doit avoir ce même caractère d'unité.

On ne peut nier, dira-t-on, que le mode d'interprétation des auteurs sacrés ne soit ainsi justifié. Mais si ces principes sont justes, on pourrait retrouver dans l'histoire de *tous* les peuples et dans celle de *tous* les grands hommes qui ont vécu à Dieu, ce que ces auteurs ont vu dans celle du peuple juif et de ses héros? Telle est bien aussi notre pensée; la même loi de développement régit l'humanité tout entière, et l'interprétation allégorique de l'histoire juive ne paraît à plusieurs si étrange, que parce qu'ils méconnaissent les lois générales et nécessaires sur lesquelles elle repose, et qu'elle est à leurs yeux un fait isolé, une manière de voir tout arbitraire. Toutefois, il y a deux observations à faire: La première, c'est que le peuple d'Israël, que l'Eternel nomme son fils premier-né, était le peuple principal de l'humanité sous le point de vue spirituel, qu'il était conduit d'une façon toute spéciale par le Seigneur, et qu'ainsi son histoire présente des particularités qui ne se retrouvent pas ailleurs, en même temps que les caractères normaux du développement de l'homme et de sa vie spirituelle y apparaissent dans une plus grande pureté que chez d'autres peuples. La seconde, et c'est ici le point essentiel, c'est que le peuple juif est le seul dont nous possédions une histoire écrite d'un bout à l'autre par des hommes inspirés de Dieu, dont les yeux avaient été ouverts pour reconnaître la main de l'Eternel dans tous les événemens. Sans de tels historiens, nous ne pourrions point retrou-

yer, dans la vie du peuple hébreux lui-même, le type de celle de l'humanité, du Christ et de chaque individu; racontées par de semblables écrivains, au contraire, les histoires de tous les peuples pourraient revêtir un sens spirituel supérieur, que maintenant nous ne pouvons découvrir qu'à grande peine et d'une manière très peu sûre et très imparfaite. C'est ainsi que, pour prendre un exemple dans l'histoire de la Grèce, le mythe d'*Hercule* peut être envisagé comme un symbole des combats de l'humanité sainte avec le mal et de son triomphe final. Mais de tels exemples, qui sont isolés, ne prouvent autre chose que la présence chez tous les peuples du même esprit que nous admirons chez les Hébreux dans toute sa pureté.

La connexion intime entre le sens spirituel et le sens littéral une fois établie et expliquée pour l'histoire, nous pourrons traiter brièvement la question de la loi mosaïque. Toute la législation de Sinaï, tant politique et civile que cérémonielle, était symbolique; toutes ses ordonnances partent d'une idée commune et s'y rapportent, celle du règne de Dieu qui leur donne leur sens véritable et spirituel. Le peuple de l'Eternel devait représenter à tous égards une véritable théocratie : la volonté de Dieu devait s'accomplir en lui et par lui sur la terre, comme elle se fait dans le ciel; c'était à Dieu que tout devait se rapporter, par Lui que toutes choses devaient être prescrites et déterminées. Extérieur et visible chez les Hébreux, le royaume de Dieu devait s'élever à une plus haute puissance à mesure que l'humanité arriverait à un degré supérieur de développement, et devenir spirituel et essentiel. C'est ce que dit expressément le Nouveau Testament : « La loi » a l'ombre des biens à venir et non la vraie image (la

» substance, l'essence) des choses » (Hébr. x, 1); car l'Eternel avait dit à Moïse : « Prends garde de faire » toutes choses selon le modèle qui t'a été montré sur » la montagne » (Héb. viii, 5). De même il est dit (Col. ii, 17) : « Lesquelles choses sont l'ombre de celles » qui étaient à venir, mais le corps (l'essence) en est » en Christ. »

Ici, comme pour les faits historiques, le sens littéral se spiritualise d'une manière logique, simple et nécessaire. L'idée fondamentale est que l'univers se réfléchit dans l'homme sanctifié, sur une plus petite échelle sans doute, mais dans la plénitude de la vérité. Il en est de chaque individu comme des symboles et des institutions du peuple de Dieu, qui ne sont tous que des représentations des choses invisibles qui doivent arriver un jour à leur accomplissement. Le tabernacle ou le temple est une figure de l'univers qui doit un jour être un grand temple de l'Eternel, où Jéhovah siégera sur le trône de grâce, où son peuple revêtu d'ornemens spirituels le servira comme sacrificature royale, en esprit et en vérité, et se distribuera selon les différences individuelles, dans le lieu très-saint, le lieu saint et les parvis. Et avant que l'humanité puisse être consacrée comme un temple de l'Eternel, il faut que l'individu devienne un temple du saint Esprit, et ait appris lui-même à servir Dieu dans le lieu très saint de son cœur en offrant comme souverain sacrificateur des sacrifices et des prières. C'est, en effet, ce qui s'est réalisé d'une manière parfaite dans l'homme par excellence, en Jésus-Christ, l'anti-type parfait d'Israël, le premier-né dans l'assemblée des premiers-nés. Il était la demeure et le tabernacle du Dieu très haut lui-même, la plénitude de la divinité habitait corporellement en lui, il était le seul

souverain sacrificateur éternel de l'univers, qui, par un seul sacrifice, a sauvé (accompli) tous ceux qui sont sanctifiés; il était la vraie victime et le véritable agneau pascal, qui s'est offert lui-même à Dieu en sacrifice d'agréable odeur, et en qui tous les autres sacrifices ont été accomplis conformément à leur signification typique. Tous ces caractères de Jésus-Christ se reproduisent dans la vie intérieure de chaque croyant, mais d'une manière très imparfaite et avec de nombreux défauts : tout homme doit s'offrir en sacrifice à Dieu, mourir pour vivre avec Christ, et devenir sacrificateur du Tout-puissant, dans sa sphère, comme Christ l'a été dans la grande maison de son Père. L'analogie entre le culte typique des Juifs et les choses spirituelles se poursuit jusques dans les détails; les vêtemens des sacrificateurs et les ornemens précieux du souverain sacrificateur ne sont pas autre chose que l'image sensible de la parure spirituelle de Christ sanctifié et glorifié et de tous ceux qui doivent devenir semblables à l'image même du Fils de Dieu; toutes les ordonnances relatives aux sacrifices, à la circoncision, aux purifications, au sabbat et aux fêtes solennelles, ne sont que des images sensibles de choses spirituelles analogues.

Du point de vue de l'unité, tout est donc règle et harmonie dans la manière en laquelle les écrivains sacrés entendent et l'histoire de l'Ancien Testament et le culte mosaïque; les événemens, les lois, les passages n'ont chacun qu'un sens unique, qui se reproduit toujours le même dans l'ensemble et dans la partie, dans le monde spirituel comme dans le monde extérieur. N'en est-il pas de même de la nature organique, où l'œil exercé découvre les images des vérités les plus profondes et les plus importantes? et les règnes de la

nature terrestre ne sont-ils pas les divers degrés d'une même échelle? ne sont-ils pas régis par des lois identiques dans leur essence? ne peut-on pas les considérer comme les produits d'une nature qui, toujours la même, enfante des formes de plus en plus parfaites? Tout le langage figuré de la Bible prouve une profonde entente de la nature; car les hommes inspirés pénétraient dans l'essence de toutes choses; et aussi les voyons-nous, comme Jésus, envelopper les vérités les plus sublimes de voiles à demi-transparens, qu'ils empruntaient à la nature. Le langage figuré de la Bible est tout aussi peu arbitraire que son interprétation allégorique de l'histoire des Juifs et de leur culte, et repose sur des rapports intimes et nécessaires qui existent entre la figure sensible et la vérité invisible qu'elle représente. La Bible présente constamment le monde extérieur et visible comme l'expression, l'image du monde supérieur, invisible; « l'essence invisible de Dieu, dit-elle, sa puissance éternelle et sa divinité se voient dans les ouvrages du monde. »

Ainsi, l'humanité, les peuples et les individus, soumis aux mêmes lois quant à leur développement et à leur vie religieuse; le culte mosaïque, type de l'Evangile et du ciel, de Christ et des chrétiens, et la nature physique, image de la Divinité et des choses spirituelles : voilà le point de vue que nous croyons être celui de la Bible, et ce point de vue, une fois admis, nous paraît rendre compte d'une manière rationelle et pleinement satisfaisante du mode d'interprétation allégorique usité par les auteurs inspirés, et en faire entrevoir la profonde vérité. Or, nous demandons simplement à tous nos lecteurs d'examiner si le point de vue que croyons être celui de la Bible, est bien réellement biblique, et

s'il n'explique pas complètement la manière dont les auteurs sacrés interprètent l'Ancien Testament. C'est là un fait historique à constater, et pour le faire, il ne faut que de l'impartialité ; car, reconnaître la vérité de ce fait n'est point s'engager à admettre la vérité objective du point de vue. Nous ne savons que trop qu'à ce dernier égard notre conviction ne peut être partagée par tous nos lecteurs; et aussi ce que nous désirons, c'est uniquement de chercher la vérité, et quand nous croyons l'avoir trouvée, de la faire connaître, quelque méconnue qu'elle puisse être.

Mais, dira-t-on, à supposer que l'explication fût juste, il s'en suivrait que les plus petites ordonnances de la loi auraient un sens spirituel, ce qui ne paraît pas admissible. Inadmissible, nous ne le pensons pas : tout homme qui croit à l'Ecriture ne voit-il pas continuellement des passages qui lui semblaient obscurs, douteux, insignifians, s'éclaircir, se justifier, acquérir une certaine importanee? Il reconnaît que le même Dieu agit dans la Bible et dans la nature, et il pressent que le Père céleste pour qui le moindre vermisseau n'est pas une chose trop chétive, aura certainement eu tout aussi peu égard dans d'autres domaines à la distinction que les hommes font entre ce qui est grand ou petit. Il sait également qu'admettre la vérité d'un principe est tout autre chose qu'en faire l'application aux détails; que la connaissance fragmentaire dont parle saint Paul (1 Cor. XIII) ne lui permet pas de pénétrer dans toute la vérité, et que tout ce à quoi il pourrait aspirer ne lui est pas profitable. C'est ainsi que le vrai naturaliste est trop pénétré par expérience de la sage économie que la nature apporte, malgré ses richesses, à toutes ses œuvres, pour nier que dans chaque brin d'herbe, le

plus petit canal à peine visible au microscope a sa destination spéciale, et que la forme, la position, les fonctions de ce canal ont leurs profondes raisons; mais il sait très bien aussi que fort souvent il ne peut pas reconnaître le but particulier de tous les petits organes, et quand bien même il croirait pouvoir dans tel ou tel cas le découvrir, il est entouré de mille choses plus essentielles, qui appellent toute son activité. Il en est de même dans le jardin de l'Ecriture. Si Moïse a vu le modèle d'une seule chose, il a vu celui de toutes; si un seul point de la loi s'accomplit, tous le feront également. Rechercher le sens de tous les détails n'est guère possible, parce que la connaissance que nous avons de la loi est trop bornée, et qu'il y a beaucoup de choses plus importantes à examiner. Seulement, ici comme dans les sciences naturelles, le principe général doit être maintenu rigoureusement à cause des conséquences. (1)

(1) Olshausen ne s'explique pas sur la question soulevée au commencement de ce chapitre : Qu'est-ce que l'application et quel en est le rapport au type et à l'allégorie? Nous allons essayer de le faire d'après Tholuck *(De l'emploi de l'Ancien Testament)*.

Le type suppose que le sens profond ou prophétique existe réellement dans le fait historique, dans la loi, dans les paroles en question, qu'il est dans l'intention de Dieu. L'application est une simple comparaison faite par l'homme entre un ancien fait et un fait nouveau. Mais la limite est très indécise, et les expressions de αλληγορια et de θεωρια ou τροπολογια ont parfois été confondues. Les auteurs du Nouveau Testament avaient toujours présent à l'esprit l'Ancien; quand il se présentait à eux un événement qui leur rappelait un fait consigné dans l'Ancien Testament, ils employaient les paroles de celui-ci sans indiquer positivement si la relation qu'ils établissaient entre les deux

§ 14.

DU PRIX DE L'INTERPRÉTATION ALLÉGORIQUE.

Si la contemplation de la nature et de ses merveilles, l'étude des lois intimes qui en régissent tous les phénomènes, est une noble et belle occupation, combien ne doit pas être plus digne encore de l'homme l'étude

faits, était vraiment typique ou simplement d'allusion, d'application; et c'est ce qui ne peut se décider que par l'examen de chaque cas. Mais comme leurs comparaisons étaient toutes fondées sur le caractère essentiel des faits comparés, il peut être fort difficile de décider comment l'auteur sacré a entendu sa citation : voyez par exemple Jean II, 17 (rapproché des Actes XI, 16). Quant aux types, Tholuck pense que le passage 1 Cor. IX, 9-10 (relatif au bœuf et à l'ouvrier) indique dans cette ordonnance de Moïse qui ne parle que du bœuf, un sens plus relevé, que le législateur ou que le Dieu qui lui parlait, avait en vue, quoiqu'il ne l'exprimât pas. Ainsi dans Jean XI, 51, on voit, dans un événement en apparence accidentel, Dieu, par une direction providentielle, donner aux paroles de Caïphe un sens profond et prophétique. Voici, ajoute Tholuck, ma pensée sur les citations typiques : « Il en est de l'histoire comme de la nature; l'homme religieux y pressent partout une action de Dieu, mais il ne la voit jamais plus clairement que lorsque la connexion de la cause et de l'effet échappe à sa faible vue, et que le but final se découvre tout particulièrement à lui. La nature et l'histoire ont leurs places transparentes par lesquelles se fait voir l'esprit qui agit derrière le voile épais. Ainsi les apôtres auront eu dans leurs citations typiques le sentiment plus ou moins distinct que Dieu avait bien réellement voulu préfigurer le présent dans le passé, selon que les objets analogues leur



du monde invisible, qui est la plus magnifique des œuvres de Dieu, de ce royaume de la grâce, qui vit en nous-mêmes, que nous retrouvons chez nos frères qui l'ont reçu, et qui nous apparaît sous sa forme parfaite et immuable dans la Parole de Dieu, dans la sainte Ecriture! Contempler dans cette sphère spirituelle les miracles de l'Eternel, sonder les lois mystérieuses qui la régissent, découvrir les relations du corps à ses membres, et des parties à l'ensemble, c'est assurément, parmi toutes les occupations de l'esprit humain, la plus noble, parce qu'elle se rapporte à l'objet le plus élevé. Mais occuper notre esprit, fût-ce de la manière la plus digne, n'est pas le but de notre existence dans ce monde, nous sommes appelés à soumettre notre volonté en toutes choses à notre Créateur et à notre Maître, afin de devenir nous-mêmes dans le beau jardin de Dieu des arbres de justice, des plantes à la gloire de l'Eternel. Nous ne pouvons donc, sous ce rapport, attribuer un prix absolu à une telle étude de l'Ecriture; la valeur en dépendra du caractère et de l'état spirituel des individus qui s'y appliqueront. D'abord, tous ne se sentiront pas portés à un tel examen de la Bible; on

paraissaient plus ou moins importans, le but final évident, et le rapport d'effet et de cause obscur. Cependant, l'œil exercé finit par dire de la nature en apparence si monotone et si régulière : tout est miracle, et de l'histoire où en apparence règne le hasard : tout est dessein de Dieu. » — Quant aux allusions (sans citation) et aux applications, Tholuck en cite plusieurs : Rom. x, 6-8, 13, 18; xi, 34, 35; xii, 20; Ephés. iv, 8-10, 26; v, 14, 31; surtout dans 1 Pierre ii, 10, 24; iii, 10-12, 14, 15; iv, 18; v, 7. Comme applications à demi-typiques : Matth. xiii, 35; xxvi, 31; Jean ii, 17; Actes xiii, 41; Rom. xi, 8-10; 1 Cor. ix, 9; 2 Cor. vi, 2; viii, 15. *(Trad.)*

ne verra s'en occuper que les personnes qui auront déjà plus ou moins pénétré dans la sphère du monde spirituel, qui pressentent ou connaissent quel lien merveilleux unit le monde visible à l'invisible, et comment les formes des choses sensibles ne sont que des images des choses supersensibles. Mais, parmi ces personnes même, il y a tant de degrés, tant de nuances, soit de pénétration et de science, depuis la connaissance pleine et réfléchie jusqu'au vague aperçu et au sentiment obscur, soit de sagesse et de jugement, depuis la contemplation paisible, claire, pure, consciente d'elle-même, jusqu'à l'enthousiasme vertigineux et aux impressions extravagantes de l'âme, que la manière d'étudier l'Ecriture sainte, que nous exposons, ne peut nullement avoir pour tous une même valeur, et que, bien loin de là, le prix et l'utilité en seront totalement différens selon la différente tournure des esprits.

Cette manière d'étudier la Bible est d'une utilité bien réelle et une source précieuse de bénédictions, en premier lieu sans doute, pour ceux qui sont nés de nouveau par l'Esprit de vérité, qui sont passés de la mort à la vie, et chez lesquels Christ s'est formé. Toutes choses doivent concourir à leur bien, partout ils voient la main miraculeuse de leur Dieu; comment ne trouveraient-ils pas un miel pur au rocher de Christ, des fruits d'or sur chaque arbrisseau? L'Ecriture est pour eux un abime d'où jaillit un fleuve d'eaux vives, qu'ils conduisent dans le jardin de leur cœur pour l'arroser et l'abreuver afin que tous les fruits de l'Esprit puissent y germer (Ecclésiastique XXIV, 34). Cette manière d'étudier la Bible est, en second lieu, une source de bénédictions pour les esprits qui, naturellement timides et incrédules, aimeraient cependant à marcher dans les

voies de la vie intérieure; ils peuvent recevoir, par la découverte de ces merveilles intimes de l'Ecriture, une impression si profonde du gouvernement de Dieu et de sa bonne et douce providence, qu'ils apprennent à s'abandonner eux-mêmes à Lui comme des enfans. D'autres enfin, chez qui le sentiment prédomine et qui sentent depuis leur régénération le besoin de cultiver la partie intellectuelle de leur être, trouvent un magnifique champ d'activité dans l'étude de la Parole et la recherche des œuvres merveilleuses de Dieu dans sa loi. — Mais quelque utile et salutaire que ce genre d'étude puisse être pour beaucoup d'âmes, il en est encore un plus grand nombre, parmi celles qui marchent dans la route de la vie divine, pour lesquelles il est dangereux et souvent funeste. Il arrive, en effet, assez fréquemment, que des esprits auxquels il a été donné de pénétrer à quelques égards dans l'Ecriture, mais qui ne sont pas encore solidement affermis dans leurs dispositions morales, sont tentés par un secret orgueil et par la complaisance en soi-même, de se perdre dans cette occupation si noble en elle-même, et de se laisser détourner du chemin étroit du renoncement et de la mortification du vieil homme. Cette tentation est d'autant plus grande que l'objet de cette étude est noble et sublime, et que la joie de pénétrer dans les merveilles de la loi est profonde et captivante; on est occupé de la Bible, on se croit tout entier dans la sphère de la vie divine, et l'on ne discerne pas les ruses secrètes du cœur, où se glisse la recherche de soi-même. Les personnes qui connaissent leur disposition à être tentées de ce côté-là, et qui sont portées à attacher du prix à cette étude pour elle-même, feraient très bien, soit par égard pour l'avantage des autres, soit essentiellement

par rapport à leur propre avancement dans la grâce, de s'abstenir de travaux et de recherches semblables; nous les y engageons sérieusement, et nous le ferons avec plus d'instance encore si elle réussissent dans ces études et sont surprises elles-mêmes de ce qui se découvre à elles. Les hommes richement doués voient dans cet ordre de choses, par les yeux de l'esprit, nombre de vérités dont ils sont encore très éloignés dans leur vie morale et réelle; ils prennent aisément le change sur l'état de leur âme (car les états inférieurs de l'âme ont toujours une certaine analogie avec les degrés supérieurs), et ils peuvent, en donnant ainsi une prépondérance exagérée à l'une de leurs facultés, nuire beaucoup à leur vie nouvelle et à l'œuvre de leur régénération, et entraver ou même suspendre leur développement spirituel qui tend à rétablir l'unité et l'équilibre dans toutes les forces de leur être.

C'est bien certainement parce que, depuis Philon et Origène, tous les interprètes allégoristes n'ont pas veillé avec assez d'attention sur leur cœur, et ne se sont pas tenus en garde contre les mobiles souillés qui les poussaient, que cette méthode d'interprétation a tellement excité la défiance d'hommes sages et éclairés. Car de tels hommes ont senti, et avec raison, que les travaux de ces commentateurs ne provenaient pas d'un esprit sanctifié par celui de Dieu, qu'ils se jouaient de la Bible, qu'ils se complaisaient en leurs découvertes, et que la vanité tenait la plume; et ils se sont détournés avec répugnance de ces productions mal conçues et mal digérées. Une telle manière d'étudier l'Ecriture est une abomination devant Dieu; si l'on veut mettre sa propre gloire à découvrir toutes sortes de sens dans les expressions de la Bible, il vaut mieux en abandon-

ner entièrement l'étude. Les choses profondes restent profondes, qu'il se trouve ou non des esprits pour les pénétrer, et elles seront manifestées dans leur temps lorsque tout ce qui est caché sera révélé; mais celui qui veut perdre à cela le temps qu'il devait consacrer à renoncer à soi-même et à se dépouiller de toute volonté propre, néglige la chose la seule importante, savoir la purification de ses péchés passés et la sanctification intime de son âme, sans laquelle personne ne peut voir le Seigneur. En cherchant à plonger ses regards dans les profondeurs de la divinité, il perd de vue le Père et la vie de l'âme en Dieu, le Fils bien-aimé de Dieu et son royaume qui ne s'ouvre qu'aux âmes qui sont devenues enfans. L'Ecriture sainte montre ici comme partout le vrai chemin, et répand sa lumière sur les sentiers même les plus secrets de la vie intérieure, où les secours humains ne peuvent plus atteindre. Son but n'est jamais de dévoiler les mystères pour les dévoiler, elle ne découvre que ce qui est utile au lecteur de savoir; quant aux autres choses, elle déclare que « ce n'est pas le moment d'en parler en détail. » Les auteurs sacrés ont constamment devant les yeux la grande tâche de l'homme; ce qu'ils veulent, c'est de contribuer à faire naître la vie divine chez soi et chez les autres, de la nourrir là où elle est déjà formée, de mortifier les mauvaises convoitises et l'orgueil des sens, d'amener à maturité tous les plus nobles fruits de l'esprit : la charité, la paix, la douceur, la bonté et la chasteté. Tout ce qui ne conduit pas à cela n'est que vanité, tout ce qui en éloigne est maudit. Ainsi, l'interprétation la plus profonde de l'Ecriture, l'application la plus assidue à en sonder tous les mystères peut n'être qu'une abomination devant le Dieu saint, si elle

détourne de l'humilité de cœur, de la charité, de la douceur et de la patience, si elle éloigne de l'amour du Père et de son royaume, pour pousser vers l'ennemi et vers ses pièges.

§ 15.

CONDITIONS DE L'INTELLIGENCE PROFONDE DE L'ÉCRITURE.

Telles sont les réflexions que nous avions à présenter à ceux qui peuvent user et abuser d'une telle manière d'envisager et d'étudier l'Ecriture; mais ils sont en beaucoup moins grand nombre que ceux qui n'ont pas même une idée juste de la disposition d'esprit sans laquelle une telle étude est impossible. La condition fondamentale pour comprendre en général l'Ecriture, condition qui n'en est pas moins fort souvent négligée, est de s'appliquer sans relâche à l'étudier, en s'efforçant d'apprendre à l'interpréter et à la comprendre par elle-même. En lisant la Bible, on se laisse trop fréquemment influencer dans son jugement par des commentaires qui ne découlent pas purement et simplement de l'esprit de la Bible. Or, de même que le commentateur d'un écrivain profane le lit et relit sans cesse pour parvenir à porter sur son esprit un jugement indépendant et vrai, l'Ecriture sainte exige à plus forte raison qu'on en agisse à son égard d'une semblable manière; d'abord, parce que, à cause de sa profondeur, elle est plus difficile à comprendre que tous les autres livres; ensuite, parce qu'il n'est aucun ouvrage à l'égard duquel les méprises soient aussi nombreuses et aussi ré-

pandues, et enfin parce que nulle part une saine méthode d'interprétation n'a des conséquences aussi bénies, ni une méthode erronée des conséquences aussi funestes. L'application assidue à une chose quelconque aiguise le sens qu'elle met en jeu, et le rend capable d'en mieux saisir les plus légères nuances et d'en découvrir les rapports cachés et les secrètes beautés. Voyez à quelle finesse surprenante parvient l'oreille chez le musicien, et quelle intelligence il acquiert des tons musicaux; il saisit les plus légères discordances, il comprend le langage des sons et le parle lui-même! Voyez encore le botaniste, combien la nature devient pour lui riche et merveilleuse, même dans ses productions les moins apparentes! quels trésors d'admiration ne trouve-t-il pas là où le profane ne voit que de petites plantes qu'il ne juge pas dignes d'un regard! Il en est naturellement de même dans le domaine de la littérature et surtout dans celui de la littérature sacrée. Ce n'est que lorsqu'on s'est intimément pénétré d'un bon écrivain qu'on peut en apprécier les beautés. Voulez-vous étudier la littérature, tout homme intelligent vous donnera le conseil de vous identifier avec quelque grand poète, avec quelque auteur dramatique distingué. O lecteurs! pénétrez-vous donc de l'Ecriture sainte, identifiez-vous avec elle comme vous l'avez fait avec tel ou tel poète qui en était bien moins digne; une lecture persévérante et une étude sérieuse vous feront trouver dans toutes ses parties et ses vérités une harmonie sublime; elle prendra vie à vos yeux, elle s'expliquera à vous par elle-même et dans l'esprit qui l'a dictée; elle deviendra pour vous une source vive auprès de laquelle vous croîtrez comme des arbres plantés le long des eaux courantes.

Mais l'étude de l'Ecriture exige en outre un état de l'âme, sans lequel l'application même la plus persévérante ne sert de rien, comme le prouve l'exemple de tant de commentateurs qui, malgré leurs lectures assidues, demeurent dans un complet aveuglement sur le vrai sens de l'Ecriture. Il en est d'eux comme du musicien qui n'aurait étudié la musique que dans des livres de théorie, il ne pourrait pas se représenter l'effet réel de ce qu'il aurait composé, et quelqu'un le jouerait devant lui qu'il ne le reconnaîtrait point. Il en est d'eux encore comme du naturaliste qui n'aurait observé les plantes que dans des gravures et qui ne se douterait pas qu'elles ont vie et croissance. En toutes choses, c'est l'expérience et la vue qui seules donnent la vraie intelligence; de même pour la connaissance de l'Ecriture, c'est *l'entrée dans la vie divine* qui amène à en saisir le véritable sens. Je n'entends point par la vie divine certaines doctrines et formules qu'on adopterait et qui resteraient mortes en nous : ce qui souvent est fort nuisible et n'est jamais avantageux en soi-même; mais j'entends que l'homme se convertisse intérieurement et foncièrement du monde à Dieu, qu'il change de vie, et qu'au lieu de sa vie extérieure et naturelle, il en commence une intérieure, sainte et cachée avec Christ en Dieu. Une telle conversion intérieure transporte celui qui l'a subie dans une sphère de vie tout autre, toute nouvelle; il se développe dans son être spirituel des sens supérieurs, par lesquels il saisit les choses de Dieu et discerne dans le monde intérieur des phénomènes analogues à ceux du monde extérieur, qu'il apprend ainsi à saisir dans leur essence. Si l'on n'est pas entré dans la vie intérieure de l'esprit, toute intelligence intime de l'Ecriture est impossible; sans cette

vie, il pourrait se faire tout au plus que des talens distingués permissent d'y jeter quelques coups d'œil, mais assurément pas qu'ils y pénétrassent à fond. Mais il ne suffit pas d'entrer dans la vie divine, il faut y marcher, il faut croître en sainteté si l'on veut croître en connaissance. On peut deviner, conjecturer, pressentir, mais en définitive l'homme ne comprend l'Ecriture sainte qu'en proportion de ce qu'il est lui-même. C'est celui qui a le cœur pur, qui verra Dieu et les choses de Dieu, et il ne les verra qu'en proportion de la pureté de son cœur. La lumière brille au dedans de celui qui est pur, et éclaire ses sentiers, aussi ne cherche-t-il pas; il contemple ce qui s'offre de soi-même à son esprit, ce qu'il voit se dégager de l'obscurité qui l'environne, de ces ténèbres morales qui se dissipent à mesure que le soleil de justice l'illumine de rayons plus clairs, plus purs et plus pénétrans. Il peut arriver que quelques hommes se sentent poussés par leurs dispositions naturelles et par l'Esprit, à se livrer à des recherches proprement dites dans ce domaine, pour ouvrir à leur époque, à eux-mêmes ou à leur cercle le plus rapproché, l'accès dans la connaissance intime de l'Ecriture; mais, en général, le sens profond de la Bible se dévoile de lui-même aux croyans, qui ne doivent y voir qu'un secours qui leur est accordé pour leur perfectionnement moral, et la joie calme de la vie divine ne se trouvera sûrement pas en plus grande abondance chez ceux dont l'esprit s'agite à la poursuite scientifique de la vérité, même de la vérité biblique. (1)

(1) Olshausen, dans sa réponse à Steudel, posant ainsi qu'il le fait ici la vraie vie religieuse comme condition fondamentale de la Bible, et le bien moral de tous comme but capital de l'in-

§ 16.

RÉSULTAT.

Loin de songer à encourager ses lecteurs à interpréter l'Écriture d'après le sens profond, l'auteur s'est senti pressé au contraire d'avertir ceux qui se sentiraient portés à le faire, de prendre garde à l'abus qui est si voisin de l'usage, et aux dangers moraux aux-

terprétation biblique, s'oppose à la science sans foi des interprètes de l'école grammatico-historique, et à la foi sans science des mystiques; mais il présente comme la perfection à laquelle on doit tendre, l'union de toute la science des rationalistes et de toute la foi des mystiques, purifiées, éclairées, vivifiées l'une par l'autre, union qui n'est possible que par la foi vivante qui consiste à saisir Jésus qui vous a saisi (Phil. III, 12), à connaître Dieu comme vous êtes connu de Dieu, à répondre en son cœur à l'action de la grâce divine, à entrer par un acte conscient de sa volonté et un renoncement à soi-même dans le nouvel élément de la vie divine. Cette connaissance profonde de la Bible est accessible à tout croyant, au paysan tout aussi bien qu'au savant, et elle peut seule préserver du fanatisme les âmes qui ont besoin d'une nourriture spirituelle et à qui on la refuse en leur fermant le vrai sens de la Bible, qui n'a plus ni force ni saveur. — On a trop dédaigné les commentaires de non-savans, des mystiques, où l'on trouve çà et là du pur or. Et ce n'est pas la science qu'il faut craindre pour la Bible, c'est la demi-science et la fausse apparence de recherches solides; la science est la plus belle fleur de l'esprit humain, mais elle n'est qu'une fleur d'origine terrestre, et par conséquent de durée passagère, et elle doit servir, comme toutes les plantes terrestres, de nourriture à l'âme régénérée. Le grand mal de la science, c'est le

quels ils s'exposent. Ceux qui n'éprouvent aucune impulsion intérieure à entrer dans cette route, peuvent rendre le plus grand service à la vérité en employant avec fidélité et conséquence la méthode grammatico-historique, et en établissant, d'après les règles de la langue et les circonstances des lieux et des époques, sans égard à aucun système, le sens précis des livres sacrés. Quant à ceux qui s'opposent formellement à cette interprétation profonde de l'Ecriture, la seule chose que l'auteur se soit proposée, c'est d'obtenir de leur part qu'ils reconnaissent :

1° *Que ce genre d'interprétation a constamment été employé dans l'église chrétienne et chez le peuple juif, par les auteurs sacrés eux-mêmes et par notre Seigneur.*

2° *Que saisie du vrai point de vue, elle est logique et conséquente.*

Ils peuvent ne pas accepter pour eux-mêmes et cette interprétation et ce point de vue ; mais qu'au moins ils ne blâment et ne jugent pas ceux qui se croient fondés, d'après l'exemple de Christ et des apôtres, à envisager la Bible de cette manière. Leur opinion peut changer, et peut-être plusieurs d'entre ceux qui liront ces pages devront-ils avouer qu'ils sont arrivés depuis plus ou moins long-temps, sur tel ou tel point du christianisme, à des vues essentiellement différentes de celles qu'ils avaient auparavant. Ce qui leur paraît maintenant ar-

manque de science ; et ses partisans les plus zélés sont parfois les hommes les plus ignorans, dans l'esprit desquels les connaissances s'entassent sans ordre ni vie. » — Nous regrettons vivement de ne pouvoir ni introduire dans l'écrit que nous avons traduit, ni placer dans une note les belles pages d'Olshausen dans sa réponse à Steudel, sur la véritable exégèse et sur les dispositions qu'elle réclame. *(Trad.)*

bitraire et choquant, pourrait, avant peu de temps, leur sembler de la plus incontestable vérité, s'ils se décidaient à suivre Jésus avec zèle et renoncement, et à acheter la perle de grand prix. Mais que nos adversaires persistent ou non dans leur opinion, nous voudrions au moins les voir tous déclarer franchement le fond de leur pensée.

Nous sommes, en effet, intimément convaincus, et la plupart de ceux qui partagent nos vues sur l'interprétation de l'Ecriture le sont assurément comme nous, que la très grande majorité de nos adversaires sont contraints dans leur cœur de reconnaître que cette méthode d'interprétation est bien celle que la Bible emploie. Nous croyons en particulier que tous les rationalistes impartiaux avoueront franchement, comme leurs chefs l'ont clairement exprimé il y a quelques années, que Jésus et les auteurs du Nouveau Testament partageaient tous la manière, générale alors chez les Juifs, d'entendre et d'interpréter les Ecritures, et si un pareil aveu était fait par d'autres, il en résulterait infailliblement, dans le temps actuel, un très grand bien. Car, comme il se trouve maintenant beaucoup de gens qui sont décidés à suivre Christ en toutes choses, particulièrement dans une chose aussi importante que l'est l'interprétation de l'Ecriture sainte, il suffirait que son point de vue fût bien constaté, pour qu'il fût adopté par mainte personnes dont les opinions sur ce point sont indécises faute de savoir positivement quel exemple leur a donné son Sauveur.

Enfin, l'auteur fera remarquer à tous les partisans de l'étude profonde de l'Ecriture, qu'aucun des anciens commentateurs allégoristes, tels que Philon ou Origène, non plus qu'aucun des modernes, tels que Tauler,

Arndt, Cocceïus, n'ont saisi dans sa vérité et dans ses principes le mode d'interprétation dont ils faisaient usage, que bien plutôt, il se trouve dans leurs commentaires, parmi beaucoup de choses justes et vraies, une si grande quantité d'explications ou erronées et entièrement fausses, ou inutiles, futiles et arbitraires, qu'ils semblent avoir procédé dans leurs interprétations sans aucun principe et sans aucune unité de vues.

Il ne peut donc être question de tirer de l'oubli ni d'imiter la vieille dogmatique ni l'ancienne exégèse; nous prions Dieu que son Esprit en préserve tous les exégétes modernes, afin qu'une cause aussi sainte ne soit pas déshonorée par leur faute. Les hommes distingués des temps passés que nous venons de nommer, ne vivaient pas dans une époque où l'on exigeât, comme c'est le cas aujourd'hui, et des vues d'ensemble sur tout le domaine qu'on cultive, et des principes en harmonie avec tous les résultats de la science humaine. De nos jours, celui-là seul peut songer à procéder sans principes fixes à l'interprétation de l'Ecriture, qui ne comprend pas les besoins de son époque et qui ne cherche pas à en satisfaire les hautes exigences. Mais notre siècle n'est pas plus à l'abri qu'aucun autre des exagérations de tout genre; l'humanité, dans son développement, va toujours d'un extrême à l'autre, et c'est en oscillant entre les points opposés, qu'elle cherche, sans y réussir, à se fixer dans le vrai milieu. Ainsi, c'est par l'école grammatico-historique que l'esprit scientifique s'est introduit dans l'exégèse sacrée; mais elle a faussement appliqué ses principes, et bientôt atteignant l'un des extrêmes, elle a fait de la Bible un livre vulgaire. Notre époque commence à le sentir et les esprits se portent vers l'autre côté; un tel moment

requiert tout particulièrement une grande prudence. D'une part, il faut retenir fermement ce qui fait l'essence de l'interprétation grammatico-historique et en appliquer les principes dans leur pureté d'une manière pleinement conséquente; ce ne sont que les abus qu'on en fait et l'inconséquence de ses partisans qu'on doit signaler et combattre. D'autre part, il y a dans le langage scripturaire tout un élément, et dans l'interprétation de la Bible tout une série de principes, jusqu'à ce jour négligés, qu'on doit mettre à la lumière; toutefois en reconnaissant dès l'abord que l'abus est à la porte.

Que faut-il faire pour trouver la route moyenne et la suivre sans écarts? Prendre garde à son cœur: voilà, comme nous l'avons déjà dit, le moyen unique, mais du moins ne nous trompera-t-il pas. Fidélité, vigilance. Si, dans l'interprétation de la Bible, chacun s'oubliait soi-même, se défiait de ses forces, observait de près son cœur et avait égard moins à ce qui est permis qu'à ce qui édifie, on verrait se développer une exégèse nouvelle, fondée sur de meilleures bases, et également éloignée des deux extrêmes; et les défenseurs de cette méthode, se conformant fidèlement à l'exemple de Jésus-Christ et de ses disciples, à qui le Seigneur avait expliqué lui-même les Ecritures, et qu'il avait doués des dons spirituels nécessaires pour en avoir la vraie intelligence, reconnaîtront avec une joie pleine de gratitude *que c'est Lui qui est le maître en toutes choses.*

Extraits de l'ouvrage de Duguet :

RÈGLES

POUR L'INTELLIGENCE DES SAINTES ÉCRITURES.

EXTRAITS DE L'OUVRAGE DE DUGUET :

RÈGLES

POUR L'INTELLIGENCE DES SAINTES ÉCRITURES.

Cet écrit de Duguet est, à notre connaissance, le seul ouvrage français qui ait quelque analogie avec celui d'Olshausen. Le sujet est le même : l'intelligence des Ecritures ; le point de départ est le même : l'exemple de Jésus-Christ et des auteurs sacrés ; le résultat est le même : l'existence d'un sens immédiat et d'un autre plus spirituel qui repose sur le premier comme sur son fondement. Comme ce livre est fort rare, qu'il contient l'explication détaillée de plusieurs types et prophéties, et qu'il est écrit avec cette profonde piété et ce charme de style qui caractérisent tous les ouvrages de Duguet, notre première pensée avait été d'en proposer la réimpression à la Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands. Mais un examen plus attentif nous a convaincu que Duguet était, dans les détails, infidèle au principe général d'interprétation qu'il a posé, selon nous, très sainement, et qu'il appartenait en définitive à cette classe d'interprètes allégoristes qui ne respectent pas comme ils le devraient le sens primitif et littéral. C'est ce qui nous a décidé, quoique à regret, à ne faire qu'un extrait et une simple analyse de ce livre.

Dans la préface, Duguet « suppose le lecteur convaincu de la vérité qui est le fondement de tout ce qui est dit dans son écrit, savoir : que Jésus-Christ est prédit et figuré dans tout l'Ancien Testament, et que les prophètes n'ont eu que lui en vue » (Col. I, 17. Rom. X, 4). Cette vérité est clairement attestée par le Sauveur (Luc XXIV, 27, 44. Jean V, 45, 46, 39), par les évangélistes (Matth. I, 22. II, 17. Actes III, 18. VII, 52. XIII, 27, 29), et par les apôtres (1 Pierre I, 10, 11, 12). Voici comment Duguet expose les rapports de la religion des patriarches, de la loi et des prophètes à l'Evangile :

« Les patriarches, les prophètes et les anciens justes n'avaient point une autre foi, ni une autre religion que la nôtre. Ils s'appuyaient sur les mêmes promesses, ils aimaient les mêmes biens ; ils se regardaient également étrangers sur la terre, et citoyens de la même cité céleste. Ils soupiraient après la venue du même Sauveur que nous avons reçu, et ils ne comptaient d'être justifiés que par la foi, et non par les œuvres de la loi, ni par les efforts de la nature. C'étaient des hommes évangéliques avant l'évangile, et des chrétiens en esprit avant que le Christ eût paru dans la chair.

» Il est vrai que la loi, comme un corps étranger et hors d'œuvre, s'est venue placer entre les promesses et leur exécution. Mais bien loin de les abolir, elle les a retracées sous des figures propres à rendre la foi plus sensible et plus vive; et en attendant qu'elle pût enfanter l'Evangile dont elle était toute remplie, elle en couvrait les vérités et les mystères sous des voiles que les Juifs spirituels perçaient aisément.

» Pour le corps de la nation, la loi a été une occasion, quoique innocente, de méprise. Car cette loi exi-

geant toujours les œuvres, sans marquer clairement le seul moyen de les accomplir, qui est la grâce du Sauveur ; insistant fortement et sans cesse sur des pratiques extérieures, sans parler que faiblement de la justice intérieure, qui vient de la foi ; exaltant avec pompe les biens temporels, et tenant cachés les biens éternels, elle les arrêtait beaucoup sur tout ce qui n'est que superficiel et visible, pendant qu'ils négligeaient les choses plus importantes, et qui étaient au dessus de leurs sens.

» Les Israélites charnels étaient dignes, par leur orgueil et par leur injustice, de cette espèce de séduction. Car Dieu parlait à l'insensé selon sa folie, et proportionnait ses promesses à la disposition de son cœur. Il découvrait dans les Juifs un amour violent pour les faux biens, et un grand dégoût pour les biens véritables. Par là, ils méritaient qu'on leur montrât peu les vérités qu'ils n'aimaient pas, et qu'on leur proposât des récompenses temporelles qui seules pouvaient attacher leur cœur terrestre, et par lesquelles seules ils se croyaient bien payés.

» Mais la miséricorde divine avait suscité la suite des prophètes pour lever le voile que la loi avait jeté sur la religion des patriarches, et pour en conserver la tradition. Ils s'élevaient au dessus de la loi ; et donnant, pour ainsi dire, la main gauche aux patriarches qui avaient été les premiers dépositaires du vrai culte, et la main droite aux apôtres, ils formaient une chaîne perpétuelle et non interrompue, et rendaient à l'Evangile le dépôt entier de leurs ancêtres. »

Jusqu'ici Duguet et Olshausen se donnent la main, et ont les mêmes vues sur le rapport des deux économies. Mais bientôt déjà ils se séparent, et Duguet avance que « les mystères de Jésus-Christ étaient parfaitement

connus des prophètes, et non seulement en général, mais dans un grand détail et avec toutes leurs circonstances, que leur foi était absolument la même que la nôtre, et qu'ils connaissaient Jésus-Christ comme nous le connaissons. » Il s'appuie sur Ps. XXII. Esaïe LIII. Job XVI. Hebr. XI, 24-26. Aussi le voyons-nous interpréter les prophéties comme si le prophète eût vécu après Jésus-Christ; et, selon lui, les patriarches auraient agi avec le sentiment distinct qu'ils tenaient la place de Jésus-Christ et préfiguraient ses souffrances, son amour, sa qualité d'époux, etc. (v. p. 118 de la seconde édition, Paris, 1716, que nous avons sous les yeux) Or, le passage 1 Pierre I, 11, prouve au contraire que les prophètes même n'avaient pas la pleine intelligence des choses qu'ils annonçaient : quand le psalmiste prédisait Jésus-Christ en parlant de lui-même, l'Esprit saint qui l'inspirait donnait à ses paroles une portée beaucoup plus grande qu'il ne le supposait, et c'est admettre sans raison une chose étrange que de voir dans les saints Hébreux des types *consciens* du Messie. Il en est autrement de Moïse, de qui l'Ecriture dit positivement qu'il institua le culte lévitique d'après le modèle que Dieu lui en montra; il avait reçu la clef des mystères qu'il voilait sous les formes matérielles du tabernacle et des sacrifices; mais aussi il était bien supérieur à tous les autres prophètes et nul ne fut semblable à lui, si ce n'est Jésus-Christ.

Nous transcrivons en entier le chapitre premier qui contient les vues générales de Duguet sur l'interprétation de la Bible, et qui touche à plusieurs points traités par Olshausen.

« Rien n'est plus vrai que ce que nous avons appris de l'apôtre saint Paul, que Jésus-Christ est la fin de la loi; qu'il est prédit et figuré dans tout l'Ancien Testament; que les prophètes n'ont eu que lui en vue; et que l'on n'entend pas les Ecritures qui l'ont précédé, si on ne l'y découvre partout, et si l'on se contente d'une interprétation qui ne conduise pas jusqu'à lui.

» C'est une erreur, ce me semble, d'une très dangereuse conséquence, que de penser que l'application que saint Paul fait à Jésus-Christ de plusieurs passages de l'Ancien Testament n'est pas conforme au sens véritable de ces passages; mais qu'elle n'est qu'une simple convenance, semblable à peu près à des citations tirées des auteurs profanes, qui ont des objets très différens dans le premier et le second usage, mais qui sont transportées du premier qui était le naturel, au second qui est étranger, par une application arbitraire. (1)

» Si cela est, saint Paul n'a pas entendu le vrai sens de l'Ecriture, ses preuves n'ont rien de solide, il attribue au saint Esprit qui a parlé par les prophètes, une intention qu'il n'a point eue; il a vu Jésus-Christ où il n'était point; il nous trompe, en nous citant des témoins qui déposent tout autre chose; il abuse des Ecritures, en les détournant à des sens arbitraires; et il nous apprend par son exemple à les tourner comme il nous plaît, sans nous mettre en peine, non plus que lui, si nous allons jusqu'à la vérité, ou si nous sommes seulement éblouis par l'apparence et par la seule conformité des expressions. Il ne mérite plus d'être cru sur sa parole, puisqu'on peut se défier de son exacti-

(1) Tout l'écrit d'Olshausen est une réfutation de cette erreur. V. entre autres p. 75, note; p. 49, note; p. 54, note 2.

tude et de son discernement, et qu'on peut même nier ce qu'il avance, et être mieux instruit que lui du sens de l'Ecriture. Il rend suspectes les preuves les plus certaines par le mélange de celles qui ne concluent rien, n'avertissant jamais de la différence qui est entre elles, ne donnant point de règles pour les discerner, et fondant également sur toutes, la doctrine et la morale chrétienne. En un mot, il n'est plus un homme inspiré, un homme divin, un homme instruit par Jésus-Christ même, et son évangile n'est point la parole de Dieu, s'il cite comme vrai, comme inspiré, comme divin, comme la parole de Dieu, ce qui n'est qu'une imagination humaine, et une convenance purement extérieure, et sans aucun solide fondement dans l'Ecriture. Car il n'y a point de milieu entre ces deux propositions : Saint Paul voit le véritable sens des endroits qu'il cite; saint Paul ne le voit pas. S'il le voit, pourquoi en doutons-nous? S'il ne le voit pas, pourquoi le regardons-nous comme un homme en qui Jésus-Christ parle, et dont tous les discours sont exactement vrais?

» On aurait dû se convaincre par l'autorité du premier des apôtres, que l'Ecriture étant vraiment divine, ce n'est point par une interprétation humaine qu'elle doit être expliquée. « Vous devez vous persuader avant » toutes choses, dit-il (2 Pierre I, 20, 21), que nulle » prophétie de l'Ecriture ne s'explique par une interpré» tation particulière. Car ce n'a point été par la volonté » des hommes, que les prophéties nous ont été ancien» nement apportées; mais ç'a été par le mouvement du » saint Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé. » Le moyen donc le plus sûr pour entendre les prophètes, est de consulter les apôtres, à qui Jésus-Christ a révélé ce qu'il y a de plus caché dans les Ecritures (Luc XXIV,

45), en leur communiquant le même Esprit qui a parlé par les prophètes et en les rendant eux-mêmes plus que prophètes, aussi bien que saint Jean (xx, 22).

» Mais si l'on considère plusieurs des preuves et des citations de l'apôtre, elles paraissent, dans les lieux d'où il les tire, avoir un autre sens plus simple, plus naturel, plus lié avec ce qui précède et ce qui suit; et l'on a beaucoup de peine à les concilier avec le texte original, à l'égard duquel elles semblent étrangères et forcées. Voilà, dit-on, ce qui nous porte à ne les regarder que comme de simples convenances qu'il ne faut examiner, ni prendre à la rigueur. (1)

» Mais ceux qui parlent ainsi, sont-ils prophètes? Sont-ils apôtres? Est-ce à eux que la clef de la science a été confiée? Est-ce à eux que Jésus-Christ a ouvert l'esprit, et a donné l'intelligence pour entendre les Écritures? Est-ce sur eux qu'il a soufflé pour leur communiquer l'Esprit saint qui a parlé par les prophètes? Est-ce sur eux qu'il l'a répandu avec plénitude, au jour de la Pentecôte? Ont-ils été envoyés aux nations pour les instruire du grand mystère de Jésus-Christ caché dans tous les siècles et manifesté par l'Evangile? Savent-ils mieux ce que les prophètes ont pensé, que l'Esprit même qui les a instruits? Est-il bien étonnant qu'ils ne découvrent pas, sous la surface de la lettre, les pro-

(1) Duguet répond à cette première objection par l'inspiration de saint Paul et des autres écrivains sacrés et par notre ignorance. Olshausen cherche à prouver que ce mode d'interprétation repose sur des principes d'une profonde vérité (V. entre autres § 13), en même temps qu'il établit avec Duguet que ce mode a bien été celui de Jésus-Christ et des apôtres, et qu'il est ainsi obligatoire pour nous (§§ 1, 9, 16).

fondeurs que la sagesse divine y a cachées et qu'elle a révélées à ses apôtres?

» Au lieu de conclure témérairement que le sens attribué par saint-Paul ou par un évangéliste, à quelques passages de l'Ancien Testament, n'est pas le vrai, parce qu'il paraît moins simple et moins naturel qu'un autre qu'on croit être le littéral, on devrait au contraire tirer cette conséquence, que le sens qui s'offre d'abord à l'esprit et qui paraît conforme à la lettre, n'est ni le plus vrai, ni le plus important, puisque saint Paul en découvre un autre plus sublime, plus conforme aux desseins de Dieu, plus essentiel à l'Ecriture, plus certainement compris dans la révélation.

» Et, en effet, rien ne doit rendre un habile théologien plus circonspect et plus réservé, dans les endroits même qui paraissent n'être susceptibles que d'un sens historique et purement littéral, que de voir plusieurs endroits semblables, pleins de richesses et de mystères, lorsque saint Paul les explique par une lumière divine, quoiqu'ils parussent fort simples avant que cet apôtre en eût découvert les profondeurs.

» Qui de nous, par exemple, eût songé qu'il y eût autant de mystères dans le silence de Moïse sur la généalogie de Melchisédech, et sur la manière imprévue dont il l'introduit dans l'histoire d'Abraham et le fait ensuite disparaître, que saint Paul en a remarqué dans l'épître aux Hébreux? (VII) Mais rien n'était plus propre à servir de figure au Fils éternel du Père, qui n'a ni commencement ni fin, et dont on ne peut marquer ni ce qui le précède, ni ce qui le suit; dont le sacerdoce est unique, perpétuel, immuable, sans successeurs, indépendant de la loi de Moïse, supérieur au ministère de Lévi; qui bénit le fidèle Abraham, le dé-

positaire des promesses, et en qui toutes les nations doivent être bénies; qui est en même temps prêtre du Très-Haut et le roi de justice et de paix; qui ne règne que par son sacerdoce, et qui n'est prêtre que pour règner.

» Selon notre sagesse, c'était une faute contre l'histoire, d'avoir omis des circonstances qui paraissent essentielles; mais notre sagesse, comparée à celle de Dieu, n'est qu'une folie, et ses pensées sont plus éloignées des nôtres que le ciel ne l'est de la terre.

» Sans le secours de saint Paul, qui se fût imaginé sur ce peu de paroles que l'Exode dit de Moïse (II, 11. Actes VII, 23) : « Lorsqu'il fut devenu grand, il sortit pour aller voir ses frères », qu'il avait quitté le palais du roi d'Egypte et renoncé à la qualité de son fils et de son héritier, pour avoir part aux opprobres de Jésus-Christ, [1] plus précieux à son égard que tous les trésors de l'Egypte? (Hébr. XI, 24)

» Qui aurait découvert dans la disposition du tabernacle, dans la défense d'y entrer, excepté une seule fois l'année, dans le commandement exprès d'y porter le sang d'une hostie immolée pour tous les péchés anciens du peuple; qui de nous, dis-je, y aurait découvert ce que l'Esprit de Dieu en a manifesté à saint Paul?

» Nous nous serions contentés de la raison que l'histoire (Ex. XXXIV, 29, 35) nous rend du voile que Moïse mettait sur son visage en parlant aux Juifs, pour tempérer l'éclat qu'y laissaient les entretiens familiers qu'il avait avec Dieu, et qu'il ôtait en parlant au Seigneur, si saint Paul ne nous en avait appris une autre infiniment

[1] Le texte dit : *les opprobres*, non de Jésus-Christ, mais *de Christ*, de tous ceux qui sont membres de l'Eglise. V. le dernier paragraphe de ce chapitre, et Olshausen p. 87, note.

plus sublime et plus prophétique. Cet apôtre nous montre dans l'épître aux Corinthiens (2 Cor. III), que ce voile était une image de l'aveuglement des Juifs, qui refusaient opiniâtrement de reconnaître le Messie et ses mystères dans la lecture de l'Ancien Testament, et sur le cœur desquels ce voile devait toujours demeurer, jusqu'à ce qu'ils se tournassent vers Jésus-Christ, par qui seul il peut être levé. (1)

» Il faut avoir ses yeux pour discerner ce que l'histoire nous cache sous sa surface, et ce n'est pas à des hommes environnés de ténèbres à décider ce que l'Esprit de Dieu a renfermé dans ses Ecritures, et à opposer à son apôtre, élevé jusqu'au troisième ciel, des raisonnemens humains comme plus sûrs et plus justes que sa révélation.

» Mais, si cela est, dira-t-on, le sens littéral doit être compté pour rien; tous les sens où l'on croira voir Jésus-Christ doivent être reçus, quoiqu'ils paraissent souvent forcés et étrangers au sujet; il faudra écouter avec respect des conjectures froides, mal concertées, composées de lambeaux historiques en partie, et en partie mystiques; et, par là, on sera conduit à ne plus rien entendre dans les saintes Ecritures, parce que, sous prétexte d'y chercher Jésus-Christ, il sera permis à tout le monde d'y débiter ses pensées comme des révélations, et que la liberté étant égale, les uns détruiront ce que les autres auront établi, et ramèneront ainsi l'incertitude et l'ignorance. (2)

(1) Peut-être y a-t-il dans ce passage de saint Paul, plutôt simple allusion qu'explication.

(2) Voyez Olshausen posant cette seconde objection et y répondant, § 10.

» Ce sont là des conséquences fausses et injustement tirées d'un principe qui ne peut être contredit sans impiété. Il y a une grande différence entre cette vérité essentielle à la religion : Jésus-Christ est la fin de la loi et l'unique objet des prophètes; et cette conséquence : donc tout le monde a reçu la lumière nécessaire pour le découvrir dans tous les endroits de l'Ecriture où il est parlé de lui. (1) On conclut mal des deux côtés, ou en assurant que si Jésus-Christ est prédit partout, on doit le voir partout; ou que si on ne le découvre qu'en certains endroits, il n'est aussi prédit et figuré que dans les lieux où l'on le découvre.

» C'est l'occupation la plus douce et la plus sublime d'un théologien, (2) que de chercher Jésus-Christ dans les livres saints; mais il ne lui est pas permis de donner ses conjectures comme des vérités certaines, à moins qu'il n'en apporte de solides preuves. Il doit toujours commencer par établir le sens littéral, en donner une explication suivie, éclaircir les difficultés qui l'embarrassent, et ne passer à un autre plus spirituel et plus élevé, qu'après lui avoir préparé dans le premier le fondement qui doit le soutenir. (3)

» J'appelle le premier sens immédiat, et le second prophétique. L'un et l'autre, s'ils sont vrais et conformes à la pensée des écrivains canoniques, sont fondés dans la lettre; et le second est presque toujours plus littéral que le premier, parce que c'est celui que le

(1) Voyez, quant aux qualités requises chez l'interprète allégoriste, Olshausen, § 15.

(2) Voyez Olshausen, p. 98 et suiv.

(3) Cette règle est la même que celle d'Olshausen, § 10; voyez aussi p. 77, 78.

prophète a eu principalement en vue, et par rapport auquel il a mesuré et concerté toutes ses expressions, afin qu'elles y conduisissent, en paraissant le cacher. ([1])

» Le sens immédiat est celui qui s'offre le premier. Il sert de voile au second, et il y prépare.

» Le second n'est pas contraire au premier; il le suppose, mais il l'ennoblit. Les objets de l'un et de l'autre sont différens, mais avec de grands rapports. Les expressions de l'Ecriture conviennent à tous les deux, mais beaucoup plus au second.

» Dans les livres historiques de l'Ecriture, comme la Genèse, l'Exode, et les autres de même genre, le sens immédiat est celui de l'histoire même, dont il faut expliquer le fond, les circonstances, les motifs, et ménager avec soin tout ce qui peut conduire à un sens plus élevé; mais sans en prévenir le temps, et sans le découvrir avant que le premier ait toute sa perfection.

» Dans les livres prophétiques, comme Isaïe, Job, les Psaumes, et les autres semblables, c'est la prophétie temporelle qui est le sens immédiat; et c'est une prophétie plus élevée, plus importante, plus liée avec le salut des hommes, qui est le second sens. Il faut commencer par la prophétie temporelle, en lever toutes les difficultés, dissiper les obscurités du texte, marquer les événemens prédits, leur temps, leur accomplissement, et observer avec soin tous les vestiges

([1]) Disons plutôt que le prophète voyait sur le premier plan le sens littéral; sur le second, le sens profond qui, en soi, est sans doute le plus important, mais qui n'était pas celui que le prophète voyait le plus distinctement. Partout Duguet néglige trop le sens immédiat, et partout il exagère la clarté de vues des prophètes.

d'une autre prophétie plus spirituelle et plus digne de l'attention des hommes, qui sont mêlés avec la première. On réunit tous ces vestiges, après avoir expliqué le premier sens; et l'on fait voir que le prophète a voulu dire quelque chose de plus grand que ce qui paraît d'abord, parce qu'il y a mêlé certains traits qui ne se peuvent rapporter à la prédiction temporelle, et qui ont une liaison secrète avec un événement d'un ordre supérieur.

» Lorsqu'un interprète a de l'exactitude, il ne fait point un mélange du sens immédiat et du sens prophétique. (1) Il ne compose point une seule interprétation de parties de différens genres; et il ne passe point de la lettre à l'esprit, sans avoir donné à la lettre un sens continu et suivi; comme il ne revient point du sens prophétique ou spirituel au littéral, par l'impuissance de le continuer sans ce retour. Il n'y a rien qui soit plus capable de faire perdre à l'Ecriture sainte la majesté qu'elle doit conserver partout, que cette bigarrure de sens imparfaits et mutilés, qui sont unis arbitrairement malgré leur différence, et qui ressemblent à des habits

(1) Duguet méconnaît ici le lien intime qui existe entre le type et l'antitype, l'union mystique entre le prophète ou le psalmiste et Jésus-Christ; et il est d'ailleurs en contradiction avec ce qu'il expose ailleurs (V. sa 12e règle). Le sens immédiat paraît souvent être simple et unique et s'explique pleinement du fait contemporain, tout en contenant néanmoins des allusions continuelles au fait spirituel; et quand il ne peut plus s'entendre dans sa plénitude que par le sens prophétique, il se rapporte cependant encore au fait temporel. C'est ainsi que le germe contient la fleur, et qu'en parlant de l'un on parle naturellement de l'autre. Il n'y a donc ni arbitraire, ni bigarrure dans l'union des deux sens qui sont à la fois différens et identiques.

composés de pièces de différentes couleurs, plus capables de déshonorer ceux qui les portent que de les couvrir avec décence.

» Je sais que le travail est grand, quand on veut ne point suppléer à ce qui manque à l'un des sens par ce qu'on emprunte de l'autre, et qu'on trouve dans l'un et l'autre des obscurités presque impénétrables, quand on en veut séparer l'éclaircissement. Mais l'interprétation de l'Ecriture est une étude très sérieuse. Elle demande de grandes qualités naturelles, du savoir, de la méditation, de la piété, et avec de tels moyens, on ne laisse pas de succomber presque toujours à son travail.

» Comme la difficulté est grande, plusieurs interprètes éludent celle du sens littéral par l'allégorie; et quelques autres réduisent l'Ecriture à la simple histoire et aux seules prophéties temporelles, pour ne point interrompre l'explication qu'ils en donnent, par une autre dont ils ne voient point la suite et qui ne brille que comme un éclair au milieu de la nuit, sans qu'on puisse apercevoir ses liaisons, ni avec ce qui suit, ni avec ce qui précède. (1)

» Les premiers interprètes instruisent peu, et ils accoutument les lecteurs à se contenter de leurs propres pensées, en n'approfondissant jamais rien, et à substituer à l'Ecriture sainte des réflexions purement humaines.

» Les autres interprètes sont plus estimés, parce qu'ils ont plus de connaissance des langues, des anciens usages, de l'histoire, des choses dont la curiosité est plus touchée que la vertu. Mais ils deviennent très dangereux à l'égard de ceux qui les lisent sans pré-

(1) Olshausen distingue aussi deux classes d'interprètes, p. 4.

caution, et sans être bien instruits de tout ce qui est essentiel à la religion et à la piété. Ils leur apprennent à n'estimer qu'un texte littéral, qui ne contribue en rien au salut. Ils leur cachent Jésus-Christ dans tous les lieux où il serait impossible de ne point le voir sans l'affectation qu'ils ont d'y répandre des ténèbres. Ils affaiblissent l'une après l'autre toutes les prophéties qui le regardent, en leur donnant un autre objet. Ils inspirent insensiblement du mépris pour le sens que les saints pères ont donné, et (ce qui est d'une plus grande conséquence) pour les applications que les apôtres même ont faites de certaines prophéties à Jésus-Christ. Ils avertissent froidement, après leur avoir donné un sens tout contraire, qu'elles peuvent en avoir un autre, qu'ils appellent mystique ou secret, mais qu'ils n'expliquent jamais; et après s'être mis à couvert par cette légère précaution contre le juste reproche qu'on leur pourrait faire, de n'être ni de fidèles interprètes de l'Ecriture, ni de zélés disciples de Jésus-Christ, ils continuent d'ôter à des lecteurs peu précautionnés le reste de respect qu'ils avaient pour Jésus-Christ, et pour les prophètes qui l'ont annoncé.

» Voici, par exemple, comment Grotius explique ces paroles du neuvième chapitre d'Isaïe : « Car un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il portera sa principauté sur son épaule, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix (qu'il établira) n'aura point de fin. Il s'asseiera sur le trône de David, et il possèdera son royaume.... depuis ce temps, jusqu'à jamais.»

» *Il portera sa principauté sur ses épaules.* Cela signifie, selon cet interprète, qu'Ezéchias naîtra dans la

pourpre, c'est-à-dire que son père sera roi : avantage certainement très frivole, commun à tous les rois de Juda, et dont l'impie Achaz n'avait point été privé.

» *Et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort*. Cela signifie qu'Ezéchias aura de grandes vertus ; que dans toutes ses affaires il aura soin de consulter Dieu : *Consultator Dei fortis*.

» *Le Père du siècle futur*. Il faut ôter, dit l'interprète, ce mot *futur*, qui n'est point dans l'original ; et ce qui reste, signifie qu'il aura une nombreuse postérité, et qui subsistera long-temps : *Qui multos post se relicturus sit posteros, et in longum tempus*. Mais nous ne connaissons point d'autre fils d'Ezéchias, que Manassé. Il était sans enfans lorsqu'il fut malade à la mort, c'est-à-dire, après la seizième année de son règne ; et Manassé n'avait que douze ans lorsqu'il lui succéda. Il y a d'ailleurs une infinité de familles juives qui durent depuis long-temps ; et un tel privilége est peu de chose. Mais *abi ad*, en hébreu, n'a jamais signifié que père d'une éternelle durée ou de l'éternité.

» *Le prince de la paix*. La glose de ces mots se réduit à ceci : prince pacifique, et qui vivra en paix. Quand son règne aurait été aussi long et aussi tranquille que celui de Salomon, on n'aurait pu lui donner un aussi auguste titre. Mais l'Ecriture nous apprend qu'il fut réduit à une misère incroyable par la guerre qu'il eut avec les Assyriens et les Philistins.

» *Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix (qu'il établira) n'aura point de fin*. Il règnera vingt-neuf ans, voilà le sens de ces expressions magnifiques. Encore s'il avait régné cinquante-deux ans comme Ozias, ou du moins quarante comme David et Salomon.

» *Il s'asseiera sur le trône de David, et il possèdera son royaume.... depuis ce temps jusqu'à jamais*. Qu'attendez-vous que cela signifie ? *Ab initio ad finem vitæ*, depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie. Il sera roi jusqu'à la mort. Mais quand il n'eût régné qu'un mois, et qu'il fût mort dans la pourpre, n'en aurait-on pas pu dire autant?

» Il est bon de voir dans l'endroit le plus célèbre de l'Ecriture, comment des hommes téméraires l'avilissent et la réduisent à rien. On croit, parce qu'ils supposent un autre sens qu'ils n'expliquent pas, qu'ils conviennent dans le fond avec les autres fidèles, et l'on reçoit ainsi sans précaution une interprétation qui passe pour naturelle et pour conforme à l'histoire, et qui fait regarder l'autre qui a rapport à Jésus-Christ, comme suggérée par une pieuse envie de le trouver partout, mais qui, dans le fond, n'est point nécessaire à l'intelligence du texte.

» Il y a des prophéties où Jésus-Christ est si clairement marqué, et par des traits qui le rendent si reconnaissable, qu'elles ne sont susceptibles que d'un seul sens, l'immédiat et le prophétique étant réunis. (1) Tel est le psaume 21, et le 53e chapitre d'Isaïe. L'on chercherait en vain une autre explication ; la lettre même la combat et l'exclut, et l'on imiterait l'aveuglement des Juifs, si l'on s'efforçait de la soutenir contre la lumière même du texte.

» Au contraire, il y a des endroits de l'histoire sainte et quelques prophéties, qui regardent ou le peuple juif ou les autres nations, qu'il serait très difficile d'expliquer d'une autre manière que celle qui est simple et

(1) V. plus bas *Règle quatrième*, p. 140.

littérale. On ferait d'inutiles efforts pour y trouver Jésus-Christ directement, et sous quelque image qui lui ressemblât. Quoique toute l'Ecriture n'ait que lui en vue, elle ne le signifie pas néanmoins dans toutes ses parties : comme une parabole se rapporte toute à un principal dessein et à un principal objet, sans qu'il soit nécessaire que toutes les circonstances de la parabole y aient un rapport immédiat. Quelques-unes servent seulement à la vraisemblance, à la liaison de ses différentes parties, à l'ornement. Qui voudrait les réduire toutes à un même but immédiatement, ne connaîtrait pas leur usage, et leur ferait violence. Elles s'y rapportent toutes, mais inégalement et par degrés. Quelques-unes le signifient, et les autres sont nécessaires à celles qui le signifient. Tout n'est pas harmonieux dans un luth, mais tout y est nécessaire à l'harmonie. Les cordes ne rendraient point de son si elles n'étaient tendues, mais ce qui sert à les tendre n'a point de son. Il en est ainsi de l'Ecriture, selon la pensée de saint Augustin. Tout le corps retentit du nom et des mystères de Jésus-Christ, mais chaque partie n'est pas retentissante. L'histoire, qui est remplie de ses figures, a besoin de liaisons naturelles pour soutenir tout ce qui le figure et le promet. La chronologie, les successions des princes, les batailles, les victoires, les événemens purement temporels, sont nécessaires pour unir en un seul tout, et pour mettre en évidence les différentes parties qui annoncent et qui prédisent Jésus-Christ. Mais ce qui est muet par sa nature, devient retentissant par son union avec ce qui l'est. Il ne faut point attendre du son de chaque partie; mais il n'y en a point qui n'y contribue.

» Il faut appliquer aux prophéties ce que je viens de dire de l'histoire. Il y en a qui prédisent Jésus-Christ les unes plus clairement, et les autres avec plus d'obscurité. Il y en a d'autres qui ne servent que de soutien et d'appui aux premières. Elles sont mêlées à dessein avec celles-ci, pour les autoriser et pour leur servir de preuves. Elles ne promettent pas Jésus-Christ, mais elles sont cautions de la vérité de celles qui le promettent.

» Isaïe, pour être cru dans tout ce qu'il dit du Sauveur, prédit beaucoup de choses qui doivent arriver dans peu d'années. Il prépare ainsi à la foi des mystères éloignés, par l'accomplissement des prédictions plus prochaines; et il ne marque en détail ce que Dieu lui révèle sur les Moabites, les Iduméens, les Egyptiens et les autres peuples, que pour convaincre les incrédules, que ce que Dieu lui découvre dans un avenir plus reculé n'est pas moins certain, et pour affermir l'espérance de ceux qui attendent la rédemption d'Israël. Il n'est donc pas nécessaire de chercher Jésus-Christ dans toutes les prophéties où l'on ne peut le découvrir; mais il est très important de ne les pas séparer de celles où il est prédit, parce qu'elles ne sont employées que pour les soutenir, et que, sans Jésus-Christ, elles n'auraient eu aucune place dans l'Ecriture, qui ne regarde que lui. (1)

(1) Les prophéties contre les peuples païens ont un rapport direct ou à Christ ou à l'Eglise, dont ils sont les ennemis. Le jour suppose la nuit, et rien ne se dit des ténèbres qui n'ait trait par opposition à la lumière. Le livre d'Esaïe est très remarquable par la combinaison des prédictions relatives au peuple élu, avec celles qui regardent tous les autres peuples.

» Lorsque je dis que dans l'histoire sainte il y a des endroits où Jésus-Christ n'est pas marqué, et que dans certaines prophéties on aurait beaucoup de peine à le découvrir, je ne prétends rien spécifier en particulier; et j'aurais tort si je le faisais. Car la lumière que Dieu donne à ses serviteurs peut leur révéler Jésus-Christ dans des endroits où mes ténèbres me le cachent; et un témoin qui dépose qu'il n'a rien vu, ne mérite point d'être comparé à un autre qui rend témoignage de ce qu'il voit.

» Il est même très important d'observer que dans les prophéties qui paraissent avoir un autre objet que Jésus-Christ, parce qu'elles prédisent des événemens purement temporels, il y a souvent quelques traits qui ont rapport à Jésus-Christ. On en remarque de tels dans presque toutes les prophéties d'Isaïe (XVIII, XIX, XXIII), et il est rare qu'il en finisse aucune sans tourner les yeux vers celui qui est son principal objet et la fin de tout ce qu'il écrit. Mais alors il ne faut point essayer d'expliquer de Jésus-Christ la prophétie entière. Elle n'est liée immédiatement à lui que par un seul point et par un retour subit, et il suffit de le remarquer.

» Dans les figures même qui conviennent à Jésus-Christ, il ne faut pas exiger une ressemblance trop parfaite, ni vouloir ou trop presser chaque circonstance, pour y trouver quelque rapport particulier, ou chercher dans une même histoire tous les traits d'un mystère. Ce serait ignorer la différence qu'il y a entre la figure et la vérité, entre l'ombre et le corps, et ne pas se souvenir que Jésus-Christ, même dans chacun de ses mystères, est trop grand pour être représenté tout entier par un seul tableau.

» Ainsi, il ne convenait pas à aucune des figures de Jésus-Christ de mourir réellement et de ressusciter ensuite pour ne plus mourir. Ce privilége était réservé à lui seul, comme devant avoir la primauté en toutes choses. « Jésus-Christ, dit l'apôtre, est ressuscité d'entre les morts, et il est devenu les prémices de ceux qui dorment; il est le premier-né d'entre les morts, afin qu'il soit le premier en tout » (1 Cor. xv, 20, 23; Col. i, 18).

» C'est pourquoi Isaac, prêt d'être immolé, est sauvé avant l'immolation. Joseph est jeté dans une citerne, afin qu'il y meure; mais il en est tiré avant la mort. Sa tunique ensanglantée le représente comme égorgé, mais elle est teinte d'un sang étranger. Jonas paraît enseveli dans le ventre d'une baleine, mais sans y mourir; et il en sort comme d'un tombeau, mais sans avoir perdu la vie. C'est assez pour des figures et des mystères. Ce serait rendre la vérité équivoque, et non la prédire, que d'avoir avec elle une ressemblance trop exacte.

» On ne saurait croire combien il est nécessaire d'être sage avec mesure, en expliquant les livres saints, et de n'aller point au delà de certaines bornes que Dieu a données à notre intelligence. Il vaudrait mieux avouer qu'on n'entend pas quelques endroits, que de couvrir son ignorance par des sens peu naturels et peu raisonnables. Il y aurait plus de mérite à dire qu'on ne sait pas comment certaines parties se lient et s'unissent, que de leur faire violence, sous prétexte de les concilier. On ferait recevoir avec plus de respect les explications qui ont rapport à Jésus-Christ, si l'on ne les rendait pas douteuses par beaucoup d'autres, où tout est forcé et contraint, et où rien ne paraît moins vraisemblable, que ce que l'on donne pour vrai.

» Mais comment discerner les endroits où il est permis d'aller au delà de la lettre pour y découvrir Jésus-Christ? Par quelles règles peut-on connaître si la surface le cache, ou si elle est sans mystère et sans profondeur? Sur quels principes peut-on juger de la solidité des conjectures ou des interprétations spirituelles, pour ne point admettre celles qui sont sans fondement, et pour respecter celles qui en ont un légitime?

» Rien n'est plus raisonnable que ces questions; mais il y en a beaucoup de ce genre, qu'il est très difficile de résoudre. J'essaierai de le faire, et je m'estimerai très heureux si les réflexions que j'ai faites sur cette matière, peuvent être de quelque usage. Je prie seulement d'observer que lorsque je parle de Jésus-Christ, je comprends tout ce qu'il est, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il a promis, tout ce qu'il a enseigné; et que je ne le sépare point de son Eglise. C'est selon cette idée qu'il est l'unique objet des Ecritures; et il faudra toujours la supposer, quand il sera question de le trouver dans l'histoire sainte, ou dans les prophéties. » (1)

Duguet pose douze règles d'interprétation, que nous allons passer en revue.

« PREMIÈRE RÈGLE. Il faut voir Jésus-Christ partout où les apôtres l'ont vu. » Duguet n'en dit que peu de mots.

» DEUXIÈME RÈGLE. Une seconde règle est d'apercevoir Jésus-Christ dans les Ecritures, lorsque certains caractères, qui ne peuvent convenir qu'à lui, le désignent

(1) V. Olshausen p. 86, note

et le montrent. Sans cela il faudrait rabaisser ses augustes qualités, pour les attribuer à un autre, et faire violence au texte pour lui donner un autre objet.

» Les Juifs devaient être les dépositaires des Ecritures; mais le plus grand nombre d'entre eux était indigne d'en avoir l'intelligence. Ils devaient les conserver sans les entendre, et les transmettre aux enfans, à qui les mystères, cachés aux esclaves, doivent être un jour révélés.

» Le commandement que Dieu fit un jour à Isaïe, de parler aux Juifs d'une manière obscure et capable de les aveugler, de sceller le livre, d'en réserver l'intelligence pour des disciples futurs (VIII, 16), nous apprend que Jésus-Christ n'est point sans quelques voiles dans l'Ancien Testament. Le Juif s'arrête au dehors, et il est trompé. Le fidèle tire le rideau, et il est instruit. Plus on ressemble au Juif, moins on est clairvoyant; plus on a l'esprit de Jésus-Christ, plus on est éclairé. Mais le Juif est inexcusable de ce qu'il ajoute de nouvelles ténèbres à celles que sa foi devait dissiper, et le fidèle est récompensé du respect qu'il a pour Jésus-Christ, dans les endroits où il est moins caché, par l'intelligence de ceux où il est moins visible.

» On ne doit pas espérer de le trouver dans l'Ancien Testament sans quelques voiles; mais il y en a de si clairs et de si transparens, qu'on est plus frappé de ce qui brille au dessous, que de ce qui le couvre. Il y en a d'autres plus serrés et plus épais, qui cachent bien ce qu'ils couvrent, mais qui sont trop courts, et qui laissent paraître de certains traits qui manifestent Jésus-Christ, quoique souvent tout le reste puisse convenir à un autre. »

Duguet cite pour exemples : le Ps. XVIII ; Esaïe LXIII, où plusieurs ne voient que les victoires de Judas Machabée sur les Iduméens ; IX, 5-7 ; XI, 1.

—

« TROISIÈME RÈGLE. Lorsque les expressions de l'Ecriture sont trop fortes, trop générales, trop augustes, et qu'elles sont exagérées par rapport au sujet qu'elles paraissent regarder, c'est une règle sûre, qu'il y en a un autre, que le saint Esprit a eu en vue, à qui toutes ces expressions conviennent exactement, et par rapport auquel elles sont plutôt trop faibles qu'exagérées. Car la parole de Dieu est celle de la vérité ; c'est un or purifié jusqu'à sept fois. On ne peut y trouver rien de défectueux, ni de superflu. Elle est la règle des discours les plus exacts et les plus précis, et dès qu'on y croit voir de l'excès, c'est une marque qu'on ne l'entend point et qu'on lui substitue un objet étranger. Il est indigne de supposer que l'Ecriture ait besoin de l'indulgence des lecteurs, et qu'elle attende de leur équité, qu'ils veuillent bien l'expliquer favorablement, et prendre ses expressions en bonne part. C'est une espèce d'irréligion, de soupçonner l'Esprit de vérité d'aller ordinairement au delà du vrai, de lui imputer un langage excessif et outré, et de trouver celui des hommes communément plus modéré et plus sage.

» L'usage de cette règle est d'une très grande étendue. Elle est la clef de plusieurs passages, dont les esprits superficiels sont blessés, parce qu'ils n'en connaissent pas le véritable sens. Elle conserve à l'Ecriture le respect qui lui est dû. Elle découvre, non par de simples conjectures, mais par une démonstration sensible, l'Evangile et les véritables biens cachés sous des

promesses qui ne sont vraies qu'en un sens spirituel, qui, dès lors, est l'unique, puisqu'il est le seul qui soit exactement conforme aux expressions de l'Ecriture. »

Les exemples cités sont : Esaïe, XLI, 18. XLIII, 19. Ces passages dépeignent, sous des traits magnifiques, le retour de la captivité et l'état de prospérité et de sainteté des Hébreux qui seront revenus à Jérusalem ; mais Esdras, Néhémie, Aggée nous font de ces Juifs un tableau tel, que nous n'y retrouvons aucun des traits de la prophétie, qui se rapporte donc à une délivrance spirituelle infiniment plus merveilleuse et salutaire. Ici, Duguet méconnaît le premier accomplissement temporel et partiel de la prophétie lors du retour de Babylone, un second accomplissement parfait dans le sens spirituel par la venue de Jésus-Christ, et la possibilité d'un troisième accomplissement à la fois temporel et spirituel par le rétablissement des Juifs dans leur patrie à l'époque du millénium.

Autres exemples : Ps. VIII, 7.—Ps. XVI, 10, et ici encore Duguet ne saisit pas le rapport immédiat du passage à David (Olshausen, p. 87) — et les prophéties relatives à la durée éternelle de Jérusalem. Jérusalem signifie ici la capitale de la Judée depuis David, l'Eglise chrétienne, la Jérusalem du millénium, et les bienheureux dans l'éternité; mais Duguet qui ne saisit que d'une manière très superficielle le rapport de la figure à l'objet figuré, ne donne à ces prédictions qu'un sens spirituel.

« QUATRIÈME RÈGLE. Il y a des endroits dont le sens prophétique est seul l'immédiat et le littéral. »

Comme Duguet veut que le sens immédiat soit perpétuel et suivi, et qu'aucun obstacle ne l'interrompe,

il n'entend que de Jésus-Christ et de son Eglise le Ps. LXV, et le Cantique des Cantiques, et de Jésus-Christ seul le Ps. XXII.

Olshausen (p. 86, note) n'admet aucune prophétie qui se rapporte uniquement à Jésus-Christ qui est inséparable de son Eglise; mais il ne nie pas qu'il n'y en ait qui ont tout particulièrement trait à Jésus-Christ. C'est dans ce dernier sens que Tholuck admet des prophéties messianiques directes : 2 Sam. VII, 14. Ps. II, CX. Jérémie XXXI (Hebr. VIII, X). Aggée II (Hebr. XII). et peut-être Ps. LXV.

« CINQUIÈME RÈGLE. Les promesses qui n'ont pour objet qu'une félicité temporelle, ne doivent être regardées que comme des images des biens spirituels.

» L'Ecriture n'est point opposée à elle-même. Elle ne loue point en un lieu ce qu'elle méprise dans un autre. Elle ne regarde pas, comme une félicité digne des justes, ce qu'elle avoue en plusieurs endroits leur être refusé, au lieu qu'il est très souvent accordé aux injustes. Elle ne flatte aucune passion. Elle veut les guérir toutes. Elle est toujours ennemie de l'avarice, de l'ambition, de la vengeance, de la mollesse et du luxe. On doit donc être persuadé que toutes les promesses qui n'ont pour objet qu'une félicité temporelle; que toutes les expressions capables d'inspirer l'amour de l'argent ou des délices; que tous les récits circonstanciés d'une magnificence purement humaine, ne sont dans l'Ecriture que comme des images de biens plus solides et plus réels, que comme des figures du règne spirituel de Jésus-Christ et de la gloire future des justes, et que c'est devenir Juif que de condamner les sens

plus sublimes et plus élevés, que des hommes éclairés donnent à des choses qui seraient inutiles et même dangereuses, si l'on s'arrêtait à la surface.

» D'ailleurs, comme ces promesses sont générales, elles doivent s'accomplir dans tous les temps et par rapport à tous les justes. Il faudra donc que tous ceux qui ont de la vertu ne manquent jamais d'aucun bien nécessaire à la vie; qu'ils ne souffrent jamais ni la faim ni la soif; qu'ils soient dans l'abondance et dans la gloire, et que tôt ou tard ils soient supérieurs à tous leurs ennemis. Que deviendront alors tant de justes de l'ancienne loi, dont il est parlé dans l'épître aux Hébreux, qui ont manqué de tout, et qui ont été éprouvés par toutes sortes de maux? Que deviendront tant de martyrs, que la faim ou la misère ont fait mourir dans les prisons ou dans les mines, pendant que leurs persécuteurs jouissaient d'une vie douce et tranquille? Et que répondrons-nous à saint Paul, qui parle ainsi en son nom et en celui des Apôtres : « Jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitemens; nous n'avons point de demeure stable; nous sommes devenus comme les ordures du monde. »

« Plus nous prendrons de telles promesses à la lettre, plus nous serons scandalisés de les voir presque toujours sans effet à l'égard des plus grands serviteurs de Dieu, presque toujours accomplies dans les plus impies, et directement opposées à la doctrine de l'Evangile. »

Après avoir cité pour exemple les Psaumes CXXVII et CXXVIII, il continue :

« Qu'on laisse subsister une telle interprétation, le respect pour l'Ecriture, et pour les Psaumes en particulier, qui sont la prière de l'Eglise, s'affaiblit nécessairement et dégénère enfin en un secret dégoût.

» Plus les personnes qui les lisent ont de détachement des biens temporels, moins elles sont touchées de promesses et de bénédictions qui les intéressent peu, ou qu'elles regardent même comme des tentations à leur faiblesse. Plus elles estiment la virginité, la continence, la pauvreté, moins elles sont édifiées des louanges que le prophète semble donner à un état moins parfait.

» Il faut qu'elles fassent effort pour s'élever au dessus de ses expressions, et des sentimens dont elles donnent l'idée. Et elles abandonnent enfin une lecture qui leur paraît moins propre à nourrir leur piété que certains livres spirituels, mêlés souvent de beaucoup d'erreurs, et toujours très différens des divines Ecritures, dont toutes les paroles sont inspirées.

» Ceux qui n'ont pas la liberté de se dispenser d'une telle lecture, ni de faire choix des Psaumes qui les édifient le plus, allégorisent comme ils peuvent certains endroits, et se rendent peu attentifs aux autres. Mais la plupart demeurent persuadés que le sens qui paraît littéral est celui du prophète, quoiqu'il soit visiblement faux en plusieurs occasions. Et malgré eux il s'établit un préjugé dans leur esprit contre l'exacte vérité des Ecritures, et contre la pleine confiance qu'on doit prendre aux promesses dont elles sont remplies.

» L'Ecriture elle-même nous conduit aux interprétations spirituelles, en mêlant à dessein des promesses d'une justice et d'une sainteté parfaites à celles qui paraissent ne favoriser que les sens. Car il est visible que la justice et la grâce peuvent être figurées par des biens temporels, mais qu'elles ne peuvent jamais être les figures des biens qui leur sont inférieurs. « Je vous donnerai de l'or au lieu d'airain, dit le Seigneur dans Isaïe (LX, 17), de l'argent au lieu de fer, de l'airain au lieu

de bois, et du fer au lieu de pierres. Je ferai que la paix règnera sur vous, et que la justice vous gouvernera. On n'entendra plus parler de violence dans votre territoire..., tout votre peuple sera un peuple de justes.»

» Ces endroits de l'Ecriture sont l'interprétation de tous les autres, où les biens futurs sont annoncés sous d'autres noms et sous d'autres images, parce qu'ils joignent ce qui est ailleurs divisé, et qu'ils comprennent en même temps les biens qui ne sont promis que comme figures, et les biens qui sont promis comme figurés, parce qu'ils sont les seuls véritables.

» Comme cette règle est d'une grande étendue, et que l'usage en est absolument nécessaire pour bien entendre la plupart des livres de l'Ecriture, et surtout les prophètes et les psaumes, il est à propos de la réduire à certains principes qui la fixent et qui en facilitent l'application.

» *Premier principe*. Le sens de l'Ecriture ne peut être faux, et il est certain qu'on ne l'entend pas, quand on lui fait dire ce qui n'est pas vrai.

» *Second principe*. La vérité des promesses est plus intéressante qu'aucune autre, et par conséquent c'est dans les promesses que la vérité des Ecritures est plus exacte.

» *Troisième principe*. Les promesses faites à la piété, non seulement comme des récompenses, mais comme lui devant servir de preuves et de témoignages, ne peuvent être trop rigoureusement entendues, parce que c'est sur elles que l'homme de bien se fonde, et que c'est par rapport à elles qu'il doit examiner si sa vertu est sincère.

» *Quatrième principe*. Les Ecritures ont toutes le même but et la même fin. On ne peut opposer les unes

aux autres, parce qu'elles sont inspirées par le même Esprit. Et c'est une preuve qu'on les entend mal, quand on les fait tomber en contradiction.

» *Cinquième principe*. Dans tous les temps, la véritable piété a été inséparable de l'amour de Dieu. Sa perfection a dépendu de la perfection de cet amour; et tout ce qui a été contraire à la pureté de cet amour, a été contraire à la pureté de la religion et de la vertu.

» *Sixième principe*. L'Ecriture, dans son tout, ne commande que la charité, et ne défend que la cupidité. Elle est donc incapable de substituer l'objet de la cupidité à celui de la charité, et beaucoup moins de donner le premier pour fin de l'autre.

» *Septième principe*. Ce n'est point sortir du sens littéral que de suivre le sens que le saint Esprit a eu en vue. Il n'y a même que ce sens qui soit littéral, si ce sens est unique.

» *Huitième principe*. Le sens littéral est unique, lorsqu'on ne peut conserver la vérité dans aucun autre.

» *Neuvième principe*. Ce n'est pas une règle sûre que de se contenter du sens qui frappe d'abord, surtout dans les prophètes, parce que les prophètes parlent avec obscurité et qu'ils en avertissent très souvent.

» *Dixième principe*. L'obscurité des prophètes est plus grande et plus affectée quand ils parlent des mystères de Jésus-Christ et de sa grâce, et des promesses des biens évangéliques, parce que c'était ceux que le corps du peuple juif désirait le moins, et dont il était par conséquent plus indigne.

» *Onzième principe*. Afin que le peuple juif s'attachât aux prophéties et principalement aux psaumes, qui étaient dans la bouche de tout le monde, il était nécessaire qu'il crût qu'il en était le sujet ordinaire, qu'il y

vît partout Jérusalem et le temple; et qu'il y trouvât partout des promesses conformes en apparence à ses désirs.

Douzième principe. Ce serait ne tenir aux Ecritures, que comme y tenait la Synagogue, si l'on n'y voyait que ce qu'elle y voyait. Plus elle se contentait de ce qui flattait les sens, moins on doit s'y arrêter. Autrement on se tromperait dans ce que les Ecritures ont de plus grand et de plus sérieux, comme elle s'y est trompée. »

Les principes particuliers qui expliquent la cinquième règle générale nous paraissent faux, soit en eux-mêmes, soit dans leur application.

1° Duguet nie la réalité du sens immédiat qu'il trouve en opposition avec ses vues dogmatiques. Il existe, sans doute, dans la Bible bien des expressions figurées; mais c'est par le contexte même qu'on doit être amené à chercher le sens spirituel, et non par des considérations générales.

2° Duguet est ici catholique et attache une valeur exagérée à la virginité et à la pauvreté.

3° Le Nouveau Testament qu'il veut opposer à l'Ancien, contient plusieurs promesses temporelles faites à la foi. (Math. v, 5; xix, 28, 29, etc.)

4° Duguet conclut de ce que les promesses temporelles n'ont pas eu jusqu'à présent leur entier accomplissement, qu'elles ne l'auront jamais.

5° L'Ecriture est pleine de contradictions, dans le sens qu'elle réunit les vérités extrêmes : liberté et grâce, individualité et solidarité, unité de Dieu et trinité, nécessité et inutilité du culte extérieur, — renoncement au monde et joies sur cette terre.

Distinguerons-nous le peuple hébreu et l'Eglise? Donnerons-nous au premier les bénédictions temporelles, à la seconde les souffrances? Il y a quelque chose de vrai dans ce point de vue; mais les croyans hébreux ont eu leurs martyrs, et les croyans chrétiens leurs *familles* heureuses dès ce monde.

Elevons-nous plus haut et remontons au Paradis. Adam avant sa chute était heureux par la totalité de son être. Quel sera le sort des ressuscités dans l'éternité? Ils seront de même heureux d'une félicité complète. Quel effet a produit à cet égard le péché? D'ôter à l'homme toutes ses joies. Jésus-Christ est venu détruire les œuvres de Satan : donc il rend à l'homme tous les genres de bonheur dont Satan l'avait dépouillé. Ainsi, quand la Bible parle de joies temporelles assurées au fidèle, elle proclame un rétablissement partiel de l'état normal, et ces bienfaits que reçoit le fidèle, sont toujours les signes ou les gages de bénédictions spirituelles, d'un rétablissement total. Il est vrai que, dans l'économie actuelle, Dieu envoie ces biens temporels aux méchans comme aux bons, et qu'il fait pleuvoir sur le champ de l'injuste comme sur celui du juste; il arrive même par une suite des perturbations qu'a introduites dans le monde le péché, et par un effet des dispensations providentielles de la sagesse éternelle, que l'impie prospère et le croyant est opprimé. Mais dans la règle, la joie appartient au juste, les pleurs à l'injuste; déjà maintenant la règle reçoit souvent son application, elle se réalisera plus complètement dans le millenium où tous les justes vivront à la fois dans la joie temporelle et spirituelle, et les prophéties qui se basent sur elle auront leur parfait accomplissement après le jugement, lorsque les justes entreront dans les cieux et que les injustes

iront dans les enfers. Ces prophéties sont donc un dernier retentissement d'Eden qui est bien loin derrière nous, et un premier accent du paradis céleste vers lequel nous marchons.

Le sujet est d'une grande importance en morale, en religion, en philosophie, en histoire; nous livrons nos réflexions à l'examen de nos lecteurs.

« Sixième règle. Lorsqu'il y a dans l'Ecriture des choses qui, par le simple récit, ne conviennent pas à notre faible raison, ou à l'idée que nous avons des personnes qui les ont faites, c'est une marque qu'elles cachent quelque mystère. »

Duguet cite Abraham expulsant Agar et Ismaël, le mariage d'Abraham avec Cethura (dont les enfans représentent les schismatiques et les hérétiques !), et Esaü vendant son droit d'aînesse.

Duguet part, sans se l'avouer, du principe que les patriarches étaient des saints parfaits, dans la vie desquels on ne peut soupçonner une seule faute ni même une faiblesse. Puis, loin de chercher à se rendre compte des mobiles, souvent difficiles à saisir, qui faisaient agir ces hommes des temps anciens, il recherche toutes les invraisemblances possibles, et applique ainsi à faux sa sixième règle, qui est vraie dans le sens que, si le caractère extraordinaire d'un fait biblique résiste à tous les essais de l'expliquer rationnellement, il peut y avoir là une indication que ce fait se rapporte dans l'intention de l'Esprit saint à un fait à venir. Mais surtout, comme nous l'avons dit, nous ne pouvons essayer de justifier les actions en apparence ou en réalité mauvaises de quelqu'un des patriarches, en lui supposant

le sentiment distinct qu'en agissant ainsi il figurait Jésus-Christ.

—

« SEPTIÈME RÈGLE. Il y a dans l'Ecriture des choses si surprenantes et si visiblement mystérieuses, qu'elles avertissent d'elles-mêmes de ne pas se contenter du simple sens historique. »

Duguet allégorise d'une manière très ingénieuse la vie de Jacob, type de Jésus-Christ.

—

« HUITIÈME RÈGLE. Il y a des histoires dont les circonstances ont un rapport si visible à Jésus-Christ, qu'on ne peut douter qu'elles ne le représentent. »

Exemples : Joseph ; la sortie des Israélites de l'Egypte, et leur séjour dans le désert.

—

« NEUVIÈME RÈGLE. La loi, le tabernacle, les sacrifices, le sacerdoce, les cérémonies judaïques, figuraient Jésus-Christ. »

—

« DIXIÈME RÈGLE. C'est un préjugé favorable pour l'application d'une histoire ou d'une prophétie à Jésus-Christ, lorsqu'elle est simple, naturelle, aisée, et que toutes les parties en sont liées et réunies en un seul point de vue. »

Exemple : l'arche de Noé, figure de l'Eglise.

—

« ONZIÈME RÈGLE. Les endroits de l'Ecriture où la circoncision, la loi, le temple, les sacrifices, les cérémonies, les priviléges d'être de la race d'Abraham, d'ha-

biter dans la terre promise et de demeurer à Jérusalem sont regardés comme inutiles ou insuffisans, découvrent certainement Jésus-Christ et la justice de l'Evangile. »

Exemples : Esaïe I, LXVI. Ps. LI, L.

Avant de passer à la douzième et dernière règle, essayons de résumer et classer celles que nous venons d'énumérer.

Nous écartons la cinquième, relative aux biens temporels, parce qu'elle attaque le sens littéral qui doit être scrupuleusement respecté dans tous les cas, et qu'elle est en contradiction avec l'ensemble des vérités bibliques.

Nous repoussons également la sixième qui conduirait à ne pas étudier profondément le texte, à fausser la loi morale pour justifier des actions que Dieu n'avait pas ordonnées et qui sont réellement mauvaises, et à retrouver des types de Jésus-Christ dans des faits immoraux et des types du Diable dans des hommes de bien. Ainsi saint Augustin voit dans Bathseba adultère l'Eglise, dans David adultère Jésus-Christ, et dans Urie, mari légitime de Bathseba, le Diable ; cet exemple prouve d'une manière éclatante de quelle importance il est de ne pas perdre de vue le lien intime qui doit exister entre le sens immédiat et le sens prophétique.

La première règle s'applique également aux types historiques, aux types de la loi et aux prophéties.

Règles relatives à la loi. La loi est dans son ensemble un type de l'Evangile : règle neuvième, comparée à Olshausen, p. 92 et suiv.

La loi n'étant que l'ombre et l'Evangile le corps, elle doit finir au jour où elle sera remplacée par l'Evangile ; elle doit être abolie en tant qu'elle sera réali-

sée et accomplie spirituellement, et tout ce qui proclame sa nullité ou son insuffisance, prédit par opposition l'Evangile. Règle onzième.

Règles relatives aux types historiques. Ces types sont la partie la plus obscure de la question et la moins étudiée. Les règles de Duguet sont insuffisantes. Il reconnaît le type : 1° Au caractère extraordinaire du fait primitif (règle septième avec ce qu'il y a de vrai dans la sixième) ; 2° à l'évidence de la ressemblance entre le type et l'antitype (règles huitième et dixième qui se confondent).

Règles relatives aux prophéties. 1° Il est des prophéties qui n'ont pas de sens immédiat (règle quatrième) ; 2° il est des prophéties (ainsi que des faits historiques et peut-être des lois) qui n'ont qu'un sens immédiat ; telles les prédictions qui sont faites contre les peuples païens et qui entrent dans des détails si circonstanciés qu'elles ne peuvent avoir trait en même temps à d'autres événemens. 3° Les prophéties qui ont à la fois un sens immédiat et un sens profond, s'accomplissent imparfaitement et temporellement en un premier fait, complètement et spirituellement en Jésus-Christ et son Eglise, et peut-être spirituellement et temporellement dans le millenium. Ici se rapportent les règles deuxième et troisième qui ne diffèrent pas d'une manière essentielle et que nous avons essayé de rétablir dans leur vrai sens. Mais, dans ce sens, elles se confondent avec la douzième règle dont nous copions le chapitre entier. Cette dernière règle répond très exactement aux principes d'Olshausen ; mais elle n'est pour Duguet qu'un des douze fondemens du sens spirituel, et loin qu'elle occupe à ses yeux la première place dans l'étude de la prophétie, il l'oublie ou la contredit plus d'une

fois. Elle paraît être le plus haut point de vue auquel il se soit élevé, et non celui dont il est parti. Il n'en sent pas non plus toute la portée : car s'il l'eût généralisée, il aurait reconnu les erreurs de détail dans lesquelles il est tombé, respecté partout le sens immédiat, maintenu la différence entre la connaissance des prophètes et celle des apôtres. Il était parvenu à peu de distance du sommet d'où la création apparaît au croyant dans son unité de lois et de phénomènes, et l'humanité en particulier dans son organisme ; une muraille l'en séparait, en ses mains était la clef d'or qui allait lui ouvrir la porte ; mais il ne l'a pas franchie, et ce n'est que de nos jours qu'on est enfin arrivé à ce point de vue de l'unité organique de toute la création.

« Douzième règle. Il y a certaines prédictions des prophètes qui, sous les mêmes termes, embrassent des événemens très différens et très éloignés les uns des autres.

» On peut encore ajouter une règle, qui sert comme les autres de fondement au sens spirituel. Elle consiste à observer certaines prédictions des prophètes qui, par les mêmes traits et les mêmes expressions, désignent des événemens très différens, et quelquefois même séparés par de longs intervalles de siècles, dont les uns sont l'image et le gage des autres ; et qui après avoir paru accomplies, sont rappelées dans les Ecritures et surtout dans l'Apocalypse comme nouvelles et comme regardant l'avenir. Car il est dès lors manifeste que le premier sens qu'on leur attribue n'est point le seul, puisqu'il est passé, et qu'elles en reçoivent encore un second, puisqu'il n'est pas encore accompli. Quelques-

unes de ces prophéties sont aisées à reconnaître ; et les autres sont plus légèrement marquées, mais elles n'échapperont pas à un esprit attentif. Il n'est point ici question ni du sens qu'elles ont dans l'Apocalypse ou dans les autres livres de l'Ecriture, ni de celui qu'elles ont dans les prophètes plus anciens d'où elles paraissent tirées, mais seulement de la précaution qu'on doit avoir en les expliquant, pour ne point exclure l'un des sens par l'autre, et pour conserver le spirituel qui est prophétique, aussi bien que le littéral.

» Les exemples de ces sortes de prophéties sont fréquens. Dans le psaume II, Dieu déclare à son Fils que tous ses ennemis ne seront en tout tems que de fragiles vases de terre, qui s'attaqueront à un sceptre de fer, et qu'il lui sera aussi facile de briser et de réduire en poudre, qu'il leur sera impossible d'en parer le coup et de se rétablir : « Vous les briserez avec une verge de » fer, et vous les romprez en pièces comme un vase » d'argile. »

» Jésus-Christ a fait sentir aux Juifs les premiers coups de sa verge de fer, en détruisant pour jamais leur sacerdoce et leur royauté, en brûlant leur temple et leur ville, en envoyant ses armées, dont les empereurs n'étaient que les lieutenans, pour exterminer des vignerons homicides qui avaient cru pouvoir se maintenir dans l'héritage usurpé, en tuant l'héritier.

» Les Césars, pendant trois siècles, ont pris les mesures les plus habilement concertées, ont dicté les arrêts les plus foudroyans, ont exercé les cruautés les plus barbares, pour combattre le règne de Jésus-Christ : et ils sont tous péris misérablement. Dans la dernière et la plus cruelle persécution, quatre princes ne s'occupèrent pendant dix ans qu'à éteindre le christia-

nisme. Ils convertirent tout l'empire romain en une sanglante boucherie. Ils tournèrent contre les serviteurs de Dieu et de son Christ les armes des légions romaines, destinées à défendre l'état. Et ils s'applaudissaient déjà d'une victoire parfaite sur des ennemis qui n'opposaient que la patience et la fuite.

» Mais dans le tems même qu'ils se flattaient d'avoir anéanti l'Evangile et d'avoir porté l'idolâtrie au comble de la puissance et de la gloire, Jésus-Christ brisa l'épée de ces fiers maîtres du monde. Il extermina en peu de mois ou d'années six empereurs et césars, avec toute leur postérité et tous leurs amis. Dioclétien, Maximien Hercule, Maximien Galère, Maximin Daza, Maxence, Licinius, disparurent tout d'un coup comme une poudre légère. Satan, qui s'était placé dans les astres pour s'y faire adorer, en fut précipité comme un éclair. Ses temples furent rasés, ses autels renversés, ses statues brisées ou fondues, et l'idolâtrie honteuse et tremblante fut bannie de l'univers qu'elle avait si long-temps souillé, et contrainte de cacher dans les antres ses superstitions ridicules et ses infamies.

» Ce n'était point encore assez pour faire une réparation pleine au sceptre de Jésus-Christ. Toute puissance qui avait eu le malheur de le combattre devait être exterminée. L'épée des empereurs, en trempant dans le sang des martyrs, avait contracté une tache, qui ne put être effacée par le bon usage que les successeurs en firent; et l'empire romain était flétri d'un anathème qui le condamnait lui-même à être brisé et détruit, parce que le sang des prophètes et des saints s'était trouvé en lui (Apoc. XVIII, 24). La voix de ce sang appella de toutes parts les nations barbares pour le venger. Les Goths, les Vandales, les Huns, les

Francs, les Lombards, accoururent à l'envi pour lui prêter leur ministère. Ils renversèrent l'empire romain jusques aux fondemens, et en effacèrent jusques aux traces.

» Mais après ce double accomplissement si éclatant et sur les Juifs et sur les Gentils, l'Apocalypse rappelle encore cette prophétie du Psaume, comme si elle n'avait point été accomplie, et nous apprenons que le dernier usage que Jésus-Christ fera de cette verge de fer contre les injustes, est réservé à la fin du monde. « Il sortait de sa bouche, est-il dit de Jésus-Christ, » une épée tranchante des deux côtés, pour frapper les » nations : car il les gouvernera avec une verge de fer; » et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur de la » colère du Dieu tout puissant » (Apoc. XIX, 15).

» Jésus-Christ associera à ce redoutable privilége tous ses fidèles serviteurs. « Quiconque, dit-il (Apoc. II, » 25, 27, 28), aura vaincu et aura persévéré jusqu'à » la fin dans les œuvres que j'ai commandées, je lui » donnerai puissance sur les nations. Il les gouvernera » avec un sceptre de fer; et elles seront brisées comme » des vases d'argile, selon que j'ai reçu moi-même ce » pouvoir de mon Père. »

» Dieu, en contractant l'alliance solennelle avec les enfans d'Israël au pied du mont Sinaï, réduit toutes les promesses qu'il leur fait à ces paroles : « Vous serez de » tous les peuples celui que je posséderai comme mon » propre bien, vous serez mon royaume et mes prêtres; » vous serez la nation sainte » (Ex. XIX, 5). Mais saint Pierre, sans avoir égard à ce traité fait avec le peuple juif, transporte tous ces droits et tous ces titres aux chrétiens, et n'y voit que les priviléges de l'alliance nouvelle. Car, opposant les chrétiens aux Juifs incré-

dules, à qui Jésus-Christ a été une occasion de scandale, il ajoute aussitôt : « Mais, quant à vous, vous » êtes la race choisie, l'ordre des prêtres rois, la nation » sainte » (1 Pierre II, 9). Saint Jean de même, dans l'Apocalypse (I, 6), envisage comme le principal fruit de la mort du Sauveur de nous avoir faits rois et prêtres de son Père. « Jésus-Christ, dit-il, nous a aimés et nous » a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits » rois et prêtres de Dieu son père. » Et il nous apprend en même tems, que ce ne sera qu'après la mort que les justes entreront en pleine possession de cette royauté et de ce sacerdoce. Car, après avoir parlé des âmes des martyrs qui ont été égorgés pour Jésus-Christ, il assure « que la seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux; » mais qu'ils seront prêtres de Dieu et de Jésus-Christ, » et qu'ils règneront avec lui » (Apoc. XX, 4, 6).

» Dieu promet encore aux Israélites dans le Lévitique (XXVI, 11, 12), comme une faveur particulière, qu'il établira au milieu d'eux sa demeure pour jamais, qu'il se promènera au milieu d'eux, qu'il sera leur Dieu et qu'ils seront son peuple.

» Et saint Paul déclare que ces paroles s'adressent aux chrétiens, et que c'est eux que Dieu a eus en vue dans cette promesse. « Vous êtes, dit-il aux fidèles de » Corinthe (2 Cor. VI, 16), le temple du Dieu vivant, » comme Dieu dit lui-même : J'établirai ma demeure en » eux et je m'y promènerai. Je serai leur Dieu et ils se» ront mon peuple. » Mais ce n'est qu'après que le monde est jugé et détruit, ce n'est qu'après qu'une nouvelle terre et de nouveaux cieux ont été substitués aux anciens, que cette promesse reçoit son véritable accomplissement. Ce n'est que lorsque la nouvelle Jérusalem descend du ciel toute brillante de gloire et parée comme

une épouse, que saint Jean entend une voix partie du trône, qui lui dit : « Voici le tabernacle de Dieu avec » les hommes ; et il demeurera avec eux, et ils seront » son peuple, et Dieu demeurant lui-même au milieu » d'eux, sera leur Dieu » (Ap. XXI, 3).

» L'apôtre, pour exhorter les chrétiens de son tems à se séparer de la corruption de ce monde, répète (2 Cor. VI, 17) les mêmes paroles que Dieu semblait n'avoir fait écrire dans Isaïe (LII, 11), que pour avertir les Juifs captifs à Babylone, de sortir de cette ville avant que Cyrus y vînt mettre le siége. Et nonobstant ces deux accomplissemens si différens et si éloignés l'un de l'autre, l'Esprit de Dieu dans l'Apocalypse (XVII, 4) y donne une nouvelle étendue et une plus grande force, en ordonnant aux justes qui ont le caractère de l'Agneau, de sortir de la grande Babylone, qui est le monde réprouvé, avant qu'elle soit condamnée et *précipitée*, afin de n'être pas punis comme complices de ses crimes.

» Il faudrait transcrire l'Apocalypse toute entière, si l'on en voulait rapporter tous les exemples de ce genre. Car elle est le précis de toutes les Ecritures, l'abrégé de tous les prophètes, le parfait accomplissement de toutes leurs prédictions. Elle est un tissu continuel de leurs expressions, un assemblage des images, des comparaisons, des figures qu'ils emploient. Elle est le dernier point de vue, où tous les traits répandus dans tous les autres écrivains sacrés viennent se réunir, et où presque tous les événemens déjà arrivés dans le cours des siècles, et rapportés dans l'histoire sainte, sont rappelés de nouveau, et servent à peindre, par une merveilleuse fécondité, les derniers événemens du monde, et à marquer le véritable accomplissement de toutes les Ecritures.

» C'est le jugement qu'en a porté l'illustre M. Bossuet, évêque de Meaux, dans sa belle préface sur l'Apocalypse. « Nous retrouvons, dit-il, dans le grand apôtre
» saint Jean, l'esprit de tous les prophètes et de tous
» les hommes envoyés de Dieu. Il a reçu l'esprit de
» Moïse, pour chanter le cantique de la nouvelle déli-
» vrance du peuple saint, et pour construire à l'honneur
» de Dieu une nouvelle arche, un nouveau tabernacle,
» un nouveau temple, un nouvel autel des parfums
» (Apoc. xv, 3; xi, 19; viii, 3). Il a reçu l'esprit
» d'Isaïe et de Jérémie, pour décrire les plaies de la
» nouvelle Babylone, et étonner tout l'univers du bruit
» de sa chûte (xvi, 17, 18). C'est par l'esprit de Da-
» niel qu'il nous découvre la nouvelle bête, c'est-à-dire
» le nouvel empire, ennemi et persécuteur des saints,
» avec sa défaite et sa ruine. Par l'esprit d'Ezéchiel,
» il nous montre (xxi. xxii) toutes les richesses du nou-
» veau temple où Dieu veut être servi, c'est-à-dire,
» et du ciel, et de l'église..... Tous les hommes inspi-
» rés de Dieu semblent y avoir apporté tout ce qu'ils
» ont de plus riche et de plus grand, pour y composer
» le plus beau tableau qu'on pût jamais imaginer de la
» gloire de Jésus-Christ; et on ne voit nulle part plus
» clairement, qu'il était vraiment la fin de la loi, la
» vérité de ses figures, le corps de ses ombres, et l'ame
» de ses prophéties. »

» Ce caractère, de rappeler des événemens déjà arrivés, pour prédire l'avenir, n'est point particulier à l'Apocalypse seule, quoiqu'il y domine. On en peut remarquer des exemples dans les autres livres de l'Ecriture, dans lesquels, comme parle encore ce savant évêque, « ce que l'on verra clairement qu'il y faudra

» trouver, ne laissera pas d'y être caché sous un sens » déjà accompli, et sous des événemens déjà passés. »

» Saint Paul, dans l'Epître aux Hébreux (iv, 11), citant ces paroles du Psaume 94 : « Je leur ai juré dans » ma colère qu'ils n'entreront point dans mon repos, » démontre qu'elles ne peuvent s'entendre, ni du serment par rapport à la terre de Canaan, ni du repos que les Israélites y trouvèrent; mais qu'elles annoncent clairement l'entrée dans le royaume du ciel et dans le repos éternel qui est seul digne d'être appelé le repos de Dieu. Car il prouve que s'il ne s'agissait que de la terre de Canaan, comme il y a long-temps que Josué en a fait le partage entre les tribus, la promesse serait accomplie, et que Dieu ne parlerait point après tant de siècles du lieu de son repos, comme n'étant encore que montré et promis. C'est assez pour cet apôtre que ces événemens soient passés, et que David en parle de nouveau, pour conclure que les premiers étaient simplement des figures, et que le véritable objet du prophète regarde l'avenir, et répond seul à sa pensée, comme étant la réalité des figures. C'est une clé d'un grand usage qu'un tel principe; et quand on sait l'employer, on découvre dans les prophètes beaucoup de choses futures, qui paraissent n'être que le récit du passé.

» Le prophète Isaïe, dans le chapitre onzième, peint clairement le premier avénement de Jésus-Christ, par tous les traits les plus propres à le représenter. Il parle de l'origine temporelle qu'il tirera de la racine de Jessé. Il marque le caractère de son règne, et des sujets qu'il se formera. Il prédit par quels moyens il établira son empire, et l'étendra; de quels dons il enrichira son Eglise; de quelle paix il la fera jouir, malgré la diver-

sité des parties qui la composeront, et comment sa parole seule lui suffira pour lui assujétir toutes choses, et pour détruire tous ses ennemis. « Il frappera la terre » par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le » souffle de ses lèvres. »

» Il est néanmoins évident que cette prédiction ne doit point être limitée au seul ministère public du Fils de Dieu pendant sa vie mortelle, puisque saint Paul se sert de ce passage pour prouver une importante vérité qui regarde les derniers temps de l'Eglise, c'est-à-dire, la défaite de son plus dangereux ennemi, et pour la violence, et pour la séduction : « Alors se découvrira l'impie, que le Seigneur Jésus détruira par le » souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa » présence » (2 Thess. II, 8). D'où il est manifeste que cette prophétie d'Isaïe renferme, dans son étendue, tout ce que Jésus-Christ devait faire dans le cours de tous les siècles, pour protéger son Eglise contre les différens ennemis qui la combattraient, et principalement sa dernière victoire contre son dernier ennemi, par laquelle il mettra le comble à toutes ses autres victoires.

» L'abomination de la désolation, prédite par Daniel (XII, 11), paraissait avoir été portée jusqu'aux dernières extrémités par Antiochus Epiphanès; et tous les traits de la prophétie semblaient être épuisés par les malheurs dont il accabla Jérusalem et toute la nation sainte. Néanmoins Jésus-Christ la cite, comme n'étant pas encore accomplie (Matth. XXIV); et il parle d'un autre accomplissement plus éclatant, sous Tite et Vespasien, et plus conforme aux vues du prophète. Il donne même ce second accomplissement, comme une image et comme une prédiction d'un troisième, encore plus

terrible et plus étendu, qui n'enveloppera pas la seule ville de Jérusalem, ni la seule nation juive, mais toutes les nations et le monde entier, et qui n'aura son effet qu'à la fin des siècles.

» Il n'y a personne qui ne sache, que la plupart des prophéties, qui semblaient ne regarder qu'Elie, ont déjà été vérifiées dans saint Jean-Baptiste, et qu'elles le seront encore un jour dans ce prophète, lorsqu'il viendra rétablir les tribus de Jacob, et ramener les enfans incrédules à la foi de leurs pères (Matth XVII, 11; XI, 14; Marc IX, 11; Luc I, 17; Malachie IV, 5; III, 1). »

—

QUELQUES APERÇUS

SUR UNE SCIENCE CHRÉTIENNE DE L'UNITÉ.

Comment faut-il interpréter la Bible? Telle est la question que discutent Olshausen et Duguet. Ce problème est résolu chaque jour par des milliers d'hommes simples et pieux qui, ne cherchant dans la Bible que leur édification, la lisent avec recueillement et la comprennent avec le secours de l'Esprit qui l'a dictée. Leur cœur leur en donne la vraie explication; ils s'y retrouvent à chaque ligne avec tous leurs besoins moraux; ils s'appliquent à eux-mêmes, dans un sens spirituel, ce que les livres de l'ancienne alliance contiennent de récits historiques, de r[illegible]ses et de menaces temporelles, de prières et d'actions de [illegible] relatives à des circonstances extérieures; et quand [illegible]x lecteurs rencontrent des passages qui leur sont obs[illegible], ils ne s'y arrêtent pas, car ils veulent moins comprendre qu'aimer.

Mais il y a dans la Bible de nombreuses difficultés à résoudre, et bien des obscurités à éclairer. Il doit donc y avoir dans l'Eglise des hommes qui, ajoutant à la foi la science, expliquent la Bible aux simples fidèles et la défendent contre ses adversaires. Or, ils ne sont nullement d'accord sur les règles à suivre pour l'intelligence des saintes Ecritures.

Les uns expliquent la Bible comme ils font Hérodote ou Tite-Live, Homère ou Virgile; ils en établissent le sens littéral et croient avec cela leur tâche terminée.

Les autres voient, de la première page à la dernière, sous le sens littéral un sens spirituel et profond, et appliquent à l'interprétation de la Bible des règles particulières, qui ne sont d'aucun usage pour celle de tous les autres livres.

Qui sera juge entre les deux parties? La Bible elle-même.

Elle comprend en effet des livres écrits à des époques très éloignées les unes des autres. Les auteurs plus récens citent les anciens, et par ces citations on peut découvrir comment ils comprenaient le livre saint auquel ils travaillaient.

Mais ces citations sont une vraie énigme. Les écrivains de de l'Ancien comme du Nouveau Testament découvrent de profonds mystères dans les faits historiques les plus ordinaires, un sens très relevé dans de simples lois civiles, un rapport direct aux choses spirituelles dans des institutions juives qui sont, à nombre d'égards, semblables à celles de tous les peuples de l'antiquité; ils appliquent à tel individu des paroles qui dans la bouche qui les a prononcées ne pouvaient se rapporter à *lui*; ils confondent tous les temps et tous les lieux, et mettent indifféremment à la place les uns des autres, l'humanité, le peuple ou l'homme. Et notons bien que Jésus-Christ ne se distingue point à cet égard des prophètes et des apôtres : il entend et cite la Bible exactement comme eux.

Le problème se complique d'une circonstance accessoire qui le présente sous un jour plus fâcheux encore. Ce mode d'interprétation était précisément celui de la nation juive et de ses écrivains profanes, et les auteurs de la Bible, qui étaient Juifs de naissance, semblent l'avoir écrite et comprise selon l'esprit de leur peuple.

La question acquiert une importance de plus en plus grande : elle menace de porter une grave atteinte à la foi des chrétiens, et même de la renverser de fond en comble en attaquant l'inspiration des auteurs sacrés.

Les incrédules, qui se gardent bien de chercher la solution de l'énigme, posent que ce mode d'interprétation est contraire à toute raison; or, Jésus-Christ et les apôtres qui en ont fait constamment usage, n'en ont pas reconnu la fausseté; donc Jésus n'était pas la Vérité, le Fils de Dieu, ni les apôtres des hommes miraculeusement éclairés par l'Esprit de Dieu.

Les croyans ne peuvent nier la réalité du fait, qu'ils expliquent de deux manières différentes.

Selon les uns, Jésus-Christ et les apôtres se sont accommodés à la manière de voir de leur nation dans une chosc de peu d'importance, et leur exemple ne nous lie point.

Selon les autres, une telle accommodation porte atteinte à la divinité de Jésus-Christ et au caractère moral des auteurs sacrés, et n'est qu'une lâche concession faite à l'incrédulité. Ce mode d'interprétation provient d'une certaine manière de considérer l'homme et la nature, et a sa haute et sublime vérité que méconnaissent ceux qui n'ont de sens que pour les choses sensibles. Il a sans doute un fond commun avec le point de vue du peuple juif et de ses écrivains profanes; mais il en diffère aussi d'une manière essentielle. Il se retrouve d'ailleurs dans ses principes chez tous les peuples de la terre; et de nos jours, dans notre Europe, plusieurs d'entre les savans ou les philosophes les plus célèbres étudient la nature ou l'univers, d'un point de vue qui a plus d'une analogie avec celui des auteurs inspirés.

Ce point de vue est celui de l'unité. Il faut remonter de l'infinie diversité des choses finies à une vue d'ensemble, et se porter de la circonférence vers le centre qui est le seul lieu d'où l'on puisse considérer l'univers dans sa vraie perspective. Contemplées du centre ou de l'unité, les choses qui semblent les plus étrangères les unes aux autres apparaissent dans des rapports tout nouveaux; des analogies imprévues s'offrent de toutes parts aux regards, et l'on découvre que la création entière ne forme qu'un tout unique dont les diverses parties sont intimément unies les unes aux autres, et qui porte l'empreinte visible du Dieu dont il est l'ouvrage. Ce point de vue, qui était celui de Jésus-Christ et des écrivains sacrés, se trouve être celui de la véritable science.

La question d'exégèse devient ainsi une question de haute philosophie. Olshausen a prouvé que l'interprétation de la Bible par les auteurs sacrés reposait sur des principes fixes, auxquels ils étaient toujours fidèles et qui justifiaient toutes leurs explications de détails. Nous voudrions faire un pas de plus, et montrer que ces principes sont parfaitement rationnels et s'appliquent à l'étude de la nature aussi bien qu'à celle de la Bible.

Mais nous ne pouvons présenter ici que quelques aperçus très incomplets.

L'homme a dans son cœur un besoin d'unité qui demande impérieusement d'être satisfait.

Or, ses connaissances se résument en deux termes qui lui semblent à la fois égaux en valeur et opposés dans leur nature : Dieu et l'univers, l'infini et le fini, l'un et le multiple.

Cette antithèse ne peut subsister dans son esprit; il doit nécessairement la ramener à une unité quelconque. Il ne peut imaginer quelque chose de supérieur à ces termes, qui les réunirait; car qu'y a-t-il au dessus de Dieu? Il faut donc détruire l'un des deux termes.

Mais son esprit réclame impérieusement en faveur de l'existence réelle de l'un et de l'autre des deux termes, et l'homme se trouve pressé, d'une part, par le besoin d'unité, et d'autre part par cette antithèse.

Le besoin d'unité l'emporte d'ordinaire. L'homme lui sacrifie tantôt Dieu, tantôt l'univers. Il nie l'Être un et infini, afin de n'avoir plus que le fini et le multiple: il invente l'athéisme; mais sa conscience proteste si haut contre son incrédulité, qu'il ne peut croire de bonne foi avoir trouvé la vraie unité. Il nie l'existence réelle des choses finies et la sienne propre, et dit que tout est Dieu: il est panthéiste; mais le bon sens se moque de son extravagance et l'avertit à chaque instant de son erreur.

Veut-il fermer l'oreille à la voix de son intelligence qui réclame absolument l'unité, et écouter celle de sa conscience et du sens commun qui proclame l'existence réelle et de Dieu et du fini : il tombe dans le dualisme de Platon qui admettait l'éternité de Dieu et de la matière, ou il laisse tout simplement avec les déistes, Dieu existant d'un côté, l'univers de l'autre. Mais la raison repousse d'instinct et la spéculation de Platon et l'absence de toute spéculation des déistes.

L'énigme est-elle donc insoluble? Parcourez tous les fastes de la science profane, et vous répondrez : Nul d'entre les philosophes ne l'a résolue jusqu'à présent.

Et cependant la solution est facile à trouver, dès que l'on connaît dans leur vérité les deux termes de l'antithèse.

Mais nul ne connaît Dieu que le Fils et ceux qui croient en lui. Car l'homme depuis la chute est aveugle, et la foi en Jésus-Christ peut seule lui rendre la vue.

Le fini et l'infini, l'univers et Dieu, ne sont point les deux termes d'une antithèse : Dieu est bien trop grand pour que rien puisse lui être comparé ; l'univers est bien trop petit pour être placé à côté de Dieu.

Dieu seul est, d'une existence absolue : il est celui qui est. Tous les autres êtres ne sont que ses œuvres ou ses créatures, et ils ont une existence réelle mais dérivée.

Il faut donc faire rentrer la création dans le Créateur, le fini dans l'infini, le multiple dans l'un, mais sans porter nullement atteinte à l'existence réelle de l'univers.

Le croyant est en quelque manière panthéiste : car il dit que Dieu seul est. Mais il pose aussi avec le matérialiste l'existence réelle de l'univers. Il croit que Dieu est tout, et nie que tout soit Dieu. Il croit à la réalité des choses finies, et leur refuse l'existence absolue.

Les êtres créés sont en Dieu, comme nos pensées sont dans notre âme. Seulement notre âme n'ayant pas le pouvoir de créer, nos pensées n'ont aucune consistance, tandis que les pensées de l'âme éternelle et créatrice sont des êtres réels. (1)

Ces vues générales satisfont pleinement le croyant. Dieu est, et la conscience est en repos. Les choses finies existent, et le bon sens donne son approbation. Dieu est tout, tout n'existe qu'en lui, de lui et par lui, et la soif d'unité est apaisée.

Le croyant voit donc tout en Dieu, le panthéiste Dieu en tout, le matérialiste tout sans Dieu.

(1) Ceux des lecteurs qui s'intéressent à ces questions de science chrétienne, trouveront une exposition plus détaillée des pensées de l'auteur sur la création, dans un petit écrit qui va paraître : *Du monde dans ses rapports avec Dieu ; leçons préliminaires d'un cours sur l'Histoire physique de la terre d'après la Bible et les traditions païennes.* Neuchâtel, chez J.-P. Michaud ; 1841.

Les êtres particuliers apparaissent au matérialiste sous leur forme réelle et véritable, mais sans rapport à quelque être unique; au panthéiste comme des fantômes qui se perdent dans l'être universel; au croyant sous leur forme vraie et en même temps dans leurs relations à Dieu.

Les êtres créés étant tous de Dieu et en Dieu, ils sont tous aussi en rapport les uns avec les autres. Ils sont les rayons de la même sphère, les pensées de la même âme, la création du même Être. Cet Être les a produits non à l'aventure et par caprice, mais avec sagesse et réflexion. Ils doivent donc former un ensemble bien ordonné, un monde (mundus, κοσμος), un tout, l'univers (universum, παν), que nous pouvons comparer à un poème dont toutes les pensées proviennent d'une idée unique et s'y rapportent toutes.

Le croyant voit donc chaque être particulier dans ses rapports à Dieu, et en même temps dans ses rapports avec l'ensemble des autres êtres particuliers.

Saisir les rapports d'un objet quelconque au tout dont il fait partie, sans altérer ni le tout ni la partie, est l'un des plus grands problèmes que l'esprit humain ait à résoudre. L'Oriental qui, dans sa vie pratique, est fataliste et ne voit dans toutes les actions des hommes et dans tous les événemens de l'histoire que la volonté absolue de Dieu, a, dans sa vie théorique, une tendance très prononcée à ne voir que les rapports généraux et les masses, à saisir l'ensemble sans regarder attentivement les détails. En Occident, au contraire, l'homme se sent libre, il a la conscience de sa valeur individuelle, et veut connaître exactement les divers objets considérés en eux-mêmes. L'Asiatique vit dans de fantastiques hypothèses, l'Européen court le risque de se perdre dans l'érudition de détails.

Les nations idolâtres de l'Asie faisaient et font encore, de la terre et des cieux, de l'homme, des anges et de Dieu, un grand tout, dont les diverses parties sont tellement défigurées qu'on peut à peine retrouver ce à quoi elles correspondent dans la réalité. Cette vue d'ensemble est tout-à-fait étrangère aux occidentaux, qui isolent la terre des autres astres et conçoivent avec

peine les liens qui existent entre la nature et l'humaité, mais qui, en revanche, étudient avec un soin extrême tous les êtres finis que leurs sens leur font connaître. Le croyant laisse à chaque objet sa vraie figure et sa vraie place, en même temps qu'il le voit dans ses rapports à l'ensemble : le monde physique et le monde moral s'unissent à ses yeux sans se confondre, et partagent les mêmes destinées sans cesser d'être régis par leurs lois respectives, et de même que les astres forment un immense organisme dans lequel la terre et le système solaire occupent leur place déterminée, ainsi les créatures intelligentes, les hommes sur la terre, les anges dans les cieux, forment une seule et même société, intimément unie par l'amour, troublée et divisée pour un temps par le péché, réconciliée par Jésus-Christ.

Considérons séparément les deux grandes divisions de l'univers.

Le monde physique ou les astres est régi dans toutes ses parties par les mêmes lois de l'attraction et de la répulsion; il présente les mêmes phénomènes de lumière, et il est composé d'aggrégations d'étoiles ou de nébuleuses qui sont les membres d'un même corps, et qui sont les unes aux autres dans des relations analogues à celles qui existent entre les continens de notre planète.

Dans le monde moral, même unité : l'amour de Dieu qui est dans le cœur des hommes, est essentiellement identique à celui des anges; la lumière des uns est de même nature que celle des autres; et notre justice ne diffère que dans des traits accessoires de celle des intelligences célestes. Mais il y a plus : toutes les vertus des créatures sont de la même nature que les perfections qui y correspondent en Dieu; il y a donc une ressemblance intime entre Dieu et celles de ses créatures qu'il a faites à son image; et l'anthropomorphisme de la Bible est éminemment philosophique.

Nous ne connaissons en détail d'entre tous les astres que la terre, d'entre tous les êtres intelligens que l'homme.

La nature terrestre se compose de trois règnes qui forment chacun un tout. Ainsi tous les animaux sont des réalisations de

plus en plus parfaites du type animal, et l'anatomie comparée suit, des êtres inférieurs jusqu'à l'homme, les progrès des divers organes. Si Dieu crée le monde par sa Parole, chaque être est un mot, et chacun des trois règnes de la nature une phrase unique.

Le monde moral terrestre, ou l'humanité, est de même un tout organique, qui se subdivise en nations et en familles, lesquelles forment chacune à leur tour un tout subordonné. De là le grand principe biblique de la solidarité (voyez Exorde xx, 5; Matth. xxiii, 32, etc.), qui n'exclut pas celui de la liberté individuelle. L'union de ces deux principes est sans doute aussi difficile à saisir que celle de la grâce divine et de la liberté humaine. On peut couper le nœud gordien avec les Orientaux en niant la liberté, avec les Occidentaux en niant la solidarité ainsi que la grâce. Mais la révélation pose les deux vérités extrêmes, et si l'intelligence du croyant n'en entrevoit encore que confusément les rapports, il les sent du moins se concilier entièrement dans son cœur.

La famille, la nation, l'humanité, forment chacune un tout parce qu'elles remontent chacune à une souche unique. Ainsi, pour ne parler que de l'humanité, tous les hommes descendent d'Adam, et dans toutes leurs veines coule le même sang, la même vie physique. La source ayant été souillée, le fleuve entier doit l'être aussi; car il est contenu tout entier dans la source, comme le chêne dans le gland. Mais un germe divin est enté dans l'humanité pécheresse, et devient la souche d'une nouvelle humanité qui est sainte et pure, de l'Eglise, dont les membres s'incorporent à Jésus-Christ par la foi et reçoivent tous de lui la même vie spirituelle, la même divine nature. Celui qui voit dans Adam tous les hommes pécheurs, dans Jésus-Christ tous les croyans, juge précisément de la même manière que le naturaliste qui, par une espèce de foi et de vue spirituelle, découvre la tulipe dans son oignon, le chêne entier dans le gland; et l'Eglise forme un seul corps, un seul être dont le nom est Christ, à peu près de la même manière que tout le règne animal peut être considéré comme un seul

animal. Rien au fond de plus simple et à la fois de plus philosophique que la doctrine biblique des deux Adam, représentans des deux humanités.

Tous les hommes, sortant d'une même souche, ayant la même vie ou la même âme, sont identiques dans leur nature intime, tout en ayant chacun son caractère individuel, comme chaque feuille d'un arbre diffère de toutes les autres. Au milieu donc de l'infinie diversité des actions humaines, il existe entre elles toutes une certaine ressemblance qui se cache dans des profondeurs inaccessibles aux regards de l'homme naturel. Les actions sont toutes ou bonnes, ou mauvaises. Les seules actions vraiment bonnes sont celles qui procèdent de l'amour de Dieu et ont pour but la gloire de Dieu; les actions mauvaises sont celles qui sont faites sans ou contre Dieu. Or, le bien seul subsiste, le mal passe; le bien est éternel, le mal doit périr. Mais où se trouve le bien parmi les hommes tous pécheurs? Il a sa demeure chez le peuple que Dieu a retiré du péché. Le peuple élu seul est éternel, tous les autres passent et périssent. Rien encore, disons-nous, de plus simple et de plus philosophique que ces principes, qui cependant sont restés inconnus de tous les païens, et ont dû être révélés extraordinairement par Dieu à ses élus. Ces principes sont la base de toute la prophétie. Le prophète connaît les lois invariables du monde moral, comme le savant celles de la végétation, celles de l'accroissement des animaux, celles du système solaire; et de simples exhortations même ont dans sa bouche quelque chose de prophétique. Mais s'il peut, comme tout croyant, prédire d'une manière abstraite le sort des bons et des méchans, il ne peut prévoir sans une intervention toute particulière de Dieu les destinées spéciales de telle nation, parce que la liberté entre comme un élément aussi puissant que la loi invariable dans les événemens historiques; et aussi le Dieu auquel il est uni par la foi et en qui il voit toutes choses, lui présente-t-il dans des visions détaillées le sort prospère de Jérusalem et de l'Eglise, le sort funeste de Babylone, d'Edom, de Tyr et de l'Egypte.

Mais le prophète voit souvent d'un même coup d'œil plusieurs événemens analogues qui doivent avoir lieu à des intervalles de temps très considérables. Les bons et les méchans, les élus et les réprouvés, agissant dans tous les siècles d'après les mêmes principes, et Dieu se conduisant toujours de même à leur égard, les paroles du prophète qui se rapportent directement à un événement contemporain ou peu éloigné, sont également vraies de tous ceux qui, pour ainsi dire, sont situés sur la même ligne; et la vision lui révèle parfois dans un tableau complexe divers faits, qu'il confond parce qu'ils sont identiques dans leur essence, et que la perspective lointaine ne lui permet pas de distinguer nettement les intervalles qui les séparent. Ainsi le déluge ou la destruction de Sodome sera une figure des jugemens de Dieu sur les nations et l'humanité corrompues. Le peuple élu reste le même depuis Seth et Abraham jusque dans l'éternité bienheureuse, ou plutôt, il ne forme qu'un seul et unique individu, qui se nomme d'abord le peuple hébreu et ensuite l'église chrétienne; et les ennemis de Dieu dans les derniers temps sont parfois désignés dans la prophétie sous le nom d'Assur, parce qu'ils n'auront fait que prendre à cette époque le rôle que jouait l'Assyrie pendant les royaumes de Juda et d'Israël.

Tous les hommes provenant physiquement de la même souche et étant régis moralement par les mêmes lois, on ne peut s'étonner de retrouver dans l'humanité et chez les nations un développement analogue à celui de l'individu. Les peuples historiques arrivent plus ou moins lentement à leur apogée de force et de lumières, pour décliner ensuite et périr, et l'humanité semble de même avoir ses quatre périodes, d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr et de vieillesse.

Le croyant que la foi transporte au point de vue de l'unité ou de Dieu, rapporte donc, en premier lieu, toutes choses à Dieu; en même temps, il embrasse dans leur ensemble et leurs relations générales les choses qui existent simultanément dans l'espace, et enfin il saisit dans leur vraie perspective les événemens qui se succèdent dans le temps. A ces trois clefs de la science

chrétienne et de l'interprétation de la Bible ajoutons la quatrième et dernière :

L'univers étant un seul et même tout, il est régi dans toutes ses parties par des lois identiques dans leur essence, différentes dans leurs applications, et le croyant, ou plutôt l'auteur sacré, découvre partout des analogies entre les diverses parties de l'univers.

Nous devrions ici remonter plus haut que l'univers, et indiquer les ressemblances qu'il y a entre Dieu et ses créatures. Nous en avons déjà signalé entre Dieu et les êtres intelligens. Nous ajouterons que la nature a aussi ses points de contact avec Dieu. Dieu est lumière, et la lumière se retrouve dans le soleil qui est la condition de toute vie physique, et dans l'âme humaine sous la forme de pureté, de vérité et de vie spirituelle.

Les êtres physiques et les êtres moraux sont régis par les mêmes lois divines; ils sont dans les mêmes rapports à Dieu. L'animal ne vit qu'autant que le souffle de Dieu l'anime, l'âme n'est sainte et pure qu'autant que l'Esprit de Dieu y habite et qu'elle demeure en Dieu; si Dieu retirait son souffle à l'animal et son Esprit à l'âme, le premier rentrerait dans le néant, et la seconde verrait la nouvelle créature s'évanouir en elle et retomberait dans ses ténèbres et sa mort. Mais, malgré cette dépendance de Dieu, l'animal a sa vie propre, sa croissance, son mode d'activité, et l'âme a sa liberté, sa volonté et sa responsabilité. — La loi d'élection et de prédestination est écrite dans toute la nature. De même que Dieu a élu d'entre les races humaines les peuples civilisés, d'entre ceux-ci les Hébreux et la chrétienté, et d'entre ces derniers de vrais Israélites et de vrais chrétiens pour former son église, ainsi il a séparé les continens des océans, les régions fertiles des stériles, et la Terre-Sainte des autres pays historiques; ainsi encore il a choisi d'entre tous les animaux les vertébrés pour les faire aboutir à l'homme, d'entre les vertébrés les mammifères auxquels il a accordé le plus d'intelligence, et d'entre les mammifères certaines espèces

qui ont reçu ou plus de force et de courage, ou des mœurs douces et paisibles.

Les rapports des créatures à Dieu se reproduisent sous une forme physique dans la nature. Tout être vit à la fois en Dieu et pour soi-même : la vie en Dieu ou dans le centre se traduit dans le monde par la pesanteur qui attire les astres secondaires vers leur astre central, et la vie en soi par cette force inconnue de répulsion qui maintient les astres secondaires à leur place déterminée et les empêche de se perdre et se confondre dans leur centre.

Le règne minéral prédit le règne végétal, qui prédit à son tour le règne animal. Il faudrait, pour justifier cette assertion, extraire la majeure partie de l'Anthropologie de Steffens, qui est l'application aux sciences naturelles du point de vue de perspective et de comparaison des auteurs sacrés.

La nature terrestre prophétise l'humanité, et il existe entre ces deux termes des rapports intimes qui sont la base du langage figuré. La lumière et les ténèbres sont synonimes du bien et du mal; les mers et leurs animaux sont dans la nature ce que les gentils sont dans l'humanité; la terre et ses quadrupèdes représentent la chrétienté; le soleil correspond soit au roi du monde céleste et spirituel, Jésus-Christ qui est le soleil de justice, soit aux rois terrestres qui sont les centres de leurs peuples; les étoiles qui peuplent les cieux, sont la figure des saints ou des anges.

Certains minéraux, des plantes, des animaux ont, dans le langage de la Bible et de tous les peuples, leur signification morale bien déterminée.

Dans les visions symboliques, les couleurs ont leur signification spirituelle qui n'est point arbitraire. Jamais ainsi le noir, la couleur de la nuit et des ténèbres, ne sera mis à la place du blanc, comme signe d'innocence et de sainteté.

Les nombres sont tout aussi peu arbitraires. Le nombre divin c'est trois, qui est l'unité dans la diversité ou la perfection. Le nombre sept est le rythme du développement des choses terrestres : la terre a été créée en sept jours, l'histoire de l'huma-

nité comprend sept autres jours de mille ans, à chaque sept ans s'opère dans le corps de l'homme un changement plus ou moins distinct, après six jours de travail vient un septième jour de repos, et la législation juïve avait ses semaines d'années et ses périodes de sept fois sept ans. Le nombre onze est, selon saint Augustin, le chiffre du mal.

L'humanité se compose d'individus, de familles, de tribus et de nations; et nous avons dit que le grand tout correspond à ses parties et les parties au tout, quant à leur nature intime et quant à leur développement.

L'humanité se divise en deux parties : les hommes pécheurs et les croyans, les hommes naturels ou charnels, et les hommes régénérés, nouveaux ou spirituels, le monde et l'Eglise. Le monde est la pépinière de l'Église, en même temps qu'il renferme tous les adversaires de l'Eglise. Il est dans les ténèbres, mais il désire la lumière, et dans ce désir est une prophétie de l'Eglise. Toutes les nations historiques du paganisme ont eu devant les yeux de leur esprit l'idéal d'un temple, qu'elles ont réalisé de diverses manières plus ou moins informes, et dont Dieu a fait voir à Moïse le modèle parfait qui a été exécuté par lui dans le désert et par Salomon à Jérusalem; or ce vrai temple, cette maison de Dieu faite de pierre et par l'homme, était une figure de la grande demeure de Dieu, l'univers, et de sa demeure spirituelle, l'Eglise. Tous les rois du monde prophétisent le vrai roi qui est Jésus-Christ, tous ses législateurs annoncent la venue du grand législateur, tous ses juges appellent le vrai juge, tous ses sages prédisent la révélation de celui qui est la vérité; tous les médecins sont des types du grand médecin du corps et de l'âme; tous les désirs du monde trouvent leur satisfaction en Jésus-Christ, qui seul lui donne tout ce qu'il cherche sans pouvoir le trouver.

Remarquons que Jésus-Christ étant le but de la loi mosaïque et des lois païennes, le but auquel tendent et les Juifs et les Gentils, le corps de toutes les ombres antérieures, la réalité de tous les types, l'Eglise qu'il a fondée, ne peut avoir le carac-

tère typique qu'ont les peuples qui la préparent ou la précèdent.

En résumé, dans le monde moral comme dans la nature, l'imparfait précède dans le temps le parfait, dont il présente déjà tous les linéamens; et la loi des types est une loi universelle.

Mais dans le monde moral le péché a, jusqu'à un certain point, effacé tous les types, qui ne nous apparaissent dans toute leur pureté que chez les Hébreux. La nature intime de l'homme et le développement de l'individu comme des peuples ont été altérés par le péché; mais ils reparaissent tels qu'ils sont dès que le péché est écarté, et Dieu avait commencé chez les Hébreux à délivrer l'humanité de ses péchés. C'est donc chez eux et chez leurs successeurs, les chrétiens, qu'il faut étudier la nature normale de l'homme, et les Hébreux, seuls d'entre les nations antérieures à l'Eglise, révèlent en plein le vrai caractère typique de l'humanité, ainsi qu'Olshausen l'a établi dans son ouvrage.

Fr. de R.

—

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-propos des éditeurs v

OLSHAUSEN.

DU SENS PROFOND DES SAINTES ÉCRITURES.

§ 1. De l'interprétation de la Bible dans les temps modernes . . . 1
§ 2. Coup d'œil général sur l'histoire de l'interprétation des saintes Ecritures 11
§ 3. Histoire de l'interprétation de l'Ecriture chez les Juifs d'Alexandrie 15
§ 4. Histoire de l'interprétation de l'Ecriture chez les Juifs de la Palestine 23
§ 5. Opinion dominante sur l'origine de l'interprétation allégorique parmi les Juifs 28
§ 6. De l'interprétation allégorique d'Homère chez les Grecs . . . 31
§ 7. Traces de l'interprétation allégorique dans l'Ancien Testament . 35
§ 8. Traces de l'interprétation allégorique dans les Apocryphes . . 43
§ 9. Manière dont les auteurs du Nouv. Testament ont envisagé l'Anc. 46
Note extraite de Tholuck : sur l'interprétation allégorique. . 57
sur l'emploi des Septante . . . 60
§ 10. Distinction à faire entre deux sortes d'interprétations, l'une légitime et l'autre fausse 58
§ 11. De l'origine de l'interprétation allégorique, tant chez les païens que chez les Juifs. 66
§ 12. But et destination de la loi et du peuple d'Israël 70
§ 13. Principes de la vraie interprétation allégorique 76
Note sur Christ qui est l'Eglise et sur la prophétie 86
Note sur l'application et ses rapports au type et à l'allégorie . 97
§ 14. Du prix de la vraie interprétation allégorique 98
§ 15. Conditions de l'intelligence profonde de l'Ecriture 104
§ 16. Résultat 108

DUGUET.

RÈGLES POUR L'INTELLIGENCE DES SAINTES ÉCRITURES.

Extraits et analyse de cet ouvrage 115

QUELQUES APERÇUS SUR UNE SCIENCE CHRÉTIENNE DE L'UNITÉ . 161

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ :

—

SANDER. Quelques aperçus sur le plan particulier des quatre Evangiles. 1839.

Histoires et anecdotes édifiantes. 1839.

Notice sur Bernard Overberg, directeur du séminaire ecclésiastique, et maître à l'école normale de Munster. 1840.

THOLUCK. Guido et Julius, ou lettres de deux amis sur le péché et le Rédempteur. 1840.

KRUMMACHER. Elie le Thisbite. 1er vol. 1840.

Vie de Henri Jung-Stilling, écrite par lui-même. Tome 1, 1835. Tomes 2 et 3, 1840. Tomes 4, 5 et 6, 1841.

Vie de Michel-Chrétien Vos, écrite par lui-même. 1841.

SOUS PRESSE :

—

Vie de Martin Boos, par Gossner.

Introduction aux douze petits prophètes

